V

Hommage de l'auteur

G. Veleman

VOYAGES AU CANADA

Jamais elles ne se plaignent du froid; je vous envoie leurs portraits. (Voir page 82.)

VOYAGES

AU CANADA

PAR

G. VEKEMAN

NAMUR
L. GODENNE-BOSERÉ & Cº, ÉDITEURS-LIBRAIRES
Rue du Collège, 7

1885

PRÉFACE

Les treize premières lettres de cet ouvrage ont déjà été publiées : elles parurent d'abord dans un journal belge très répandu, puis je les fis imprimer sous forme de brochure. Je n'y change rien aujourd'hui *quant aux faits,* mais je les modifie en y ajoutant des conseils pratiques et des *notes rectificatives :* il n'est pas défendu de se tromper, mais on commet une faute en persévérant volontairement dans l'erreur. Je reprends aussi certains passages que le directeur du journal avait supprimés pour éviter les longueurs ou pour mettre sa responsabilité à couvert.

En écrivant les lettres que j'ajoute à mon premier recueil, je n'ai pris pour guide que ma propre expérience. J'ai habité le Canada pendant plus de deux ans et j'ai étudié consciencieusement les ressources que peut offrir ce pays aux émigrants belges, hollandais et français. Je compte y retourner avant la fin de cette année.

Comme on le verra, j'ai eu à lutter contre de grandes difficultés qui, pour la plupart,

m'ont été suscitées par des gens auxquels j'ai eu l'occasion, je devrais dire la faiblesse, de rendre de grands services.

Beaucoup d'émigrants perdent leurs ressources dans les tâtonnements de l'inexpérience; ils se découragent et jettent des cris d'alarme. Le présent ouvrage ne saurait manquer d'être très utile à ceux qui désirent quitter leur pays pour chercher au loin l'aisance ou la fortune. En lisant attentivement mes lettres, ils apprendront à éviter les écueils qui m'ont été si funestes et qui me feraient renoncer à la colonisation, si je n'avais la conviction intime qu'elle seule peut sauver de la misère un grand nombre de familles européennes.

Les lettres que j'ajoute à mon premier recueil ont été adressées à des compatriotes dont la plupart ont profité de mes conseils et qui tous ont rendu hommage à ma sincérité. Parmi ceux-là je citerai MM. Lequint et Baudry, de Maffles, qui visitent en ce moment les Etats-Unis, et qui envoient des correspondances intéressantes au Journal l'*Emigration*, de Bruxelles.

Puissent ces humbles pages êtres lues avec fruit par tous ceux qui songent à s'expatrier.

Bruxelles, 19 mars 1885.

G. VEKEMAN,
Nouveau Marché-aux-Grains, 12, Bruxelles.

Avis important

Dans une brochure que vient de m'envoyer un agent d'émigration, je remarque les lignes suivantes :

« Nous ne conseillons pas l'émigration au » Canada aux couturières, modistes, demoi- » selles de magasin et institutrices, encore » moins aux ouvriers de toute profession, » hommes de lettres, employés de bureaux, » artistes, etc. »

J'appelle sur cet avertissement l'attention de mes lecteurs.

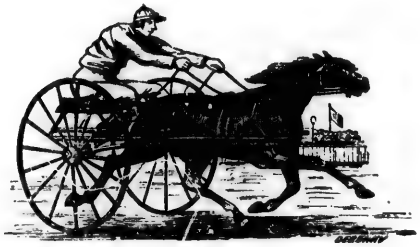
Pour réussir au Canada, on doit posséder assez d'argent pour *acheter* une ferme et pour l'exploiter ; on doit être bon cultivateur.

Je garantis cependant un succès complet à une société industrielle qui disposerait d'un capital d'au moins 300,000 francs et qui s'occuperait de la fabrication de pulpe à papier. Le commerce du bois peut aussi donner de beaux bénéfices. Je suis prêt à fournir aux intéressés de plus amples explications.

En tout cas, on ne demande au Canada ni

ouvriers ni employés. Ceux qui partiraient malgré cet avis ne tarderaient pas de le regretter.

Je répète cela dans plusieurs de mes lettres ci-après; pour se faire comprendre, il est nécessaire, aujourd'hui, de frapper souvent à la même place.



VOYAGES AU CANADA

I

Lévis (Québec), 1 septembre 1882.

Mon cher Directeur, (1)

Je viens d'arriver à Québec, et, selon ma promesse, je vous envoie une relation succincte de mon voyage.

Comme je vous l'ai dit en partant, j'ai l'espoir de former au Canada une colonie belge; mais, n'étant l'agent d'aucune compagnie ni d'aucun gouvernement, je ne dirai jamais à mes compatriotes : « Quittez votre pays pour aller vous établir dans telle ou telle contrée. » Je vous ferai connaître la vérité au sujet de la *Terre promise*, et, si je trouve qu'on ne gagne pas au change, je dirai franchement, surtout aux cultivateurs : « Restez où vous êtes; ne quittez pas le certain pour l'incertain. »

(1) Les treize premières lettres de ce recueil ont paru dans le *Lion Belge;* elles ont été reproduites en tout ou en partie, par plusieurs journaux de ce pays.

Quoi qu'il arrive, mon voyage ne sera pas sans utilité pour vos lecteurs et tout particulièrement pour les campagnards.

Je me suis embarqué à Anvers, avec ma famille, le 19 août passé, à bord du *Wakefield*, espèce de steamer-omnibus qui charge un peu de tout : des émigrants et des touristes, des oignons et des peaux de vaches, de la volaille et des fruits, des fers et du papier; ce qui fait que les vagues ne sont pas seules à donner le mal de mer aux passagers.

Un de mes amis m'avait recommandé une dame allemande qui allait retrouver son mari quelque part au fin fond de la province d'Ontario ; elle avait avec elle quatre petits enfants dont l'aîné n'a pas six ans; j'en ai trois, un fils de 15 ans et deux petites filles de 7 et de 3 ans, ce qui me mettait déjà à la tête d'un petit bataillon. Inutile de vous dire que je n'étais pas tout à fait à la noce quand tout ce monde paya son tribut au père Neptune, ayant moi-même un compte à régler avec ce bonhomme, qui se plaît à rançonner cruellement les explorateurs novices de son empire.

Nous apercevions au loin le phare de Grimsby, sur les côtes d'Angleterre, lorsque tout à coup le vent se mit à souffler avec violence. Quelques bateaux à voiles, qui naviguaient à une petite distance, furent ballotés avec une violence telle que l'un d'eux chavira. Je ne saurais dire si l'équipage, que nous avons vu un instant se débattre, a pu être sauvé; car une pluie très fine et cette espèce de poussière humide que le vent détache des vagues, nous empêchaient de suivre jusqu'à la fin les épisodes de ce drame émouvant. Nous avons vu trois bateaux de sauvetage qui volaient au secours des naufragés.

Un tel spectacle n'est pas fait pour donner du cœur à des femmes et des enfants qui n'ont jamais vu la mer.

Cependant le *Wakefield* tenait bon, nous ne fûmes pas trop cahotés et les matelots se montraient si calmes et si tranquilles, que nous partageâmes bientôt leur confiance.

Enfin, voilà Grimsby-Docks; on jette l'ancre, le steamer s'arrête... et le mal de mer aussi. C'est un phénomène vraiment curieux : dès que le navire est amarré, dès que le roulis cesse, les plus malades sont guéris et ce sont parfois ceux qui ont le plus souffert qui se montrent les plus gais et les mieux disposés à faire honneur aux repas.

De Grimsby à Liverpool, le voyage se fait en chemin de fer. Sauf ma famille, il n'y avait pas de Belges dans le train : des Allemands, rien que des Allemands. On me dit souvent que l'élément allemand ne dominera jamais en Amérique. Ceci est l'opinion des savants. Moi, pauvre campagnard, je me permets de croire le contraire. Les Allemands ont pour eux la patience; lorsqu'ils ont étudié, mûri un projet, ils le réalisent. S'ils doivent attendre un demi siècle, ils attendent et voilà tout. Mais la chose se fait. Les Prussiens de 1815 avaient dit : « Nous battrons les Français, » et ils les ont battus d'une façon formidable en 1870. Je suis convaincu que l'Allemagne veut jouer un grand rôle en Amérique : ses fils connaissent trop bien la géographie de ce pays, et leurs compatriotes s'y groupent d'une façon trop régulière. L'année passée il en est parti — chiffre officiel — au-delà de 800,000. Cette année on en comptera un million.

On ne doit pas s'imaginer que tous ces Allemands sont des affamés que la misère chasse de leur pays, ou des ignorants qui n'auront jamais une influence morale sur les populations de leur nouvelle patrie... Je fais la connaissance des voyageurs de mon compartiment : Joseph R... est architecte; Adolphe B... est serrurier. Ces braves jeunes gens ont reçu une éducation soignée : ils

se montrent si prévenants, je dirais presque si paternels, pour nos petits enfants, que nous voudrions voyager juqu'à la fin en leur société. Malheureusement nous devons nous quitter à Liverpool. Ils se rendent à Milwaukee, par New-York. Parmi les autres voyageurs se trouvent un professeur de musique, un tailleur, un peintre et deux cultivateurs. Tous ont le gousset bien fourni. La jeune dame et les quatre enfants qui m'ont été recommandés portent avec eux le produit de la liquidation d'un magasin d'horlogerie. Tout ce monde pourra donc s'établir convenablement; chacun a son but, sa destination bien fixée; on quitte le vieux *pays* pour la nouvelle *patrie*. Ceux qui vivront dans une cinquantaine d'années verront si l'élément allemand sera sans influence et sans autorité en Amérique.

En quittant Grimsby, le chemin de fer traverse les plus belles campagnes du monde. De nombreux troupeaux, ayant de l'herbe jusqu'au ventre, se promènent dans d'immenses prairies. Les fermes ont l'air de petits châteaux. Seulement, elles sont clair-semées. On voit ici le système anglais : le campagnard est riche à millions ou il végète misérablement. Les labours se font mécaniquement. Nous voyons des navets semés en lignes et ressemblant de loin à des parcs de choux; ils sont superbes et beaucoup plus avancés qu'en Belgique. Pour les blés, c'est le contraire : tout le froment est encore debout, et c'est à peine si l'on voit par ci par là une moissonneuse fonctionnant dans un champ de seigle ou d'orge.

Bientôt les terres deviennent plus arides, les prairies font place aux rochers : nous voici en plein pays industriel. J'obtiens un beau succès en donnant à mes compagnons de voyage quelques renseignements au sujet des charbonnages : il n'est pas étonnant que les Allemands s'instruisent, ils écoutent volontiers.

Nous traversons Sheffield et Manchester, où d'innombrables usines remplissent l'air d'une fumée si compacte, qu'on devine les villes plutôt que de les voir, et nous arrivons enfin à Liverpool, où doit commencer la seconde étape de notre long voyage.

Comme je vous écris, non dans l'intention de vous entretenir de ma chétive personne, mais afin de rendre service aux émigrants belges, dont le nombre va augmenter d'année en année, je remettrai à une prochaine lettre le récit de mon voyage et je profiterai du temps et du papier qui me restent pour commencer une série de conseils utiles.

L'émigrant doit serrer dans des coffres très solides les objets dont il n'a pas besoin pendant le voyage. Pour s'en convaincre, il suffit de voir comment les colis sont descendus à fond de cale. On en attache de quatre à huit à la fois à une chaîne, on les enlève en l'air, la chaîne se tend, les faibles, écrasés par les forts, éclatent et perdent leur contenu. Donc, inutile d'emballer des objets trop fragiles.

Quant aux objets dont on a besoin en route, on doit les serrer dans une petite valise bien solide et munie d'une excellente serrure. On ne doit pas les quitter un seul instant, surtout dans les gares et débarcadères, car les voleurs sont nombreux et hardis.

Je conseille encore aux voyageurs de troisième classe de se munir d'une bouteille de sirop de groseille, de quelques pommes, d'un pot de confiture pas trop sucrée et d'un bon morceau de jambon.

Adieu... Je vais partir pour Sherbrooke, à 60 lieues de Québec, où je compte m'établir. En tout cas, c'est de là que je vous adresserai ma seconde lettre.

II

DE LIVERPOOL A QUÉBEC

Sherbrooke, 10 septembre 1882.

Mon cher Directeur,

Nous sommes arrivés le 5 de ce mois à Sherbrooke, qui est une belle petite ville bâtie partie sur une colline, partie dans une vallée. Le quartier anglais est superbe : il ressemble beaucoup à Spa, notre magnifique ville d'eau. Il nous a été très difficile de trouver un logement : pas une maison à louer dans toute la ville! Un ouvrier relieur nous a loué la moitié de sa maison, cinq places assez confortables.

Beaucoup d'ouvriers belges ne pourraient en faire autant.

La ville est bien plus grande que ne le ferait supposer le chiffre de sa population : c'est que la plupart des négociants et des industriels canadiens occupent deux maisons : leur maison de commerce et leur habitation privée. Notaires, avocats et autres gens de plume n'ont jamais leur bureau chez eux : ils se contentent d'une place dans l'une ou l'autre maison à louer par quartiers, et il se trouve ainsi qu'il y a quelquefois dix ou douze avocats ayant leur bureau dans le même bâtiment.

Mais, continuons le récit de notre voyage.

Nous sommes arrivés à Liverpool, gais et bien portants, désireux de monter à bord du *Polynesian* et de voir enfin de près ce grand Océan Atlantique, qui nous sépare du Nouveau-Monde.

Seulement, il ne s'agissait pas de courir, mais de partir à point, c'est-à-dire au jour fixé. Or, nous étions arrivés le lundi 21 août, et nous ne devions partir de Liverpool que le jeudi 24. Nous avions tout le temps, comme vous voyez, de visiter la ville.

D'abord, nous nous rendons à l'*Hôtel Mildenstein*, situé Lydia Ann street, à deux pas de la gare, ce qui n'empêche pas les « vigilantiers » de nous réclamer deux shillings (fr. 2.50) par voiture. « *Das ist nicht billig...* » (Cela n'est pas bon marché) s'écrie Mme Boller, notre compagne de voyage, et nous trouvons qu'elle n'a pas tort.

Devant la porte de l'hôtel, des marchandes couvertes de haillons nous offrent des oranges gâtées ; une vieille femme, affublée d'un châle des Indes qui a coûté autrefois des centaines de francs et qui aujourd'hui n'est plus qu'une loque repoussante, veut absolument nous faire acheter une énorme bague avec une pierre *précieuse* grosse comme un œuf de pigeon. Elle jure en anglais, en français et en allemand, que ce joyau vaut plus de cent francs et qu'elle veut nous le donner pour cinq... parce qu'elle aime les étrangers. Nous la prions en flamand de s'en aller au diable, qui doit être pour le moins son cousin. Cinq ou six gamins déguenillés s'accrochent à nos jambes et se mettent à cirer nos bottines : il faut plus d'un coup de pied pour chasser cette marmaille, à la grande joie d'un gavroche crasseux, qui crie les dernières nouvelles de la guerre en nous fourrant sous le nez une chose qui ressemble très bien à un mouchoir sale et qu'il

a la prétention de faire passer pour un journal. Tout ce monde est nu pieds... à moins qu'on ne regarde pour une chaussure une couche épaisse de boue et de poussière.

L'*Hôtel Mildenstein* est encombré. Une vingtaine de familles danoises, norvégiennes et suédoises viennent de l'envahir. Deux femmes se promènent au milieu de la cour portant, dans d'énormes paniers en forme de berceaux, leurs derniers nés qui crient de la belle façon. Il y a là au moins une vingtaine de femmes qui vont rejoindre leurs maris dans le *nouveau pays*. Comme elles ont chacune en moyenne une bonne demi douzaine d'enfants, pas n'est besoin de dire que ce petit monde fait un tapage étourdissant.

Nous installons le mieux possible nos effets et nous nous apprêtons à partir pour faire un tour en ville, lorsque les deux braves Allemands, nos compagnons de voyage à bord du *Wakefield*, se jettent dans nos bras. Ils avaient appris, Dieu sait comment, que nous étions à l'*hôtel Mildenstein*, et ils ne voulaient pas nous laisser partir sans nous souhaiter un bon voyage. Quant à eux, ils devaient partir le vendredi, à bord du *City of Rome*, de l'Inman Line.

Les Allemands semblent créés pour l'émigration. Pendant que nous courions après nos bagages dans la gare de Liverpool, et que nous perdions la tête parce qu'un tas de choses manquaient à l'appel, les hommes du Nord débouclaient paisiblement leurs valises, en tiraient des provisions énormes de pain, de saucisson et de cornichons, distribuaient tout cela aux femmes et aux enfants, sans se presser le moins du monde ; puis, tout en mangeant eux-mêmes une croûte sur le pouce, ils retrouvaient leur bien, le classaient et le préparaient pour le grand voyage.

Nos deux compagnons semblaient connaître la ville

comme s'ils l'eûssent habitée pendant plusieurs années. Cependant ils y venaient pour la première fois ainsi que nous. Ils s'orientaient parfaitement et parcouraient sans hésitation les innombrables rues du plus grand port de mer européen.

Liverpool a une population de plus de 600,000 âmes, et jamais je n'ai vu de ville plus animée. A certaines places, par exemple près des docks, il n'est pas rare de voir cinq ou six voitures du tramway et autant d'omnibus se montrant sur un espace de moins de cent mètres. Les Docks eux-mêmes sont une merveille; ils sont construits en bois et s'abaissent ou s'élèvent avec la marée. Leur étendue est immense, et l'on peut les comparer sans exagération à une ville flottante.

Je ne ferai pas la description de Liverpool; cela me mènerait trop loin. Quelques lignes seulement, afin qu'on ne me prenne pas pour un indifférent :

Les musées de Liverpool sont d'une richesse inouïe, surtout le musée d'histoire naturelle. J'ai remarqué tout particulièrement un gorille de dimensions si colossales et auquel le préparateur a fait prendre une pose si menaçante qu'on ne saurait songer sans frayeur à la position critique du voyageur attaqué par cet habitant terrible des forêts tropicales.

Les musées sont entourés d'un grand nombre de monuments remarquables; cet endroit de la ville pourrait bien s'appeler le musée des monuments : statues équestres de la reine Victoria et du prince Albert, monument de Wellington, Palais de justice, squares, hôtels, fontaines gigantesques... en un mot, de quoi orner pour le moins une douzaine de petites villes.

Liverpool est la cité des grandes réclames commerciales. Sur les ponts, les passerelles et les salles-abris des docks, sur toutes les voitures des tramways, sur les

omnibus, sur tous les murs où il y a des places à louer, partout où il est possible de coller une réclame, on lit, en lettres colossales, un nom qui finit malgré vous par vous rester continuellement devant les yeux : *Lewis*. Nous n'avons pas encore fait cent pas sans avoir reçu plusieurs cartes sur lesquelles nous lisons :

LEWIS'S *in Ranelagh st. — Sells the best articles at the most reasonable prices.*

La maison Lewis possède assez de statues et de mannequins pour faire la concurrence au musée Castan. Le premier jour, nous y avons vu, devant une vitrine haute comme un second étage, au milieu de vêtements pour dames et d'ombrelles perfectionnées, ARABI-PACHA, *le grand rebelle*. Le lendemain, toute la famille royale, et le troisième jour, une collection de bébés, frais et roses, qui se portent si bien — d'après certaine circulaire — parce que leurs mamans les ont fait habiller chez Lewis !

Dans cette maison immense, on peut se procurer tout ce qui est nécessaire, utile ou agréable. Vêtements, chaussures, articles de ménage, de chasse, de pêche, etc., etc., des *et cœtera* jusqu'à demain matin. Tout se fabrique le plus possible dans la maison même. Les ouvriers cordonniers, au nombre de deux cents, occupent de vastes ateliers dans une galerie ouverte où tout le monde a accès. Tout s'y fait à la machine : on coupe pour le moins vingt semelles, pendant qu'un de nos ouvriers en tracerait une seule. Bref je vous dirai ce que me crient vingt commissionnaires munis de placards immenses, et je répèterai ce que je lis sur les innombrables cartes et circulaires qui me sont offertes : « Allez chez Lewis, et vous serez émerveillé !.. »

J'en ai assez, je suis ébloui, étourdi, assommé. Je me sauve dans un *bar* pour m'y payer un verre de pale-ale, me reposer et fumer une pipe. Mais il est écrit que Lewis

me poursuivra partout... Je cherche une allumette... On me montre, dans un vase en cuivre, des espèces de copeaux, de cinq pouces de long, sur lesquels je lis d'un côté l'annonce d'un théâtre et de l'autre : « *Allez chez Lewis!..* »

Nous ne trouvons à Liverpool aucune église catholique. (1) Nos compagnons de voyage protestants sont plus heureux que nous. On est venu leur offrir, à l'hôtel même, de petits recueils dans lesquels sont indiqués l'adresse des différents temples et l'heure des offices. Dans nos visites aux monuments de la ville, nous en trouvons beaucoup pieusement agenouillés. Ils demandent aide et protection à Celui qui commande aux vents et aux flots.

Dans une prochaine lettre, je commencerai le récit de la traversée qui n'a pas été tout à fait ce qu'on appelle un voyage de plaisir.

Avant de terminer celle-ci, j'ajouterai quelques bons conseils pour les émigrants.

Ne quittez pas Anvers sans vous être procuré, chez un changeur, un peu de monnaie anglaise, afin que vous ne soyez pas forcés de recourir à l'obligeance des cabaretiers anglais, parmi lesquels il s'en trouve qui vous donnent de 15 à 16 francs pour un louis de 20 francs. Pour le reste de votre argent, vous prendrez dans une bonne maison de banque, à Bruxelles ou ailleurs, un chèque sur la Banque Nationale de Montreal ; ce chèque sera payable dans toutes les succursales de cette banque, au Canada.

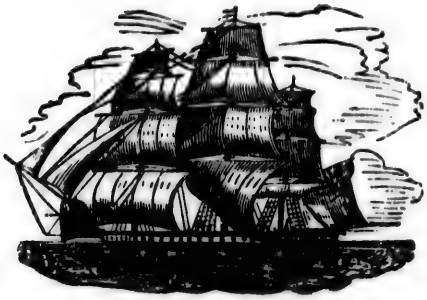
---

(1) Dans mes voyages subséquents, j'ai eu l'honneur d'être présenté à M. le Chanoine Vanhee, belge, qui dessert une église catholique dans un faubourg de Liverpool. Ce révérend Monsieur est la Providence des Irlandais catholiques domiciliés dans sa paroisse.

Je fais en ce moment un voyage d'exploration dans les Cantons de l'Est.

Ce voyage fera le sujet d'une de mes prochaines lettres.

Dès maintenant je puis dire en toute vérité : Ah ! que certains cultivateurs belges ont tort de s'échiner pour un salaire dérisoire, tandis qu'ici il suffit de posséder quelques milliers de francs, deux bons bras, du zèle et de l'ordre pour conquérir en peu d'années, sinon la fortune, du moins une honnête aisance que connaissent de nos jours bien peu de fermiers belges.



III

DE LIVERPOOL A QUÉBEC

Sherbrooke, 20 septembre 1883.

Tous mes voisins font leur provision de bois pour l'hiver; il paraît que dans certaines familles on brûle pendant la mauvaise saison plus de quinze cordes de ce combustible. La corde est un tas qui a huit pieds de long, quatre pieds de large et quatre pieds de haut. Dans beaucoup de maisons on est forcé de faire du feu pendant toute la nuit. Je puis donc m'attendre à passer un hiver pour de bon et non un hiver sans neige et sans glace comme les hivers belges. Eh bien! tant mieux!...

En attendant, nous jouissons d'un temps superbe; il fait assez froid pendant la nuit, mais quelles belles journées d'automne!.... Avant de secouer leur parure et de livrer au vent leur feuillage touffu, les arbres des forêts canadiennes se paient le luxe d'un changement à vue; les érables surtout se vêtissent d'un rouge éclatant qui est vraiment superbe.

La plus grande activité commence à régner dans les sentiers; les billots s'entassent aux bords des rivières et le bois de chauffage est « cordé » sur la lisière des forêts et le long des grandes voies de communication.

Viennent les neiges, et la véritable moisson commencera pour les campagnards.

Nous reparlerons de tout cela plus tard; il s'agit en ce moment de nous embarquer pour traverser l'Océan.

Le *Polynesian* est à l'ancre au milieu de la rade, en face de Liverpool. De petits vapeurs vont et viennent avec rapidité du gigantesque steamer à la terre ferme : ils sont occupés à compléter la charge de l'énorme maison flottante que nous allons habiter pendant douze jours.

Douze jours! cela me paraissait bien long, et cependant j'ai rencontré au Canada grand nombre d'émigrants qui, embarqués sur des navires à voiles, ont mis jadis quarante jours et plus pour faire la traversée...

Nous voici à bord; nous nous installons le mieux possible, nous disons adieu, de loin, en agitant nos mouchoirs, à nos amis Allemands qui ne partiront que demain et que nous ne reverrons probablement jamais; l'ancre est levée, un coup de sifflet strident retentit..... et à la grâce de Dieu!....

Il est 5 1/2 heures du soir. Le temps est magnifique, tous les passagers sont gais et bien portants. On rit, on chante; les gourdes circulent, les pipes s'allument... et les marins rient dans leur barbe en songeant à la triste mine que feront dans quelques heures tous ces hommes dont la joie bruyante semble défier le mal de mer et la tempête.

Peu à peu l'immense cité disparaît dans la brume. Déjà on ne distingue plus que le faîte des plus grands édifices, que dorent les derniers rayons du soleil couchant. Au haut d'une tour carrée j'aperçois toujours l'appareil qui annonce aux marins l'état de la mer : il nous promet une tempête, ce que je me garde bien d'apprendre à ma petite famille.

Une bande innombrable de mouettes suivent le navire à une très grande distance. A huit heures du soir j'en compte encore une vingtaine qui voltigent à l'arrière.

Nous sommes à bord sept cents et quelques passagers. Ceux de la première classe ont de très belles cabines, et les voyageurs qui occupent les secondes et les intermédiaires n'ont pas à se plaindre. Mais ceux qui sont à l'entre-pont!.. Pour les femmes et les petits enfants, des lits cloisonnés où l'air et l'espace manquent; pour les hommes, des hamacs assez commodes mais tellement serrés les uns contre les autres que les dortoirs ont l'air d'immenses séchoirs où sont étendus des draps de lits de toile grise dont on a oublié de chasser les dormeurs. Il est vrai que les passagers de troisième classe payent pour leur voyage une somme si minime, qu'on ne sait comment les propriétaires des navires s'y retrouvent.

En effet, d'Anvers à Québec on paye par adulte le modique prix de 120 francs, moitié de cette somme pour les enfants de 1 à 12 ans et rien pour les nourrissons.

Et pour cela on obtient :

1° Le voyage en bateau à vapeur d'Anvers à Grimsby; en route, quatre repas;

2° Le voyage en chemin de fer de Grimsby-Docks à Liverpool;

3° Séjour de 2 1/2 jours à Liverpool, logement et 7 repas;

4° Traversée de Liverpool à Québec, en 10, 11 ou 12 jours et 30, 33 ou 36 repas!....

Arrivé à Québec, le colon est transporté gratuitement avec tous ses bagages à la gare qu'il désigne; cette partie du voyage se fait aux frais du gouvernement canadien.

On le voit, la Compagnie *Allan* ne s'enrichira pas au détriment des voyageurs de 3me classe. J'ajouterai qu'elle exige de tous ses employés beaucoup d'urbanité à l'égard des passagers et je dois dire que cette recommandation

est rigoureusement suivie. Les matelots surtout m'ont étonné ; je n'ai pas retrouvé en eux les loups de mer sauvages et rageurs mis en scène par les romanciers ; ils sont polis, toujours prêts à rendre service, surtout aux petits enfants dont les jeux et les cris joyeux semblent les amuser beaucoup.

Je me permettrai cependant de signaler une lacune regrettable : aucun employé du ***Polynesian*** ne parle le français ou le flamand. Seuls deux stewards connaissent quelques mots allemands. Presque tous les jours j'ai dû servir d'interprète à de pauvres diables que je ne comprenais moi-même qu'à moitié. Donc un bon interprète, s. v. p. messieurs de *l'Allan-Line;* cet employé ne vous coûtera pas cher, puisqu'il pourra s'occuper d'autre chose que de ses traductions orales, et il rendra de grands services à tout le monde.

Les passagers de seconde classe, des cabines intermédiaires et de l'entrepont font trois repas par jour. Pour les deux premiers la table est une excellente cuisine bourgeoise. Les derniers reçoivent le matin du thé et du pain frais avec du beurre à discrétion ; à midi, de la soupe, du bœuf ou du lard et des pommes de terre en robe de chambre. Vers 5 heures du soir, du pain frais, du beurre et du thé. On le voit, les mets offerts aux colons ne sont pas très recherchés mais il sont sains et abondants, et, après tout, meilleurs que ceux dont doivent se contenter nos ouvriers et grand nombre de petits fermiers.

Quant aux passagers des premières cabines, on leur offre tout ce qui peut charmer les palais les plus délicats, depuis les poulets de froment jusqu'aux conserves les plus fines. Ils ont à leur service des cuisiniers de talent et des pâtissiers dont les pièces montées mériteraient une place dans nos expositions nationales. Cependant, je

n'envie pas leur sort : il y a au salon un piano que certaines dames changent souvent pour leurs compagnons de voyage en instrument de torture.

Somme toute, avec un peu de bonne volonté, du courage et quelques petites douceurs dans sa malle, on s'en tire parfaitement et le temps ne paraît pas trop long.

Dans l'intérêt des émigrants, je me permettrai encore quelques observations qui seront peut-être écoutées. Généralement les bateaux affectés au transport des colons embarquent trop de passagers. L'espace manque et l'air est bientôt tellement vicié que cela seul suffit pour rendre malades les plus robustes. On devrait embarquer moins de monde, et exiger pour le trajet un prix plus élevé. Puis, pourquoi n'établit-on pas sur chaque bateau une bonne *cantine* où les passagers d'entrepont pourraient acheter à un prix raisonnable des aliments, des fruits, du sucre, du café, etc.? Ce serait une grande douceur pour les pauvres voyageurs et la Compagnie n'y perdrait rien.

Je pourrais maintenant, comme beaucoup d'auteurs qui éditent leurs mémoires sans quitter le coin du feu, raconter des histoires terribles, décrire des tempêtes, exagérer les dangers et les fatigues de la traversée... Je me contenterai de copier quelques notes prises au jour le jour et qui ne seront pas, j'espère, sans intérêt pour vos lecteurs, parmi lesquels j'ai le bonheur de compter beaucoup d'amis.

Vendredi, 25 août. — Nous nous trouvons entre l'Ecosse et l'Irlande. Le temps est assez beau, mais le vent contraire; nous naviguons sans un pouce de voiles. Vers 10 1/2 heures, on jette l'ancre à Londonderry, au nord de l'Irlande. Nous nous trouvons au milieu d'un bassin magnifique dont les bords, abruptes d'un côté, sont, de l'autre, couverts d'habitations coquettes, entou-

rées de jolis jardins dont malheureusement la rigueur du climat exclut les arbres fruitiers et les plus belles fleurs.

D'innombrables mouettes voltigent autour du steamer ou jouent à la surface de l'eau qui est, qu'on me permette l'expression classique, calme et unie comme un miroir. De petits groupes se forment sur le pont. On cause, on rit, on fume, on chante. Les Allemands surtout se distinguent; ils sont peu nombreux, car la plupart des voyageurs viennent de l'Ecosse, de la Suède, de la Norwège et du Danemarck. Il n'y a qu'une seule famille belge, la mienne. Seulement, comme nous portons, mon fils et moi, d'énormes toques en Astrakan et des paletots qui balaient le pont, on nous prend pour des Russes et notre langage flamand passe pour le patois des fidèles sujets du Czar.

Un jeune Prussien obtient beaucoup de succès. Sa voix est belle, il s'accompagne sur une guitare pas trop criarde et semble sentir parfaitement ce qu'il exprime. Je traduis sa romance :

Voici le mois de mai; les arbres se couvrent de bourgeons;
Qu'il reste chez lui, celui qui veut vivre au milieu des soucis;
Mais, comme les nues voyagent dans la plaine azurée,
Mon cœur aspire après les grandes plaines du monde.

Cher père, bonne mère, que Dieu vous protège!
Qui sait si là-bas, au loin, le bonheur ne m'attend pas?
Il y a tant de sentiers sur lesquels je ne mis jamais les pieds.
Il y a tant de vin que je ne goûtai jamais.

En avant donc, gaîment en avant, à la joyeuse clarté du soleil,
En avant! par monts et par vaux.
Les sources jaillissent, les arbres murmurent mélodieusement,
Et mon cœur, comme l'alouette, bondit dans ma poitrine,
Et mêle son chant à l'hymne de la nature.

Et le soir, à l'entrée de la ville, je frappe à la première porte,
Holà! patron, servez-moi de bon vin?
Et vous, gai ménétrier, accordez votre violon :
Je veux chanter...

Et si je ne rencontre pas d'auberge, quand tombe la nuit,
Je dors sous la voûte du ciel ; les étoiles me gardent.
Secoués par le vent, les arbres me bercent doucement et m'endor-
Et le souffle caressant du zéphir m'éveille à l'aube. [ment,

Ah! se promener à travers les bois où l'air est libre et pur!
Je sens là le souffle du Créateur qui pénètre dans ma poitrine;
Mon cœur jubile et chante, tout entier à la joie...
Ah! que vous êtes beau, ô grand monde du bon Dieu! ..

Le chanteur s'arrête. On applaudit à tout rompre. Même les passagers de 1re classe franchissent les barrières qui les défendent contre les invasions de leurs compagnons de voyage moins fortunés, et viennent prier le barde tudesque de chanter encore. Il s'exécute de bonne grâce et chante les gloires de l'armée qui battit si bien les troupes de Napoléon III. Heureusement il n'y a que deux Français à bord du *Polynesian* et ils sont assez bons enfants pour ne pas se fâcher.

Mais que signifie ce coup de sifflet? Un petit bateau à vapeur aborde, s'amarre à côté de son gigantesque confrère et nous donne pour compagnons de voyage une soixantaine d'Irlandais et d'Irlandaises. On parvient à grand'peine à caser les nouveaux arrivés; l'ancre est levée, le *Polynesian* fait demi-tour et nous voguons vers l'Océan.

Samedi, 26 août. — Je constate de grand matin le retour d'un hôte à qui personne ne souhaite la bienvenue : le mal de mer. Ils n'en meurent pas tous, il n'en meurt même personne, mais tous en sont frappés... Je me trompe, un Anglais, fort comme un hercule, se promène sur le pont où je me traîne péniblement. Il se moque de ceux qui payent leur tribut à Neptune, déclare que la force du caractère seule suffit pour préserver des atteintes de ce mal désagréable au suprême degré, et rit au nez à ceux qui se plaignent. Tout à coup il jette son cigare,

court au bastingage et... paie comme les autres, capital et intérêts largement comptés. On ne le plaint pas, cela va sans dire, et les plus malades trouvent la force de l'accabler de lazzis. Oh ! l'horrible mal que le mal de mer ! Je puis en parler, moi qui ai souffert plus que les autres et qui ai cru un instant que tout allait me passer par le gosier, tout, jusqu'aux clous de mes semelles !

Le vent est toujours contraire, quoique moins violent. Nous ne voyons plus que le ciel et l'eau, c'est-à-dire fort peu de chose, car cette immensité qui frappe le voyageur, d'après ceux qui n'ont pas voyagé, n'est pas visible à l'œil nu. L'horizon est au contraire très limité ; on dirait que le navire occupe le centre, le point le plus élevé d'une immense boule, sur laquelle s'abaisse, sous forme d'un globe à melons, la voûte azurée ou tachetée par les nuages. C'est en pleine mer qu'on comprend bien la forme sphérique de la terre. Quand un navire se montre au loin, on en voit les mâts longtemps avant de voir la coque.

Pas un oiseau, pas la moindre barque à l'horizon ! Beaucoup de passagers se réunissent dans l'espace vide devant les cabines intermédiaires. On lit, on cause, on joue aux cartes, on chante, on fume, on entame les provisions de bouche. Bref, on fait ce que l'on peut pour tuer le temps.

Le soir, le vent devient violent et quelques vagues passent sur le pont. L'une d'elles me trempe des pieds à la tête. Deux voyageurs rient de ma mésaventure et sont sur le point de la raconter à leurs amis, lorsqu'une seconde vague, cinq fois plus forte que... *la mienne*, leur procure une douche gratuite qui leur fait perdre l'équilibre et l'envie de s'amuser à mes dépens. En moins de cinq minutes le pont est désert.

A l'entrepont la chaleur est étouffante et le roulis si

violent que beaucoup de passagers sont forcés de sortir de leur lit. Les femmes se lamentent et les enfants pleurent.

Dans les *male steerages*, dortoirs des hommes, les hamacs sont changés en escarpolettes. Je veux écrire à la lumière d'une lanterne gigantesque, mais le tangage est si fort que je juge utile de me glisser dans mes draps. Le hamac de mon compagnon de dortoir se défait ; le bonhomme roule sous une table, se relève, retombe, parvient une seconde fois à se redresser, tombe encore, et je finis par le revoir, au bout de la salle, pâle de colère, se cramponnant à tout ce qu'il trouve sous la main, envoyant au diable les voyageurs qui lui conseillent le même voyage et finissant, après des efforts inouïs, par retrouver son nid où je l'aide à remonter après avoir, au milieu des déplacements les plus désagréables, réparé les avaries du hamac.

Les vagues battent les hublots avec une violence inouïe, mais le navire est solide, la machine à vapeur marche avec sa régularité habituelle. Je m'endors en invoquant l'Etoile de la mer.

Dimanche, 27 août. — Quelle nuit!.. Un de mes voisins a crié au secours sans se reposer un instant. Un autre voulait absolument s'en aller. Où?.... Il ne me l'a pas dit. A l'aube, le pont se remplit de malades qui s'abritent le mieux possible contre le vent.

Le règlement du navire prie tous les passagers de s'habiller le plus proprement possible le dimanche et les jours de fête. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il sera fait selon ce désir. Il est impossible de dire combien le mal de mer vous enlève la force et l'énergie. Pour ma part, je n'ai pas le courage de me traîner jusqu'à la cabine où se trouvent ma femme et mes petits enfants, ou plutôt, les forces me manquent. Je me lève, je veux marcher, mais

je titube comme un homme ivre. J'ai beau m'accrocher à tout ce que je rencontre, je me vois forcé de retourner à mon lit. Il me semble que je n'atteindrai jamais la fin de la journée.

Lundi, 28 août. — Le temps est meilleur, mais le vent est toujours contraire. Je grimpe sur le pont, ce qui me coûte des peines inouïes. Les promeneurs sont rares, car il y a encore beaucoup de malades; puis, le vent soufflant du Nord, il fait froid comme en plein hiver. Aussi bien, après avoir passé quelques instants avec ma petite famille, je retourne à mon escarpolette.

Mardi, 29 août. — Le navire va toujours bon train, malgré le vent contraire. Le nombre des malades diminue sensiblement. Moi qui n'ai rien pris depuis samedi, je sens l'appétit qui revient. Vers midi je me porte tout à fait bien, le mal de mer m'a quitté pour ne plus revenir. Il en est de même pour tous les membres de ma famille; j'ajouterai que les plus jeunes de mes enfants ont été simplement indisposés, mais jamais sérieusement malades. J'en dirai autant des innombrables mioches de toute nationalité, qui jouaient et mangeaient gaîment pendant que leurs parents criaient miséricorde.

Le mal de mer est un vilain mal, mais, heureusement, on n'en meurt pas. Puis, il ne dure pas longtemps : pour les uns quelques heures, pour d'autres un ou deux jours, rarement trois. Il y a des exceptions : quelques voyageurs ne sont pas malades, d'autres le sont pendant toute la traversée. Après tout, je puis dire que c'est un mal... qui fait du bien. Ne riez pas, lecteur. Je compare le mal de mer à un remède très violent; il extirpe jusqu'au dernier atome tout ce qu'on a de mauvais dans le corps, et lorsqu'il vous quitte, il cède la place au plus dévorant des appétits. Pour ma part, je me sentais de force à

dévorer un dragon, y compris son cheval, ses éperons et la bretelle de sa carabine.

Un oiseau gros comme un pigeon rase la surface de l'eau. Je songe à la colombe de l'arche et je veux connaître l'heure à laquelle ce brave messager m'apparaît. Il est 1 1/2 heure.

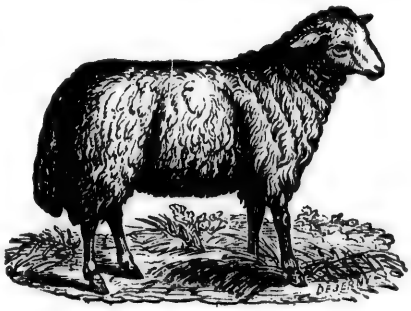
— 11 1/2 heures, me dit un passager.

— Pardon, monsieur, ma montre a plutôt le défaut de retarder que d'avancer.

— C'est possible, reprend mon interlocuteur, mais nous ne sommes pas ici à Bruxelles. Voyez...

Et il déroule une carte sur laquelle il m'indique le point où nous nous trouvons. Dans deux jours nous serons en vue de New-Foundland (Terre-Neuve), et nous apercevrons probablement des montagnes de glace.

En voilà assez pour aujourd'hui. J'ai beaucoup voyagé cette semaine, comme j'espère vous le raconter plus tard, chers lecteurs, et je suis très fatigué. Au Canada comme en Belgique le sommeil réclame ses droits et je vais prendre un peu de repos.



IV

Sherbrooke, 6 octobre 1882.

Il fait toujours très beau. J'ai vraiment de la peine à croire que bientôt commencera un hiver tellement rigoureux qu'on ne peut s'en faire une idée sans en avoir senti les morsures.

Quoiqu'il en soit, nous l'attendons de pied ferme, ma famille et moi.

Ma femme et mes enfants se portent admirablement bien; l'air vif du Canada a surtout fortifié les plus jeunes.

Je tâcherai de terminer, dans la présente lettre, le récit de mon voyage de Liverpool à Québec. Voilà d'ailleurs assez longtemps que nous sommes en route, mes lecteurs pourraient trouver le voyage trop fatiguant. J'ai d'ailleurs tant de choses à dire au sujet de mes excursions dans les différentes provinces du Canada! Mais, comme on ne saurait brider le cheval par la queue ni commencer une maison par le toit, nous allons achever de passer l'Océan le plus rapidement possible. Après cela, nous nous promènerons au Canada. Ainsi que je l'ai fait dans ma dernière lettre, je copie par ordre de date les feuillets de mon carnet.

Mercredi, 30 août. — Temps couvert mais doux, et, à la fin des fins, vent favorable. Nous naviguons toutes voiles dehors, et le *Polynesian* fend l'onde comme une flèche. Tout à coup un brouillard épais entoure le navire; on ne voit pas à cinquante pas. Cela dure environ trente

minutes, puis le soleil apparait, brillant d'un éclat extraordinaire, et dissipe le brouillard. Ce phénomène se renouvelle d'heure en heure jusque vers midi.

A dix heures un petit oiseau, ressemblant assez bien au pinson, vient se percher sur un rouleau de cordes à l'avant du navire. La pauvre petite bête est toute frileuse; c'est sans doute le vent qui l'empêche de retourner à terre.

Jeudi, 31 août. — Temps couvert et vent contraire. Nous n'avançons pas très vite, mais il n'y a presque pas de tangage; il vaut mieux avoir le vent en face que de côté; car, dans ce dernier cas, il faut avoir le pied marin pour s'aventurer sur le pont ou même pour aller, à l'intérieur du navire, d'un endroit à un autre. On a beau se soutenir à droite et à gauche, on avance à peu près comme un bébé qui risque ses premiers pas.

Nous verrons bientôt les côtes de Terre-Neuve et celles du Labrador. Après quoi nous aurons encore environ 600 milles à parcourir pour arriver à Québec.

Vers trois heures, plus de vingt petits oiseaux parmi lesquels une bécassine viennent se reposer sur le pont et becqueter les miettes qu'on leur jette.

Tout à coup le cri : Une baleine! une baleine! attire tout le monde vers l'avant. En effet une baleine passait lentement à quelques encâblures du navire. Elle n'était pas très grande et laissait voir à peine une partie de son dos; elle ne daigna pas même faire « jouer les eaux. » Plus tard nous en vîmes encore trois, aussi petites et aussi modestes que la première.

Quelques minutes après, un autre cri retentit, plus agréable, celui-là : « Terre! terre! »

Au loin se dessinait une ligne d'un bleu noirâtre, aux arêtes aiguës, immobiles.

Nous constatons que nos yeux ne nous trompent pas.

Ce n'est pas une nuée, ce n'est pas le mirage, c'est bien la terre ferme. A mesure que nous avançons, les contours deviennent plus nets; nous apercevons bientôt très distinctement un cap qui s'avance assez loin dans la mer. Sur un rocher s'élève un petit fort; nous approchons toujours. Une petite colonne de fumée couronne le fort et un coup de canon retentit. On nous salue. Le *Polynesian* répond de son mieux à cette politesse, en faisant fonctionner le sifflet de sa puissante machine. Trois hommes sortent du fort, arborent un drapeau : notre steamer s'empresse d'en faire autant. Les hommes montent dans une petite embarcation et se dirigent de notre côté. Le steamer ralentit sa marche, jette une corde au bateau qui se range, faible coquille de noix, à côté du colosse. Un pilote monte à bord et ses deux compagnons s'en vont après avoir embarqué une tonne de lard, quelques sacs de biscuits, une demi-douzaine de fines bouteilles et pas mal d'autres bonnes choses dont la nomenclature serait trop longue, comme disent les notaires.

Vers quatre heures nous voyons flotter, à une assez grande distance, d'immenses montagnes de glace. Si nous tournions à droite, nous serions bientôt au Groenland; comme nous n'avons nulle envie de faire la concurrence à Nordenskiold, nous sommes bien heureux de savoir que nous allons tourner à gauche et entrer dans le golfe Saint-Laurent. Au bout de quelques heures, c'est-à-dire au commencement de la nuit, nous nous apercevons très bien que nous voguons vers le Sud. Il fait moins froid. La mer est aussi beaucoup plus calme. Notre voyage n'est plus qu'une promenade. Tout le monde est gai et le steward chargé de la vente des petites bouteilles de pale-ale a beaucoup de besogne. Quoique la bière anglaise ne vaille pas notre bon *uitzet* flamand

et pas même le faro de Bruxelles, j'en achète une demi-douzaine de bouteilles que nous vidons en famille à la santé de nos amis du « vieux pays » et, après avoir causé bien longtemps, le dos appuyé contre les revêtements de la machine qui nous abritent et nous réchauffent, nous allons demander à un sommeil réparateur des forces pour les fatigues et les émotions du lendemain.

Vendredi, 1er septembre. — Nous sommes sur le pont au lever de l'aurore. Le ciel est bleu, le vent à peine sensible et le golfe n'a pas une ride. Les petits oiseaux nous reviennent plus nombreux que la veille; ils semblent nous souhaiter la bienvenue. Hélas! leur joie n'est pas de longue durée. Quatre éperviers fondent sur eux et les tiennent bientôt dans leurs serres puissantes. Les brigands! Ils dévorent leur proie sous nos yeux, à cinq pas de nous. Jamais je n'ai vu chose pareille en Belgique, où les éperviers se cachent, sachant bien qu'il leur en cuirait s'ils se mettaient à portée de fusil d'un campagnard, surtout depuis que les sociétés colombophiles ont mis leur tête à prix. Nous crions, nous lançons aux voraces bandits tout ce qui nous tombe sous la main; un Irlandais en atteint même un avec sa pipe sacrifiée dans un moment d'indignation, mais rien n'effraie ces gaillards qui ont sans doute jeûné pendant plusieurs jours. Ils achèvent paisiblement leur repas sanglant et s'en vont tout à l'aise. Savent-ils peut-être qu'à bord des navires l'usage des armes à feu est rigoureusement interdit?...

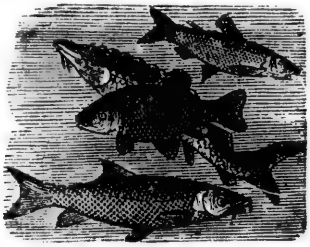
Voici maintenant l'île d'Anticosti. Pendant que nous l'examinons avec nos longues vues, le navire traverse une armée innombrable de marsouins. Il y en a des milliers et des milliers qui, tout étonnés de sentir la plaine liquide tout-à-coup troublée par l'hélice du steamer, font

des bonds prodigieux et se livrent au milieu des vagues à une espèce de *handicap* qui nous amuse beaucoup.

Le soir, nous sommes en plein fleuve Saint-Laurent. Quel magnifique cours d'eau! Consultez la carte, et vous verrez que Québec est déjà fort avant dans les terres. Eh bien! Montréal, bâti comme Québec sur le Saint-Laurent, est situé à soixante lieues plus loin, et près de cette ville le fleuve a encore deux milles de large et les navires du plus fort tonnage y circulent à l'aise.

A Rimouski, un petit vapeur vient prendre la malle et quelques voyageurs. L'énorme tas de sacs remplis de lettres et de journaux prouve que les relations entre l'ancien et le nouveau monde sont très suivies.

Samedi, 2 septembre. — Le soleil du Canada nous souhaite la bienvenue. Le temps est superbe, l'air est tiède et nous admirons le superbe panorama qui se déroule sous nos yeux. Le Saint-Laurent pourrait s'appeler une fabrique à poissons. Plus on en prend, plus il



en vient. On fait des milliers de tonnes d'huile avec la graisse des marsouins, des loups de mer et des baleines qu'on va pêcher au large. Il y a même des cultivateurs qui fument leurs champs de pommes de terre avec des poissons. Cela peut paraître invraisemblable, mais c'est ainsi.

Voici au surplus quelques détails que je trouve dans la brochure d'un explorateur français, M. Paul de Cazes :

« Chacun sait que les pêcheries canadiennes sont des plus considérables et des plus productives qui soient au monde.

» La longueur des *côtes maritimes* des provinces de Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, sans tenir compte des anfractuosités du rivage, est évaluée à 2,879 milles ou 4,632 kilomètres, et le privilège exclusif de la pêche sur ces côtes, sauf les concessions établies par les traités, s'exerce pour les pêcheurs canadiens sur environ 9,947 milles carrés.

» On apprécie, en outre, la superficie collective de la partie canadienne des grands lacs Supérieur, Michigan, Huron, Erié et Ontario à au moins 121,951 milles carrés.

» Il y a encore, dans le Nord-Ouest, les lacs Winnipeg, Manitoba, Winnépégosis(1) qui représentent collectivement une superficie de 12,336 milles carrés.

» Comme on le voit, le champ est suffisamment vaste pour permettre aux pêcheurs canadiens de retirer de beaux bénéfices d'une industrie à laquelle se livrent, à l'exclusion de presque tous autres, les habitants des côtes qui, au nombre d'au moins 200,000, vivent uniquement du produit de leur pêche. »

Les pêcheurs canadiens sont généralement loin d'être riches; ceux du Labrador sont même en ce moment dans la misère. Et cela n'est pas étonnant. Comme les fabricants belges, les pêcheurs canadiens ne sauraient se

---

(1) M. de Cazes ne cite pas le lac Saint-Jean, le Mégantic et d'autres lacs qui ne paraissent pas dignes de mention dans ces pays des grands lacs, mais que j'ai admirés à cause de leur étendue et de leur utilité. Les cultivateurs vont y prendre leur provision de poissons comme dans un réservoir qui ne s'épuise pas.

débarrasser dans de bonnes conditions de leurs marchandises qui, présentées en trop grande quantité, ne tentent pas assez l'acheteur. Le hareng du Labrador est délicieux, mais on en prend trop; quant aux huîtres, pour quelques *centins* (sous) on s'en procure un régal pour toute une famille. J'ai acheté du saumon à cinquante centimes la livre!... Les pêcheurs de ce pays, en pêchant trop, *pêchent* contre les règles de l'économie. Ils devraient apprendre un second métier et s'occuper davantage du premier de tous, de l'agriculture. Seulement, cela ne changera pas encore de si tôt : le Canadien est généralement trop routinier. Ce que son père a fait, il le fait aussi. Vouloir changer ses habitudes, c'est entreprendre une chose bien difficile.

Pour en finir avec la pêche canadienne, je vous dirai que ce pays a exporté en 1881 :

Morue et merlan,	pour	3,176,844	piastres
Maquereau,	»	801,586	»
Hareng,	»	429,722	»
Saumon,	»	470,502	»

La pêche de l'alose, des huîtres et du homard a produit des sommes énormes. On a exporté du homard en conserves pour une somme de 1,347,901 piastres.

Mais, laissons-là, pour le moment, les pêcheurs et les poissons et poursuivons notre voyage, ou plutôt, arrivons à Québec, car il n'y a plus rien de bien remarquable à mentionner. Nous abordons le dimanche 3 septembre vers sept heures du matin à Lévis, petite ville bâtie en face de Québec, sur la rive droite du fleuve. On débarque les colis; une nuée de propriétaires ou d'employés d'hôtel s'apprêtent à faire la cour aux voyageurs; tout le monde se rassemble sur le pont, chacun se montre heureux de mettre pied à terre et de quitter enfin la maison

flottante où l'on s'est trouvé trop à l'étroit. Les bébés surtout battent des mains et une de mes fillettes me demande si, dans le nouveau pays, nous aurons un grand jardin. Cela ne sera pas bien difficile : ici on appelle petite exploitation une ferme de 100 acres ou 40 hectares et quelques ares.

Enfin nous voici sur la terre ferme ! Mais tout n'est pas fini, comme vous verrez dans ma prochaine lettre.

Un bon conseil — comme toujours — avant de finir.

Ceux qui veulent émigrer doivent surtout se procurer de bons coffres, munis d'excellentes charnières et de solides serrures; ils doivent aussi emballer soigneusement leurs objets fragiles et en emporter le moins possible. Je crois l'avoir déjà dit : pour descendre les colis à fond de cale et pour les remonter, on en attache cinq ou six ensemble à la chaîne d'une grue à vapeur. Cette machine marche avec une rapidité brutale : en moins d'une heure, on monte ou on descend un bon millier de coffres et de caisses. Malheur aux faibles !...

Nous jouissons ici d'un temps superbe. Presque toutes les nuits, nous avons une petite gelée blanche; le jour, la chaleur est assez forte. On en profite pour sécher et rentrer les derniers fourrages. Par ci, par là, on commence les défrichements, qui se font ordinairement en hiver. La saison des neiges est ici le temps de la plus grande activité; c'est alors que se transportent le bois et les céréales.

Le brave ouvrier qui m'a loué une partie de sa maison, possède une vache à laquelle il ne manque vraiment que la parole. Le matin, vers sept heures, un petit vacher ouvre la barrière du pacage où elle a passé la nuit en compagnie d'une vingtaine de consœurs, et *Brunette* vient se faire traire. Elle traverse sans guide une longue rue très peuplée, où il y a parfois une grande circula-

tion, et jamais elle n'arrive trop tard à son poste. Quand elle a donné la dernière goutte de son lait, elle retourne

au pacage d'où elle revient à six heures du soir. Dès que mes filles la voient venir, elles courent à sa rencontre, la caressent et lui offrent des épluchures de pommes de terre ou une croûte de pain. *Brunette* les connaît et elle a l'air triste quand elle ne voit pas ses petites amies.

Cette bonne vache rend à son maître des services immenses; sa nourriture coûte peu de chose et le lait se vend très bien : nous le payons à raison de vingt-cinq centimes le litre... sans crème.

Vous voyez, que l'on se crée ici des ressources sérieuses sans trop de peine et de risques.

Ce qui rapporte aussi beaucoup dans cette contrée, c'est le jardinage. Concombres, carottes et navets sont très recherchés ici et se vendent assez cher. Ce qu'il y a de meilleur marché, c'est la viande, le beurre et le pain.

Nous parlerons de tout cela prochainement.

V

Sherbrooke, le 13 octobre 1882.

Mon cher Directeur,

Je vous l'ai déjà dit, mon but n'est pas de produire une œuvre littéraire, mais bien d'être utile à mes compatriotes, surtout aux cultivateurs, mes confrères, qui ont plus ou moins l'idée de suivre mon exemple et de venir chercher, dans l'une ou l'autre contrée du Nouveau-Monde, au Canada ou ailleurs, une existence plus paisible et un travail plus productif.

Donc, les bons conseils avant tout.

J'ai déjà parlé, en racontant les incidents de mon départ, de la nécessité pour les Colons de serrer leurs bagages dans des caisses solides et s'ouvrant cependant avec facilité pour les visites de la douane. Permettez-moi de revenir sur ce sujet qui est de la plus grande importance.

L'émigrant part de chez lui. Je suppose qu'il habite un village et qu'il a une ou deux lieues à faire pour arriver à la gare la plus proche. Ses colis sont chargés sur la charrette d'un voisin complaisant et vont au chemin de fer par toutes sortes de chemins. Première épreuve. La mise en wagon ne se fait pas toujours avec tous les soins voulus. Seconde épreuve. Faut-il transborder d'un fourgon dans l'autre; nouvelle épreuve. Voilà les colis à Anvers. Ceux qui ont visité nos gares connaissent la

prudence, la modération et la patience proverbiales de messieurs les ouvriers chargeurs. On dirait vraiment que les caisses et les paquets les ont mortellement offensés, et qu'ils éprouvent le besoin irrésistible de les traiter en vaincus.

J'ai vu chez un agent d'émigration à Anvers, de nombreux colis parmi lesquels une partie des miens, qui se trouvaient dans un état pitoyable. Ce bon monsieur faisait de son mieux pour réparer les dégâts; un de ses employés clouait les caisses disjointes, refaisait les paquets, ajoutait ici une corde, là un morceau d'emballage, tout en critiquant les gens qui ne prennent pas mieux leurs mesures. A Anvers, on conduit les colis au port, on les dépose sur le quai, puis on les descend à fond de cale; à Grimsby, à Hull ou à Harwich, les pauvres colis, pour la plupart plus ou moins avariés, sont retirés de la cale, jetés sur le quai, ouverts et visités par la douane, qui a toujours l'air d'être très pressée, et confiés au chemin de fer qui les conduit à Liverpool. Là, on les met à bord de petits bateaux à vapeur qui les conduisent au grand steamer. On le voit, je n'ai pas tort de dire et de répéter : Faites-vous des coffres bien solides et emballez soigneusement vos objets.

Je recommande tout spécialement aux cultivateurs de se procurer du bon linge en grande quantité, des chemises de laine ou de demi-laine, des bas et des chaussettes, le plus de vêtements possible et quelques outils de menuisier. A ceux qui veulent s'occuper ici de jardinage — et ce travail rapporte gros — je dirai de ne pas oublier des semences.

A Québec, les bagages de plus de 700 voyageurs furent déposés pêle-mêle dans un immense hangar en planches. L'ancien magasin et la station avaient été détruits peu de temps avant par un incendie. Il me fallut

plus d'une heure pour retrouver mon *butin* (c'est ainsi qu'on appelle ici les bagages) et celui de la dame allemande qui m'était recommandée. En manches de chemise, le front ruisselant de sueur, j'avais plutôt l'air d'un fort des halles que d'un modeste colon.

Un jeune Canadien français vint nous offrir du lait, du bon lait non baptisé, à 25 centimes le litre. J'en achetai pour ma petite famille qui avait été privée de cette douceur pendant le voyage, et je courus m'enquérir d'un hôtel.

Pour cela, je n'avais que l'embarras du choix; dix, douze patrons ou garçons d'hôtels s'empressaient autour des voyageurs, chacun d'eux prétendant diriger le seul établissement où l'on soit véritablement bien.

Pour dire la vérité, le meilleur ne vaut pas nos hôtels de troisième ordre. Qu'on y fasse un repas, soit; mais le colon doit éviter d'y loger. Il peut partir le même jour, s'il connaît sa destination; de cette manière ses colis sont mis immédiatement en chemin de fer, ce qui est un grand avantage, comme on verra plus loin.

Après avoir fait mon choix, je retournai rejoindre mes *deux* familles, que je trouvai tout en pleurs. Pendant mon absence, on avait enlevé tous nos bagages pour les transporter dans un autre hangar. Il pleuvait à verse, l'eau passait à grands flots à travers la toiture inachevée, et tout mon *butin*, femmes, enfants, coffres et paquets, était trempé comme une soupe.

Il fallait recommencer la corvée, c'est-à-dire les manœuvres de force, doublées cette fois-ci d'une chasse à courre à travers les ballots pour réunir une seconde fois mes coffres vagabonds. Les deux dames me suivaient, la mienne traînant après elle ses objets les plus précieux, Mme Boller pleurant comme une Madeleine. De temps en temps nous repassons devant le groupe

humide des enfants qui demandent de s'en aller le plus tôt possible.

Vous voyez bien qu'avec tous ces embarras à la fois sur les bras, je n'étais pas à la noce.

Enfin la victoire est complète ou à peu près. Il ne manque plus que les chapeaux d'été de ma femme et de mes filles. Mme Boller réclame encore un bassin en fer blanc qui vaut bien trois sous, mais, pour la première fois depuis le jour du départ, je ne trouve pas une parole de consolation pour une si grande douleur.

J'ai raconté cette scène à un personnage haut placé. Il a ri de bon cœur, supposant peut-être que j'exagérais légèrement. Cependant je n'avais pas tout dit. Promesse m'a été faite de rémédier à ce triste état de choses; j'espère que je n'aurai plus, à mon prochain voyage, à renouveler pareille plainte.

Que les colons, à leur arrivée à Québec, demandent l'adresse de l'Agent de Colonisation. Ce monsieur est chargé de donner gratuitement aux voyageurs tous les renseignements désirables, et il le fait avec beaucoup de politesse et d'empressement. Mais il s'agit de savoir qu'on peut le rencontrer à Québec, voilà pourquoi je consigne la chose dans ma lettre.

C'est à Lévis que débarquent les voyageurs. Québec est de l'autre côté de la rade. C'est une ville très belle, vue de loin; sa citadelle bâtie sur un rocher et les collines verdoyantes qui l'entourent charment les yeux. Mais les rues, mal pavées, sont d'une malpropreté repoussante. La couche épaisse de boue qui les couvre engendrerait certainement toutes sortes de maladies si le climat le plus sain du monde n'empêchait la contagion. Est-ce pour prouver l'excellence du climat que les édiles de Québec tolèrent cet état de choses? Alors c'est bien, mais ils devraient le dire.

Je fus admirablement reçu au ministère d'agriculture. L'honorable M. Le Sage, assistant commissaire, (comme qui dirait sous-ministre) était absent ; mais il avait chargé de le remplacer un gentleman dont je ne saurais jamais dire assez de bien, le digne M. E. Gagnon. Doué d'une mémoire prodigieuse, connaissant à fond son pays, il me donna, avec une politesse exquise, tous les renseignements désirables. Il voyait en moi non le pauvre émigrant qui vient demander à gagner par le travail de ses mains le pain de ses enfants, mais l'ami qui a droit à la protection d'un gouvernement vraiment paternel. Qui que vous soyez, savant ou ignorant, riche ou pauvre, émigrant belge, ne craignez pas, si vous avez l'intention de vous fixer au Canada, ne craignez pas, dis-je, d'aller demander une audience au ministère d'agriculture à Québec. Vous en sortirez bien convaincu du désir sincère qui anime tous les représentants du gouvernement canadien de protéger efficacement ceux qui viennent ici pour gagner honnêtement leur vie.

M. E. Gagnon répondit avec beaucoup de patience à mes nombreuses questions. Sans vouloir peser le moins du monde sur mes décisions, il me dit cependant qu'il n'est pas bon pour les Belges de s'aventurer dans les terres nouvelles, et qu'il vaut mieux pour eux acheter une petite ferme avec des terres en partie défrichées. Pour le reste, il me conseilla de voir par moi-même, de juger et de comparer avant de me fixer définitivement.

Le lendemain je partis pour Sherbrooke, avec ma petite famille.

Pourquoi pour Sherbrooke?

Je ne saurais le dire, j'hésitais entre cinq ou six localités; j'ai choisi Sherbrooke, parce que... eh bien! oui, je répondrai comme les petits enfants :

Parce que!...

Je suis venu ici à la grâce de Dieu, je sais déjà que l'espace et la besogne ne me manqueront pas, c'est tout ce que je demande.

L'autre soir, j'ai reçu la visite d'un Canadien dont le grand-père était arrivé ici avec *douze* fils, qu'il a établis jusqu'au dernier, leur laissant à chacun une ferme bâtie sur environ cent hectares de bonnes terres. Ce n'est pas dans notre pays que pareille chose serait possible.

— Mais les terres ne valent rien, m'objectera-t-on, et c'est pour cela qu'on les vend à vil prix.

Erreur! On les donne presque gratuitement, cela est vrai; il y en a tant! Mais elles sont pour la plupart aussi bonnes que les nôtres, et surtout elles ne sont pas épuisées.

— Les produits de la terre n'ont pas de valeur, dira-t-on aussi.

— Encore une fois, erreur! Les animaux de boucherie et le beurre se vendent bon marché, j'en conviens, mais que coûtent-ils au cultivateur qui trouve à sa disposition les plus beaux pâturages du monde?.. J'ai acheté hier *un quart* de farine, (c'est-à-dire environ 80 kil.), que j'ai payé fr. 32-80. Est-ce tout à fait pour rien?

Aux cultivateurs belges qui désirent s'établir ici, je crois pouvoir recommander la province de Québec, parce que l'élément canadien-français y domine; parce que la religion catholique y est professée par 1,170,718 habitants sur 1,359,027; parce que les mœurs et les coutumes sont à peu près les mêmes que chez nous; parce qu'on n'y fait pas de la politique à outrance, et pour mille et un autres motifs dont je parlerai dans mes prochaines lettres.

On m'écrit qu'il fait très mauvais en Belgique, et qu'il a déjà neigé dans les forêts ardennaises. Ici il fait beau comme en plein été.

VI

Sherbrooke, 18 octobre 1882.

Mon cher Directeur,

J'avais eu à peine, à mon arrivée à Sherbrooke, le temps d'ouvrir mes caisses et de déballer mes bagages, lorsqu'un habitant de cette ville, M. Chicoyne, vint me proposer de visiter avec lui le village de Channay, de l'autre côté du lac Mégantic.

Inutile de vous dire que j'acceptai avec enthousiasme.

Si vous le voulez, nous allons refaire ensemble ce beau voyage, le plus agréable que j'ai fait de ma vie. Seulement, vous me permettrez de vagabonder un peu, car nous rencontrerons des choses intéressantes qui nous attireront de temps en temps loin du chemin frayé, pour nous conduire dans les bois ou dans les pâturages qui entourent les fermes disséminées dans les terres immenses des cantons de l'Est. Nous causerons aussi de nos affaires, ce qui nous empêchera peut-être d'aller très vite, mais nos entretiens auront leur utilité.

Comme toujours je vous rappelle que c'est un paysan qui vous écrit, et non un littérateur.

Cela ne nous empêchera pas de nous comprendre parfaitement.

Si vous rencontrez par-ci par-là, dans ma lettre, une phrase trop savante, ne me la reprochez pas : c'est que

Je l'ai empruntée à mon aimable cicerone ou copiée dans une charmante brochure qu'il m'a donnée.

Je lui laisse aussi la responsabilité des principaux détails contenus dans cette lettre.

Depuis quinze ans au moins, M. Chicoyne s'occupe de colonisation. Il en est aujourd'hui à sa quatrième colonie. Les trois premières prospèrent et la quatrième, celle de Channay, vaudra pour le moins ses aînées. M. Chicoyne est avocat, ce qui ne l'empêche pas d'être un colonisateur hors ligne, un défricheur modèle et — je plains ceux qui doivent comme moi parcourir les bois avec lui — un marcheur infatigable. La compagnie qui lui a confié le soin de ses intérêts a eu la main heureuse. Ne croyez pas pour cela que ce brave monsieur surmène les hommes qui travaillent sous ses ordres; au contraire, il est plutôt l'ami, le père, que le maître de ses ouvriers et de ses employés. Mais il sait qu'il n'y a pour voir que l'œil du maître et rien n'échappe à son active surveillance.

Voici comment il me raconta la fondation de Channay et des « Moulins Nantais. »

« D'origine française comme la plupart des Canadiens qui parlent notre langue, M. Chicoyne voulut, en 1880, revoir la patrie de ses ancêtres. Il rencontra plusieurs membres influents et distingués du parti catholique qui, de la Bretagne, allaient en pèlerinage au sanctuaire de Lourdes.

« Après avoir parlé de choses et d'autres, on parla aussi du Canada, des cantons de l'Est en particulier, de leur avenir, de leurs immenses ressources encore inexplorées, des œuvres de colonisation déjà commencées ou projetées..... et dès ce moment la création de la *Compagnie de Colonisation et de Crédit des Cantons de l'Est* fut décidée.

» M. l'abbé Eugène Peigné, de Nantes, fut le principal propagateur de cette entreprise d'outre-mer. Il sut convaincre un groupe d'amis influents qui devinrent ses collaborateurs avec toute la générosité française et la persévérance bretonne.

» Une souscription provisoire de 117 actions de 500 francs fut faite pour acheter le terrain nécessaire à une première opération, et pour faire face aux frais d'organisation. Dès le mois de novembre 1880, la principale partie du canton de Woburn, près du lac Mégantic, était acquise en vue d'y faire un premier essai de colonisation. Le site du futur village de Channay fut choisi sur les bords d'une petite rivière appelée *Saint-Joseph*.

» Le nom du village fut donné en souvenir de Channay, commune de l'ancien Anjou, qui fut le berceau de la famille de M. Chicoyne.

» C'est là que le 8 décembre, à l'ombre des arbres séculaires, dans une humble cabane bâtie en troncs d'arbres, une première messe fut célébrée par le Rév. Père Jérôme, sous-prieur de la Trappe de Melleray, cherchant en ce moment dans les profondeurs de la forêt des cantons de l'Est, un refuge pour lui et ses frères menacés par la tyrannie du gouvernement républicain français.

» En 1881, on fit à Channay un défrichement considérable, et on y fit ériger une petite scierie mue par une chute de la rivière Saint-Joseph, pour aider aux premières constructions.

» La Compagnie de colonisation des cantons de l'Est possède dans le canton de Woburn, 13,716 acres (1) de terres *boisées*.

» Woburn se trouve au sud du lac Mégantic et sur la frontière des Etats-Unis.

---

(1) L'acre vaut 40 ares 47 centiares.

» Au Nord du Lac, le long du chemin de fer *International*, la Compagnie a acheté un lot de 37 acres, et elle y a érigé une machine à vapeur pour manufacturer le bois coupé dans la forêt de Woburn en vue du défrichement. Cet établissement porte le nom de *Moulins Nantais*.

» Les bois sont flottés par la rivière Arnold et le lac Mégantic jusqu'à l'usine, qu'un embranchement du chemin de fer reliera bientôt à la voie principale. (1)

» Dès que les bois seront enlevés des terrains de la colonie et au fur et à mesure qu'ils se déboiseront, ces terrains seront mis en culture ou vendus à des colons. Ces derniers ont un immense avantage à se placer sous le patronage de la Compagnie, à cause du travail rémunérateur que leur procure la coupe du bois pendant l'hiver. »

Vous trouvez que nous n'avançons pas?..

C'est vrai — c'est *correct*, comme on dit ici — mais le train n'est pas encore en marche; ne peut-on pas causer un peu en attendant le moment du départ?.. Ce que je viens d'écrire ne sera pas perdu, j'espère.

La cloche sonne, la machine mugit, siffle, nous quittons la gare de Sherbrooke.

J'ai parlé de la cloche... Sur chaque locomotive il y en a une, de taille respectable, qu'on sonne à pleine volée en entrant dans les gares et en les quittant. Pour se faire écraser ici, on doit le vouloir absolument, à moins qu'on ne soit *sourd comme un pot*. (Ne pourriez-

---

(1) Aujourd'hui cet embranchement existe, et l'usine Nantaise a pris de grands développements. Une église est construite à une petite distance des Moulins, et le nouveau village, Agnès, sera bientôt une petite ville florissante. Ceux qui ont eu la bonne idée d'y acheter des terrains à bâtir ont pu réaliser de beaux bénéfices.

vous pas me dire pourquoi les pots sont plus sourds que les casseroles?)

Les wagons américains, appelés ici *chars*, sont bien longs. Moi qui suis un peu myope, je n'en vois pas le bout. Ils me rappellent les installations de tirs à la cible dans mon pays.

Après tout, ils sont très commodes. On y trouve toujours de l'eau fraîche. Un jeune homme, chargé du balayage, vend des fruits, des biscuits, des friandises et une espèce de limonade. N'oublions pas deux meubles qu'on ne trouve pas chez nous dans les wagons et qui cependant ont bien leur utilité : les water-closets et les poëles.

Nous traversons plusieurs beaux villages, entre autres Kookshire, où je voudrais voir s'établir quelques fermiers belges. Il y a encore de la place. On peut s'y occuper de jardinage et conduire à Sherbrooke des légumes qui se vendent toujours très bien et à des prix très élevés. (1)

Il fait nuit quand nous arrivons aux Moulins Nantais. Là m'attend un spectacle bien curieux. Une usine anglaise, qui débite chaque jour en planches et en madriers des milliers de troncs d'arbres, fait jour et nuit, sur une grande place en face des ateliers, d'immenses feux pour

---

(1) En écrivant ces lignes je n'ai fait que répéter ce qui m'a été dit par plusieurs personnes. J'ai commis ainsi une erreur bien involontaire, dont j'ai été d'ailleurs la première victime. Le jardinage donnerait en effet de beaux bénéfices... si les Canadiens mangeaient plus de légumes; mais à Sherbrooke on n'en mange guère et je n'ai pu me défaire des produits de mes jardins qu'en les cédant à vil prix. Je n'en dirai pas autant pour les environs de Québec, Montreal, Winnipeg et Ottawa, où les jardiniers réalisent de beaux bénéfices. Un Belge, arivé au Canada il y a cinq ou six ans, M. Léonard Cools, de Courtrai, possède de beaux jardins à Saint-Hyacinthe. On me dit qu'il fait de très bonnes affaires.

se débarrasser des *croûtes* et des planches défectueuses!.. On ne pourrait s'imaginer la quantité de bois qui se détruit ainsi. Cela me faisait mal au cœur, moi qui n'ai jamais brûlé inutilement un morceau de bois gros comme la main, mais je devais en voir bien d'autres avant la fin de mon voyage.

Aux Moulins Nantais on ne brûle pas les déchets; on s'en sert pour combler les ornières, niveler les routes et les améliorer.

Je passai très agréablement une partie de la journée du lendemain aux Moulins Nantais. On y découpe un arbre plus vite et plus facilement qu'une ménagère ne découpe un pain. Et comme ces ouvriers canadiens sont adroits! Tenez, la chaîne sans fin emmène un tronc qui sort tout ruisselant du lac. Deux hommes, armés de crocs, le manient comme s'il s'agissait d'un fétu de paille. Une, deux, trois... ça y est! L'arbre a marché le long de la scie qui lui a enlevé une large tranche. Il retourne en arrière, on l'avance d'un cran, une, deux, trois!.. voilà une belle planche qu'on enlève, qu'on dresse en coupant les bords, et ainsi de suite. En moins de cinq minutes, l'arbre le plus gros est débité en planches ou en madriers.

Sur le lac, un jeune homme de quinze à seize ans fait la pêche aux troncs ou aux *billots*, pour me servir du mot technique. Son agilité et sa vigueur m'étonnent. A chaque moment je crois qu'il va prendre un bain, car les troncs sur lesquels il court menacent de se dérober sous ses pieds; mais jamais il ne perd l'équilibre. Le billot qu'il doit conduire à la chaîne sans fin lui sert de bateau : ce jeune Canadien rendrait des points à Blondin... son compatriote.

A l'usine, pas un cri, pas un mot déplacé. Quelle différence avec beaucoup d'ateliers belges!

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater que l'ouvrier canadien se respecte plus que l'ouvrier européen. Il jouit généralement de plus de bien-être. Je parle ici tout particulièrement de l'artisan, de l'homme de métier. Quant au campagnard, les premières années de son établissement dans la forêt il doit lutter contre de grandes difficultés, endurer des privations sans nombre. Il y trouve, cela est indiscutable, de belles compensations; chaque arbre qu'il abat élargit son domaine, il prépare pour ses enfants un héritage magnifique, il ne dépend de personne, il sait qu'il entreprend un combat dont l'issue lui sera favorable s'il persévère jusqu'au bout. S'il n'a pas les fêtes et les réjouissances des grandes villes, il a la chasse et la pêche qui ne sont pas au Canada le plaisir réservé aux riches. Ici la chasse et la pêche sont libres et leurs produits sont souvent très utiles aux défricheurs établis loin des centres populeux.

Cependant ceci ne doit pas porter les émigrants belges à se placer dans la forêt dès leur arrivée au Canada. Sans un apprentissage d'une année au moins, ils ne sauraient s'y tirer d'affaire.

VII

Sherbrooke, le 25 octobre 1882.

Monsieur le Directeur,

J'ai reçu, il y a huit ou dix jours, une lettre du pays. Un ami m'écrivait que les premières neiges ont fait leur apparition dans les Ardennes belges, qu'à Bruxelles il faisait bien froid, qu'il pleuvait trop, que tout le monde était enrhumé, bref qu'on prévoyait le moment où Bruxelles ne serait plus habitable que pour les amphibies. Mon ami est poëte, ce qui me fait supposer qu'il exagère légèrement; cependant je suis persuadé qu'en ce moment il fait plus beau ici qu'en Belgique. Les gais rayons du soleil pénètrent dans mon petit cabinet de travail où le feu est éteint : je puis, pour le moment, me passer de ses services. Cette nuit, il faisait un clair de lune magnifique, on y voyait comme en plein jour; j'ai passé plus de deux heures dans ma cour, m'amusant à mettre en ordre ma provision de bois pour l'hiver. Le froid ne m'a pas incommodé le moins du monde.

Vous me répondez que tout cela est bel et bien, mais que notre voyage d'un bout à l'autre du lac Mégantic menace de se prolonger indéfiniment...

A vos ordres, mon cher Directeur, nous partons.

— A pied? me demandez-vous maintenant.....

C'est vrai... J'ai oublié de vous dire qu'un minuscule bateau à vapeur nous attend. Nous passons sur un pont

de troncs excessivement mobile, nous grimpons à bord, nous partons, traînant à la remorque une chaloupe remplie d'outils et de vivres pour la colonie de Channay. Cinq ou six ouvriers défricheurs nous accompagnent. L'un d'eux est chargé de faire sauter des blocs de rochers qui obstruent la Rivière Arnold, et il se met bravement à fumer, assis sur un petit baril de poudre bouché d'un côté à l'aide d'une poignée de paille. Il est tout étonné lorsque je le prie de fumer ailleurs; mais il s'exécute de bonne grâce en riant de ce qu'il appelle mon excès de prudence.

Ce brave Canadien est un rude gaillard dans toute la force du terme; il a été marin (1) pendant plusieurs années, il a pêché la baleine et chassé l'ours. N'allez pas croire cependant que j'ai eu affaire à un M. de Crac quelconque. Le bon garçon ne se vante pas d'avoir fait preuve d'un courage extraordinaire en tuant chaque hiver une bonne douzaine d'ours, au temps où cet intéressant quadrupède, que le fusilier Pitou appelait un insecte incommode, était plus abondant dans le pays. Jamais il n'a pu en abattre un seul à coups de fusil; l'ours évite soigneusement de se trouver nez à nez avec l'homme, et c'est à l'aide de pièges qu'on le prend. On

(1) Les marins canadiens et surtout les pêcheurs de marsouins et de baleines du Golfe Saint-Laurent n'ont plus à faire leur réputation. Dernièrement encore le gouvernement anglais en a engagé un grand nombre pour l'expédition d'Egypte.

dresse les embûches le soir, et le lendemain on va décrocher maître Martin pendu et trépassé.

Donc pas de grands dangers à courir, peu de frais et, comme salaire, une belle fourrure que les balles n'ont pas endommagée; de plus une chair succulente dont pas une once ne se perd et que l'on vend ici de 60 à 75 centimes la livre, alors que le bœuf toute première qualité ne vaut que 50 à 60 centimes.

J'entends ici par centimes la centième partie d'un franc. Les *centins* Canadiens sont la centième partie d'une piastre, et la piastre vaut fr. 5,25.

Nous avançons toujours... Vous ne sentez ni roulis ni tangage?.. C'est bien commode, n'est-ce pas? de voyager ainsi sans quitter sa chaise.

Voici la Baie des Sables ; le lac n'est pas bien large, l'air est pur, nous voyons parfaitement les deux rives couvertes d'arbres que ne toucha jamais la serpette de l'élagueur et dont le branchage touffu intercepte la clarté du jour. Par ci par là une large éclaircie et, au milieu, la cabane en troncs d'arbres d'un défricheur. Honneur à ces vaillants travailleurs, à ces conquérants pacifiques! Savent-ils bien le grand service qu'ils rendent à leur patrie et à l'humanité, en ajoutant aux terres déjà si étendues du Canada de nouvelles terres à cultiver? Un philosophe a dit : « Celui qui fait croître deux brins d'herbe là où un seul était produit, est un bienfaiteur public. » Que de mérites n'ont pas ces braves défricheurs qui, le plus souvent sans autre fortune que leurs deux bras, leur courage et leur confiance en Dieu, procurent à l'agriculture et à l'industrie de nouvelles ressources! C'est de tout cœur que je souhaite à ces hommes modestes, mais éminemment utiles, paix, bonheur et prospérité.

Le petit bateau marche toujours avec rapidité. Du

rivage, un homme assis près d'un grand feu nous crie le bonjour. « C'est l'Ermite! » me disent mes compagnons de voyage.

En effet, je vois une petite cabane, adossée contre un rocher à pic, assez grande pour y loger un homme qui se contente du strict nécessaire comme espace et comme meubles. C'est là que vit seul, toujours seul, entre le grand lac et la grande forêt, un philosophe chrétien quelque peu misanthrope qui préfère les truites du Mégantic et les lièvres du bois à la société de ses semblables.

Nous arrivons à Lourdes, c'est-à-dire au petit coin de terre acheté par la Compagnie de colonisation des Cantons de l'Est en vue d'y faire plus tard un débarcadère et d'y établir des hangars pour ses bois et des granges pour ses foins.

Trois ouvriers de la Compagnie nous attendent; ils font la cuisine à la façon des sauvages. Sur deux poteaux plantés en terre, un bâton est attaché horizontalement. A ce bâton est suspendue une énorme marmite en fonte et sous cette marmite flambe un feu, mais un feu comme on n'en fait que dans les pays où le bois ne coûte rien.

Nous nous mettons à table — une table bien solide, ma foi, avec des troncs d'arbres pour montants — et nous faisons honneur au festin. Du thé, du pain frais, des haricots cuits à l'étouffée, du lard et des tartines au sirop d'érable forment le menu. L'air frais a aiguisé notre appétit et le cuisinier est tout joyeux de nous voir manger de si bon cœur.

Et maintenant en route pour Channay, à travers bois, le fusil sur l'épaule et l'œil au guet. Nous entrons dans le domaine des ours... qui ont capitulé sans se défendre. Si j'étais romancier, c'est en ce moment que je vous en

ferais voir de toutes les couleurs! Vous assisteriez à des luttes héroïques, et c'est le bras en écharpe et précédé de quatre hommes portant sur un brancard improvisé un ours tué par votre serviteur, que nous ferions notre entrée triomphale à Channay. Mais tranquillisez-vous; nous comptons si peu rencontrer de grands fauves que notre fusil est chargé avec du petit plomb et que notre ambition se borne à souhaiter d'arriver au campement avec une demi-douzaine de perdreaux. Je me hâte d'avouer que j'arrive bredouille dans toute la force du terme. En fait de gibier, je n'avais vu qu'un écureuil si gai et si heureux de vivre que c'eût été un crime de lui envoyer une charge de plomb.

Mais si je n'ai pas abattu de gibier, un chasseur que nous rencontrâmes au milieu de la forêt avait été plus heureux que nous. Il portait un superbe chevreuil qu'il était allé « prendre » pour un de ses clients. Le vendredi, il devait en livrer un autre à un restaurateur de Montréal. Après cela, il ne lui en resterait plus que cinq.

— Vous les tenez donc renfermés dans une étable? lui demandai-je tout ahuri.

— Pardon, monsieur, répondit simplement le chasseur, mais je les vois tous les soirs à l'abreuvoir et je n'ai pas de concurrent ici.

Cela ne me parut pas très poétique.

Il faisait noir lorsque nous arrivâmes à Channay. Les défricheurs nous avaient précédés; ils chantaient sous la tente en attendant le souper que le cuisinier, dont les « fourneaux » étaient déjà en pleine activité, préparait tout en prenant sa part du concert improvisé.

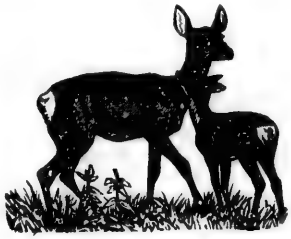
Quelques campagnards qui nous avaient prêté leurs chevaux et leurs voitures pour transporter nos bagages à Channay, ainsi que des colons établis dans le voisinage, vinrent fumer leur pipe autour du feu.

Leur conversation m'intéressa vivement. L'un d'eux avait accompagné le matin, jusqu'au-delà de la frontière, une famille canadienne que le luxe avait ruinée et qui allait cacher aux Etats-Unis sa honte et sa misère.

— « Le luxe, s'écria-t-il, voilà la grande cause de l'appauvrissement de certaines familles canadiennes; voilà le chancre qui dévore souvent les ressources de la classe agricole. Si l'on additionnait le montant de toutes les dépenses inutiles, on trouverait une somme suffisante pour créer une aisance à la moitié des Canadiens émigrés aux Etats-Unis. Le luxe en est arrivé à ne plus ruiner seulement les prodigues, mais à s'imposer en quelque sorte à des gens économes. On convient de ses effets désastreux, mais on est entraîné; on n'a pas la force de se mettre au-dessus des préjugés; on vide sa bourse, malgré soi, en gémissant. On se prive même du nécessaire pour suivre le mouvement général. Que de gens sont aujourd'hui dans la misère pour n'avoir pas économisé lorsqu'ils en avaient l'occasion! Que de pauvres Canadiens pleurent en ce moment, loin de leur pays, une honnête aisance qu'ils ont perdue par leur faute! »

C'était parler comme un livre et je n'en perdis pas un mot.

Mais je vois qu'il est temps de terminer ma lettre. Je reprendrai mon récit la semaine prochaine.



VIII

Sherbrooke, 10 novembre 1882.

Mon cher Directeur,

Le retour annuel de la fête de Saint-Hubert m'a fait penser aux chasseurs belges qui ont pris pour patron le saint Apôtre des Ardennes. J'ai pensé au pénible métier qu'ils font et je me suis souvenu que chaque lièvre qu'ils réussissent à tuer leur revient — en moyenne — à la modique somme de 875 francs 39 centimes. Cela résulte d'une savante statistique.... que je trouve dans le carnet d'un chasseur. C'est donc la vérité.

Ici ce n'est pas tout à fait la même chose : la chasse est libre, de même que la pêche, et l'on prend du gibier et du poisson sans beaucoup de peine. On ne croirait rien aux récits des chasseurs et des pêcheurs si l'on ne voyait au marché vendre du saumon à raison de 50 centimes la livre, des truites au même prix et des lièvres... frémissez, Nemrods belges, des lièvres à raison de 75 centimes à 1 franc les deux!... (1) La poule au pot du

(1) Aux environs des villes le gibier est naturellement devenu très rare. Je m'épargnerais la peine d'écrire cette note, si je n'avais pas rencontré de gros malins d'émigrants qui se plaignaient de ne pas voir de lièvres, de perdreaux et de canards leur partir entre les jambes en pleines rues de Sherbrooke. Les cuisiniers disent que le lapin *demande* à être mangé de suite et que le lièvre *préfère* attendre. Les a-t-on consultés?... Le gibier canadien a, en tout cas, préféré..... s'éloigner des grands centres.

bon roi Henri IV ferait rire les Canadiens qui achètent de beaux poulets plumés et vidés, prêts à passer au feu, moyennant la somme minime de fr. 1-50 à 2-50 la couple. J'ai acheté samedi dernier une bonne grosse poule toute jeune; elle me coûtait 10 centimes la livre!

On me dira peut-être qu'à ce compte le campagnard ne gagne rien à élever des poulets. Et si ces poulets ne lui coûtent que la peine de les voir courir?

Mais nous voilà loin du village de Channay et de nos bons défricheurs. Il est si difficile de parler chasse et cuisine sans vagabonder un peu! Retournons à notre feu et à nos compagnons de bivouac.

On se montre très heureux d'apprendre que j'ai l'intention de me fixer au Canada.

On promet de faire le plus charmant accueil à mes compatriotes, de leur donner un rude coup de main pour la première installation, en même temps que de bons conseils. Ceux qui me parlent ainsi ne sont pas des spéculateurs intéressés mais bien d'honnêtes campagnards qui ont passé par toutes les phases de la vie du colon. Ils savent que les Belges sont d'habiles cultivateurs, des fermiers sobres, économes et ennemis du luxe; ils leur prédisent beaucoup de succès.

L'obscurité la plus compacte couvre la terre, mais la flamme de notre feu de bivouac trace autour de nous un grand cercle lumineux sur lequel se découpent nos silhouettes. Et je me mets à songer à mes amis du pays qui seraient tout surpris de me voir ici dans cette clairière obstruée par des troncs d'arbres roulés là pour être brûlés, au pied d'une colline boisée où, il y a un an à peine, rôdaient les ours, maîtres incontestés de ces vastes domaines; s'ils me voyaient, dis-je, entouré de ces hommes barbus, coiffés de grands chapeaux mous dont les bords leur couvrent à moitié la figure, dont le

plus timide a sur la conscience le meurtre d'au moins une demi-douzaine d'ours. S'ils me voyaient ici, pensais-je, mes amis s'imagineraient que je suis en très mauvaise société. Eh bien! ils se tromperaient! Je confierais sans crainte à ces compagnons à l'aspect sauvage ma bourse et ma vie, bien persuadé que ni l'une ni l'autre ne courraient le moindre danger. Dans ces figures ornées d'une barbe inculte brillent des yeux honnêtes qui vous regardent en face; ces habitants des bois sont les êtres les plus inoffensifs du monde, ces rudes bûcherons qui barreraient le chemin à un ours pour lui demander sa fourrure et sa vie, qui manieraient sans trembler le fusil et la hâche s'il prenait envie à un conquérant de passer la frontière, ces défricheurs intrépides sont des chrétiens. Malgré leur air quelque peu rébarbatif ils sont doux comme des agneaux; on peut compter sans crainte sur leur bonne foi et leur dévouement.

Voilà que l'infatigable cuisinier vient de terminer les préparatifs du souper. Debout, les amis! Chaque fumeur secoue sur l'ongle de son pouce la cendre de sa pipe; on s'approche d'une table fabriquée à la hâte avec des planches fournies par la scierie de la colonie naissante; ceux qui n'ont pas pris part à la causerie autour du feu sortent en rampant de la tente qui sert en même temps de magasin, de salon et de chambre à coucher; on dit une courte prière et les machoires se mettent à fonctionner avec une vigueur et une célérité remarquables. On n'a pas besoin de me presser : je mange comme un loup. L'air et l'exercice sont des apéritifs qui valent cent fois mieux que toutes les drogues du monde.

Tout à coup la lune apparaît dans tout son éclat au milieu de sa cour nombreuse et brillante d'étoiles. Quel admirable spectacle! La ligne ondulée des collines couvertes d'arbres séculaires s'étend au loin, s'abaissant,

s'élevant, formant des vallées, montant jusqu'aux nues, empruntant de l'astre de la nuit une teinte argentée qui charme la vue et porte l'âme à la rêverie. La petite rivière, le *Saint-Joseph*, qui coule à nos pieds, livre de continuels combats aux blocs de rochers qui obstruent son lit et ses flots forment des cascatelles écumantes dont le murmure s'entend au loin. Je suis tellement ravi à l'aspect de cette belle nature si riche et si grandiose, que j'oublie de boire et de manger. M. Chicoyne me rappelle à la réalité en m'offrant un verre de vin de Channay.

— Du vin! mais je croyais qu'on n'en récoltait pas dans ce pays...

— Au contraire, nous en avons en abondance.

Je bois; c'est de l'eau claire, glacée; c'est de l'eau de la petite rivière. On rit de bon cœur, je ris comme les autres; et, faute de mieux, c'est de l'eau que je bois à la santé de mes amis du vieux pays, à celle des amis de ma nouvelle patrie, au bonheur et à la prospérité de ma chère Belgique, à l'avenir de la libre et hospitalière contrée dont les habitants accueillent si bien l'émigrant belge.

IX

Sherbrooke, le 17 novembre 1882.

Mon cher Directeur,

Maintenant vous vous demandez sans doute : « Où le pauvre Jean aura-t-il passé la nuit?... On ne peut pas se tenir pendant une dizaine d'heures autour d'un feu de bivouac. »

Le logement est ce qui doit inquiéter le moins les voyageurs au Canada. Vous êtes fatigué, la nuit tombe et vous voyez, au bord de la route, la cabane du pêcheur ou la demeure plus confortable du fermier. Frappez sans crainte, et il vous sera ouvert. Demandez l'hospitalité, et elle vous sera accordée de la façon la plus cordiale.

Je voulus d'abord m'étendre sous la tente des bûcherons, sur de menues branches de sapin coupées à la hâte par mes compagnons de voyage. Ces robustes gaillards n'avaient pas le moins du monde l'air d'être vaincus par le sommeil et je m'attendais à d'intéressants récits. Mais M. Chicoyne me fit observer qu'il ferait assez froid avant la fin de la nuit et il me conduisit à..... l'hôtel.

L'obscurité complète m'empêchait de voir, à cent mètres du campement, une cabane en troncs d'arbres, bâtie sur la rive gauche du Saint-Joseph à quelques pas d'une autre cabane tout aussi rustique dans laquelle

a été célébrée la première messe lors de la fondation de Channay.

Précédés par un défricheur qui porte un fanal, nous longeons la rivière. Le chemin est étroit et à tout moment je trébuche contre des quartiers de roches ou contre des souches. Nous arrivons cependant sans accident.

Voici *l'hôtel*... Quelques troncs d'arbres ont fait les frais de cette bâtisse primitive. L'architecte a oublié de mettre une serrure à la porte que ferme un simple loquet. Cependant cette maison est habitée, pour le moment, par une dame et sa petite fille; le chef de la famille a fait une entreprise du côté de Québec et il ne reviendra que dans quelques jours. En attendant, sa femme et son enfant sont là seules, au milieu des grands bois; ce qui ne les empêche pas de vivre et de dormir en paix. Ils ont la conscience tranquille et l'esprit aussi; ils savent que ce n'est pas dans les forêts canadiennes qu'on rencontre des voleurs et des malfaiteurs.

La plus grande propreté règne dans la maison. Les vases en cuivre et en fer blanc reluisent comme de l'or, ce qui rend plus délicieux encore le bol de lait que l'hôtesse nous offre avec avec un empressement prouvant que nous sommes les bienvenus.

Un colon, établi un peu plus loin, dans la « noire forêt, » et qui connait bien son pays, vient allumer sa pipe en passant.

Il est ravi de rencontrer un Belge, un homme du vieux pays. Je vante l'hospitalité canadienne et j'apprends, outre beaucoup d'autres détails, ce qui suit :

Dans ce pays, il y a beaucoup de marchands ambulants et même le métier est excellent. Dans plusieurs bourgades éparses il n'y a pas de *stores* ou magasins. Le « marchand » y est toujours le bienvenu.

Lorsqu'il arrive le soir dans une ferme, il dételle son cheval, le met au pacage et « déclare » qu'il logera à la ferme.

— C'est bien, répond le fermier; vous souperez avec nous?

— Ma foi, oui.

— Tant mieux; voici une bonne place. »

Pas plus de cérémonies que cela. On n'ajoute rien au menu, on ne fait ni plus ni moins de frais, mais tout est offert de bon cœur. Pour rien au monde on ne refuserait l'hospitalité au voyageur qui arrive le soir dans une ferme canadienne.

Le matin, on sert le déjeûner, on donne un coup de main pour atteler le cheval et « bon voyage! »

Ah! J'oublie... Le marchand a toujours un petit cadeau à offrir aux enfants. Mais en ouvrant ses valises il montre sans en avoir l'air les articles les plus nouveaux de son magasin portatif et jamais il ne quitte la ferme sans gagner au moins son écu. Dans toute une semaine il ne dépense pas cinq liards pour son entretien et celui de son cheval.

Je n'en dirai pas autant pour ceux qui visitent les grandes villes; là, on est forcé de descendre à l'hôtel et l'on paie assez cher... comme dans tous les pays du monde.

Je suis étonné d'apprendre qu'il y a au Canada, comme partout, des gens qui ont de la peine à joindre les deux bouts. Il y a tant d'argent à gagner ici et l'on peut y vivre d'une façon si économique!

A quoi donc faut-il attribuer la gène, je dirais presque la misère qui règne dans un si grand nombre de familles?

Ce qui dévore surtout les ressources de la classe agricole, c'est le luxe. Je crois en avoir déjà parlé.

Les fils de fermiers veulent avoir de beaux vêtements, un cheval de luxe, une belle voiture, un splendide trai-

neau. Les demoiselles connaissent et suivent les modes de Paris, et passent volontiers leur temps à tapoter sur un piano. Ce n'est pas ainsi qu'une ferme prospère.

Il arrive souvent que les folles dépenses amènent la misère. On commence par hypothéquer la propriété et l'on finit par la vendre. Les vieux parents, usés par les travaux et même par le chagrin, ne peuvent plus compter que sur le zèle et l'activité de leurs enfants. Mais ceux-ci sont trop fiers pour se mettre au travail, surtout pour entrer au service d'autres fermiers, et ils s'expatrient, abandonnant à leur triste sort un père et une mère dont la faiblesse est la première cause de tant d'infortunes.

Il y a encore l'usure.

Lorsqu'un campagnard soigneux a besoin d'une somme d'argent pour améliorer sa ferme ou augmenter ses cultures, il la trouve facilement. Mais lorsqu'il a perdu tout crédit par des dépenses inutiles, il est forcé de recourir à des usuriers qui achèvent sa ruine.

Ce ne sont pas seulement les fermiers qui sacrifient au luxe, à la folle envie de briller ; beaucoup d'ouvriers imitent cette manie. Ils ont des salons ornés avec un luxe au-dessus de leur condition, et leurs femmes ont l'air de grandes dames qui craignent de salir leurs petites mains en se livrant à d'autres travaux que la fabrication de la pâtisserie. C'est à peine si elles daignent « cuisiner » un peu et fort mal, et s'occuper du linge et des vêtements. C'est le mari qui coupe le bois, puise l'eau, peine du matin au soir et se prive même du nécessaire pour payer les robes et les chapeaux de madame son épouse. Je suis loin d'être partisan du système arabe qui impose aux femmes les corvées les plus pénibles ; mais dans les fermes canadiennes, et surtout dans les familles ouvrières, je voudrais voir les femmes plus actives. Elles y gagneraient sous tous les rapports. Les

fermières et les ménagères belges peu fortunées jouissent d'une meilleure santé, elles sont beaucoup plus robustes que les Canadiennes, mais aussi elles travaillent davantage.

L'ivrognerie cause infiniment moins de ravages au Canada qu'en Europe; cependant l'eau de feu fait ici quelques victimes. C'est une chose prouvée depuis longtemps : le fermier qui s'adonne à la boisson est un homme perdu.

On le voit, le diable pénètre un peu partout, et ceux de mes compatriotes qui viendront à mon exemple s'établir dans les campagnes canadiennes, ne doivent pas s'imaginer qu'ils seront ici tout a fait à l'abri de la tentation et qu'ils n'auront jamais de mauvais exemples sous les yeux.

Je leur dis tout cela afin qu'ils se mettent bien sur leurs gardes et qu'ils soient prémunis contre tous les entraînements. Avec du zèle et de la persévérance on a la certitude de réussir ici; cependant, les dépenses inutiles et le manque de calcul ruinent les meilleurs établissements.

Dix heures sonnent à l'antique coucou; il est temps de songer au repos. La journée a été rude; j'ai à peine le temps de me déshabiller et de me jeter sur mon lit. Le doux murmure de la rivière frappe toujours mon oreille, mais bientôt je me sens partir pour le pays des rêves. Pendant quelques instants il me semble qu'un tourbillon m'emporte à travers les arbres séculaires; tout à coup, je me retrouve au pays, au milieu de mes amis qui me serrent les mains, me recommandant de leur écrire souvent... Le navire quitte la rive, les amis agitent leurs mouchoirs, je les salue de loin, puis...

Je dors comme un homme qui n'a que cela à faire, jusqu'à six heures du matin.

Où est mon compagnon de voyage?

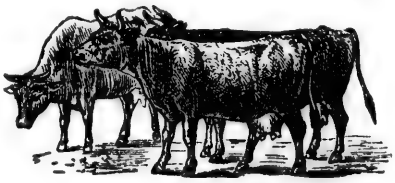
Je le trouve au milieu de ses hommes qui ont préparé un immense bûcher auquel je dois mettre le feu.

Jamais! brûler de si beau bois, une provision pour tout un hiver, ce serait un véritable crime!

Il n'y a rien à dire, je dois m'exécuter. « Si vous ne brûliez pas ce bois, me dit-on, où le mettriez-vous? Celui qu'on coupera plus tard sera utilisé, mais en ce moment il s'agit de faire de la place. »

C'est ainsi que se commencent tous les défrichements. On coupe d'abord le menu bois, puis quelques grands arbres que l'on débite en bouts d'une quinzaine de pieds et le feu balaye la place où doit s'élever la cabane en troncs du défricheur.

Dès que le Colon a bâti sa demeure provisoire, il tâche de se procurer une vache dont le lait et le beurre sont pour lui et sa famille une grande douceur. Il ne s'inquiète pas à propos de la nourriture et du logement de sa nourricière : elle trouve toujours dans les bois de l'herbe, de jeunes pousses d'érable et de saule, et elle couche à la belle étoile. Je connais des colons qui sont entrés dans la forêt avec deux et même trois vaches et



qui avaient trouvé le temps, pendant la bonne saison, de soigner leur récolte de pommes de terre et d'avoine, de se procurer des fourrages pour l'hiver et de bâtir une grange et une étable. Il faut dire que leurs voisins leur avaient donné un bon coup de main.

Mais, retournons à notre... bûcher.

Tout en soupirant, je frotte une allumette sur la manche de ma veste, je l'approche de quelques copeaux bien secs; bientôt la flamme pétille, les branches s'enflamment, les troncs prennent feu, une immense colonne de fumée monte en tourbillonnant vers le ciel... et je m'aperçois que le brasier grille ma barbe et menace de me roussir de la plante des pieds au sommet de la tête.

A présent, il s'agit de donner un coup de main pour la construction d'une maison qu'on va élever sur un autre coin de la clairière, et qui doit être sous toit avant la tombée de la nuit.

— Impossible!

— Impossible?... Eh bien! Venez donc voir et ne me traitez pas comme certains farceurs traitaient autrefois les « Napoléonistes, » lorsque ces braves Vieux de la Vieille racontaient leurs exploits. Moi je ne raconte pas ici ce que j'ai fait, mais bien ce que j'ai vu; et je n'avais pas mes yeux en poche, je vous le garantis.

Les troncs sont équarris et coupés sur la même longueur. Les bouts sont taillés en « queue d'aronde », afin qu'ils puissent s'enchâsser les uns dans les autres. On en place quatre, et voilà un peu moins d'un pied de *maçonnerie* achevée. Puis quatre autres, et ainsi de suite. A midi, quand le cuisinier nous appela pour la soupe, la charpente du toit était en place. Le soir, la maison était achevée, sauf quelques détails.

On achète ici les portes toutes faites, de même que les châssis. Le plancher sort tout raboté de l'usine.

Le lendemain, promenade dans la forêt séculaire. Oh! que c'est beau! Je voudrais cependant y voir plus de petits oiseaux et... moins d'éperviers. Avis aux chasseurs.

De temps en temps un écureuil a l'air de vouloir me frôler le nez avec le panache qui orne la chute de ses reins. Le petit effronté ! Croit-il que mon fusil n'est pas chargé, ou s'imagine-t-il que je l'épargnerai toujours malgré son insolence?

J'espère toujours rencontrer un ours; car, oubliant la fameuse fable dont on cite si volontiers la morale, j'ai promis une belle fourrure à un de mes amis. Pas plus d'ours que sur la main.

Quand j'étais tout petit, on m'appelait le chasseur d'ours. Pourquoi?... C'est une histoire bien émouvante que je raconterai peut-être un jour.

Et me voilà dans la forêt aux ours, dans ce fameux *beerenbosch*, dont j'ai parlé si souvent dans ma jeunesse. Seulement, l'ours n'est pas l'ami de l'homme et il s'obstine surtout à ne pas honorer de sa confiance ces méchants bûcherons dont la hache est toujours affilée, dont la main ne tremble pas et dont le cœur ne connaît pas la crainte.

Il y a deux ans à peine, de nombreux ours rôdaient encore dans le canton de Woburn. Aujourd'hui, maître Martin a décampé : sans avoir le moins du monde envie de faire pénitence, il paraît qu'il aime la vie d'ermite. Cependant je ne désespère pas de me trouver un jour face à face avec un de ces Canadiens rebelles à toute idée de civilisation. L'un de nous y laissera sa peau et j'espère bien que ce ne sera pas moi.

Voici maintenant la rivière Arnold, qui était autrefois bien souvent barrée par les travaux des castors. J'ai

trouvé, par ci par là, des traces de ces animaux si actifs et si industrieux, qui ont pour la plupart suivi les ours dans leur retraite.

Jamais le temps ne m'a paru si court que pendant les cinq jours que j'ai passés au milieu des bois, en compagnie des défricheurs.

Depuis longtemps je n'ai plus lu de journaux politiques et je vis, au sujet de ce qui tracasse mes compatriotes, dans une ignorance qui ne manque pas de charme.

Je ne suis pas ambitieux : mon espoir n'est pas de devenir député ou sénateur, je ne rêve ni la fortune ni les grandeurs; que je puisse pourvoir aux besoins de ma petite famille, que le travail de mes mains amène l'abondance au logis, c'est tout ce que je demande. On m'assure que je trouverai mieux que cela, nous verrons. En attendant, nous jouissons ici de deux grands biens : la liberté et l'espace.

Dans mes rêves, je me vois déjà conduisant ma charrue et faisant valoir une petite terre que j'ai visitée dernièrement et que je compte acheter au printemps.

X

Sherbrooke, le 25 novembre 1882.

Mon cher Directeur,

Après avoir visité Channay et ses environs, et les belles forêts qui s'étendent à l'Est du Mégantic, il est temps de revenir sur mes pas. Le désir de revoir ma famille qui m'attend à Sherbrooke et la fatigue que m'occasionnent ces longues courses à travers la forêt me font saluer avec joie le grand Lac dont les eaux bleuâtres semblent boire avidement les derniers rayons du soleil couchant.

Il avait été convenu que nous allumerions un grand feu au bas de la berge, à l'endroit où se fera plus tard le débarcadère de Lourdes. A ce signal, le petit bateau à vapeur, à l'ancre dans une baie, un peu plus loin, près d'une scierie mécanique, devait venir nous prendre et nous conduire aux Moulins Nantais, où nous passerions la nuit.

Pendant que M. Chicoyne explore les environs, songeant peut-être, colonisateur infatigable, à de nouveaux établissements, je me mets bravement à l'œuvre. Je me rappelle les aventures de Robinson, de Selkirk, de Guénolé, allumant des bûchers pour attirer l'attention des navires qu'ils apercevaient ou croyaient apercevoir au loin.

Mais entre eux et moi il y a une énorme différence.

Ces malheureux avaient la mort dans l'âme, ils sentaient que leur vie dépendait de ce qui allait se passer dans quelques instants. Si le navire les apercevait, s'il venait à leur secours, ils étaient sauvés. Si le contraire arrivait, il fallait se résigner à recommencer une vie de misères, de dangers, d'inquiétudes continuelles. Je n'éprouve pas ces émotions-là. On nous verra ou on ne nous verra pas, mais cela m'est à peu près indifférent. Si le vapeur vient nous prendre, il nous conduira aux Moulins, où s'arrête le train qui nous ramènera demain à Sherbrooke; s'il ne vient pas, nous traverserons un coin de la forêt, nous irons raconter notre mésaventure à l'un ou l'autre fermier, et nous arriverons aux Moulins par un autre chemin.

Quelques troncs d'arbres sont vite entassés, couverts de petit bois bien sec. Il y aurait là une bonne provision d'hiver pour une famille belge; ici, c'est un obstacle; ce bois barre la route et gêne les défricheurs. Que le feu le détruise!

La flamme s'élève, une immense colonne de fumée passe au-dessus des arbres voisins, on doit nous voir d'un bout à l'autre du Lac.

Mais, pas plus de bateau à vapeur que sur la main.

Au commencement, l'attente ne me déplaît pas trop. Ce grand feu m'amuse; je l'alimente sans cesse et la flamme monte, monte, atteignant la cime des arbres voisins. Mon compagnon de voyage ne s'ennuie pas plus que moi : il trace des plans et l'on dirait qu'il ne doit jamais quitter ces lieux.

Mais l'heure avance et nous ne pouvons attendre plus longtemps. Nous jetons un dernier regard investigateur sur l'immense nappe d'eau et nous allons entrer dans les bois pour nous diriger vers un petit hameau où nous trouverons l'hospitalité, lorsque j'aperçois la chaloupe

que nous avons traînée à la remorque jusqu'à Lourdes, et qui est encore là, se balançant mollement, faisant de temps en temps des bonds et des sauts, comme si elle voulait rompre la chaîne qui l'attache au rivage.

Si nous faisions le trajet en chaloupe?

Nous sommes — ou nous prétendons être — de très bons rameurs; la force et le courage ne nous manquent pas, la distance qui nous sépare de la baie où s'abrite le vapeur n'est pas bien longue...

Partons!

Et nous voilà en plein Lac, ramant de toutes nos forces, suant bientôt à grosses gouttes, mais n'avançant guère.

Quand nous étions sur la rive, une brise légère agitait à peine les feuilles des arbres; ici, le vent était d'une violence telle, qu'à un certain moment nous reculions au lieu d'avancer. La lutte devint bientôt impossible. La chaloupe dansait sur les vagues qui, à plusieurs reprises, passèrent par-dessus bord.

Je ne suis pas poltron, mais je n'aime pas d'exposer inutilement ma vie; je proposai donc de retourner à Lourdes.

Ma proposition fut aussitôt adoptée.

Seulement, le retour était plus facile à proposer qu'à effectuer. Lorsque les vagues s'amusent, elles ne lâchent pas facilement leurs jouets, et il paraît qu'en ce moment le Mégantic était d'une humeur folâtre : il nous fallut plus d'une heure d'efforts inouïs pour atteindre la rive, à au moins vingt-cinq minutes du point de départ, c'est-à-dire bien loin de l'endroit où nous désirions aborder.

Un cèdre déraciné par les vents, tenant encore à la rive par ses racines pendant que ses branches à demi-submergées semblaient autant de bras qui se tendaient vers nous,

arrêta la chaloupe que nous attachâmes fortement à l'arbre sauveteur.

Je fus très heureux en atteignant la terre ferme. Seulement alors je me rappelai ce que m'avait raconté, quatre jours avant, un des passagers du bateau : le lac a souvent des tempêtes terribles et sa profondeur égale celle de la mer. Lorsque j'ajouterai que je nage à peu près comme une pierre à aiguiser, on comprendra sans peine mon contentement de me retrouver sur le plancher des vaches.

Nous gravissons une côte assez raide mais toute couverte d'arbres aux troncs épais, droits comme des flèches, victimes couronnées de verdure qui, cet hiver peut-être, tomberont sous la hache du défricheur et traverseront le Lac sur l'épaisse couche de glace qui rend les communications si faciles. Le cèdre, le pin, l'érable, l'épinette et le merisier confondent leurs cimes, interceptent les derniers rayons du soleil et font régner sous les voûtes et les arcades qu'ils forment une obscurité presque complète.

Mais nous sommes arrivés à un large sentier ou plutôt à un chemin d'hiver par lequel les défricheurs descendront au Lac, sur leurs solides traîneaux, les billots destinés à la scierie mécanique.

Voici la ferme du brave M. Dubois. Nous soufflons un instant, nous allumons notre pipe, et nous partons pour Piopolis dans la petite voiture du fermier, que traîne un cheval rapide comme le vent. La route est pittoresque, mais pas mal raboteuse ; nous sommes cahotés d'une façon effroyable, mais on ne ralentit pas, même pour une descente rapide, l'allure du cheval.

De temps en temps nous voyons d'assez belles fermes Nous rencontrons un Colon anglais qui pousse devant lui deux magnifiques bœufs. M. Chicoyne voudrait les

acheter pour les corvées des Moulins Nantais, mais le

fermier tient à ses élèves et refuse net. Nous nous remettons en route.

Nous arrivons à Piopolis.

Le digne curé, M. Cousineau, nous offre l'hospitalité la plus cordiale. Nous faisons grand honneur à sa table; nous promettons de revenir un autre jour, afin de parler longuement de ce qui m'intéresse le plus, de la colonisation, et nous entreprenons la dernière étape qui nous sépare des Moulins Nantais.

Piopolis est un modeste village où s'établirent, après la guerre franco-prussienne et la prise de Rome, grand nombre de zouaves pontificaux.

J'ai revu depuis le révérend curé de cette paroisse. Il m'a dit que de bonnes terres y sont encore à vendre à un prix excessivement bas et qu'il verrait avec plaisir l'arrivée de quelques familles belges. . . . . .

. . . . . .

A mon retour à Sherbrooke, je trouvai un gros paquet de lettres. L'une d'elles venait d'un grand et puissant ami de la colonisation belge, à qui je devais déjà des renseignements précieux.

Ce digne monsieur me citait un long passage d'une

lettre adressée à un agent de Colonisation anglais, en réponse à certaines questions que lui posait l'héritier d'un des grands noms de la France, dans le but de se renseigner sur la possibilité de trouver dans la province de Québec un établissement à sa convenance. Comme cette lettre résume d'une façon toute pratique les points principaux sur lesquels une famille, habituée à l'aisance, doit chercher à se renseigner, je crois qu'un extrait ne sera pas déplacé ici.

« Il y a dans différentes parties de la province nombre de belles propriétés rurales qui pourraient être achetées à des prix variant de 250 à 300 francs l'arpent ou tiers d'hectare.

« Je ne connais rien d'aussi sûr et d'aussi convenable à un gentilhomme français ou belge, que l'acquisition de quelques-unes de nos « seigneuries » avec moulins à farine et pouvoirs d'eau. Rien n'empêcherait d'y joindre un domaine exploitable d'une certaine étendue, qui formerait un revenu suffisant pour les besoins d'une famille habituée à l'aisance.

« Pour préciser davantage, je crois qu'avec une somme de 100,000 francs, ou 20,000 piastres de notre monnaie, l'on peut acquérir 300 arpents d'excellentes terres, avec maison d'habitation, bâtiments de ferme convenables, ainsi que le bétail et l'outillage nécessaire à l'exploitation. Au reste, voici les détails :

« 300 arpents à 50 piastres l'arpent,	15,000	piastres
« 20 vaches, à 30 piastres,	600	«
« 6 chevaux dont 2 de luxe,	800	«
« 20 beaux moutons à 10 piastres,	200	«
« Porcs et basse-cour,	100	«
« Matériel d'exploitation,	1,000	«
« Frais d'installation et changements,	500	«
En tout	18,200	piastres

» Les 1,800 piastres qui restent pour atteindre les 20,000 pourraient bien être absorbées par le prix d'achat, que j'ai fixé au minimum de 50 piastres de l'arpent. J'ai discuté chacun de ces chiffres avec l'honorable M. Dionne, Ministre de l'Agriculture, qui, en sa qualité de grand propriétaire rural, connaît à fond toutes les questions; il les approuve.

» Un domaine de cette étendue, convenablement exploité, devrait donner un revenu régulier de 4 à 5 pour cent au moins. M. Dionne m'affirme que ses terres de Sainte-Anne lui donnent le double. En général, les cultivateurs canadiens qui font valoir eux-mêmes leurs fermes arrivent facilement à se faire un revenu dépassant huit pour cent.

» L'élevage des bestiaux, soit en vue de l'exportation soit en vue de la propagation des races améliorées, est devenu depuis quelques années une source de gros profits pour un grand nombre de nos cultivateurs. D'autres s'adonnent de préférence à la production du lait, pour alimenter les fabriques de beurre et de fromage qui s'établissent de tous côtés. On calcule que les bonnes vaches laitières rapportent annuellement à leurs propriétaires de 25 à 40 piastres par tête, selon qu'elles sont plus ou moins bien nourries.

» La culture de la betterave à sucre, qui commence à s'introduire dans la province, offre encore une exploitation très profitable et surtout très propre à rendre aux terres épuisées leur fertilité première... »

Cette lettre porte une signature qui impose le respect. C'est celle de l'honorable M. LE SAGE, assistant-commissaire, dont la sincérité et la grande compétence ne sauraient être mises en doute.

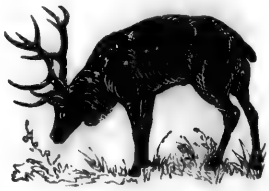
Je dirai même que, probablement dans la crainte d'induire son correspondant en erreur, il exagère le

prix de revient des terres, des animaux et des objets nécessaires à une grande exploitation.

Il est vrai qu'il s'agit ici d'un domaine seigneurial avec habitations grandioses, mais il ne faut pas toujours dépenser de si fortes sommes pour l'acquisition du fond.

Pas loin de Sherbrooke, à Brompton, je connais une ferme bâtie sur 250 acres de bonnes terres toutes défrichées, sauf une quarantaine d'acres couverts de très beaux bois. Une petite rivière traverse la propriété et procure une force motrice suffisante pour faire fonctionner un moulin à scie et un moulin à farine. On pourrait acheter le tout, ferme, granges, moulin, mobilier, bétail — 20 vaches, 2 chevaux, 10 moutons, 5 porcs — instruments aratoires, etc., pour 50 à 60,000 francs. Cette année la ferme a rapporté au locataire fr. 7,500,00. (1)

Je finis... Il neige depuis deux jours, mais il ne fait pas encore bien froid. J'appelle de tous mes vœux une bonne couche de neige et une forte gelée, afin de voir sortir les traîneaux et... d'en profiter.



(1) Cette propriété a été vendue en 1884, par le propriétaire, à son frère, pour 10,000 piastres ou fr. 52,500,00.

XI

Sherbrooke, 30 novembre 1882.

Mon cher Directeur,

La neige a fait son entrée ou plutôt sa descente triomphale au Canada.

Son apparition a été saluée avec joie par les défricheurs, qui pourront bientôt charroyer leur bois sur les chemins d'hiver, et par les cultivateurs qui tiennent leurs traîneaux tout prêts pour commencer à transporter les céréales.

L'une des fenêtres de mon petit cabinet de travail donne sur une rue en pente, qu'une vingtaine de petits garçons ont transformée en montagne russe. Leurs joyeuses clameurs attirent continuellement mon attention.

Ils montent jusqu'au sommet de la côte, traînant en chantant leur petit radeau. Il s'en trouve parmi eux qui donnent la main à un petit frère ou à une petite sœur, auxquels ils céderont une place sur leur minuscule « voiture d'hiver. »

Les voici arrivés. Ils se rangent en file, les plus grands et les plus adroits en tête, les plus jeunes et les plus faibles à la suite...

Une, deux, trois !.....

L'avalanche mignonne descend comme un tourbillon. La joie, bien plus que le froid, rougit les figures épa-

nouies. La bande passe sous ma fenêtre avec la rapidité de l'éclair; j'ai à peine eu le temps de constater que mon fils est parmi les concurrents de ce steeple-chasse d'un nouveau genre. Sa jeune sœur s'accroche au collet de son paletot fourré; elle n'est pas la moins joyeuse ni la moins bruyante. Tous les deux se comportent comme de vrais Canadiens.

Je dois vous dire que la température est très supportable; la neige, fine et sèche, ne gène pas les piétons, et il n'y a pas de vent. Quoiqu'elle ne soit pas très forte, ma femme ne s'est jamais si bien portée que depuis notre installation au Canada. Mon fils et moi, nous avons de la santé à revendre; quant à mes deux filles, dont l'une a six ans et l'autre trois ans et demi, elles jouent continuellement dans la neige et jamais elles ne se plaignent du froid. Je vous envoie leurs portraits qui ont été tirés il y a quelques jours, c'est-à-dire « avant les neiges » comme on dit ici.

Comme je vous l'ai dit dans mon avant-dernière lettre, je viens de visiter Ottawa et une partie des régions qui s'étendent autour des grands Lacs.

Ce que j'ai vu de terres propres à la culture, où pourraient s'établir des colons, est incalculable. Cela n'étonnera personne, lorsque je dirai qu'une seule province canadienne, le Manitoba, située au nord-ouest, est, à elle seule, plus grande que la France.

Ottawa est une belle ville, qui s'est développée avec une rapidité inouïe. Quoiqu'elle ne compte que 28,000 habitants, elle est beaucoup plus étendue que ne le serait une ville belge de 80 à 100,000 âmes. Ici la population ne se trouve pas si resserrée que dans la vieille Europe. Chaque citoyen a sa maison pour lui tout seul, et cette maison est toujours composée de plusieurs pièces.

Depuis l'entrée de la ville jusqu'aux superbes bâti-

ments du Parlement, Ottawa est bâtie sur un terrain très uni. Les rues sont droites et larges. A partir du Parlement, les choses changent ; la descente serait raide comme une échelle, si l'on n'avait construit un chemin creusé dans le roc ou pour mieux dire suspendu aux flancs de la montagne. Quelle splendide promenade! Des arbres de toute essence forment au-dessus de votre tête une voûte que les rayons du soleil ne sauraient pénétrer, et à vos pieds s'étend l'immense nappe de l'Ottawa, dont les rives sont couvertes d'une quantité suffisante de bois de construction pour alimenter tous les marchés européens.

Au loin, d'immenses cascades, blanches d'écume, captivent mon attention. Des hommes, debout au milieu de grands radeaux de bois, passent les Rapides; je crois rêver en voyant à l'œuvre ces intrépides Canadiens qu'aucun danger n'effraie, qu'aucune crainte n'arrête.

L'hôtel où je descends est un des plus grands que j'aie jamais vus, et sans contredit, le plus complet. (1) On y trouve tout ce qui peut donner quelque agrément aux voyageurs : salle de billards, magasin de tabac et de cigares, cantine séparée du reste de l'établissement, postes et télégraphes, ascenseur, etc. J'y rencontre un ami de Québec qui revient d'un voyage au Manitoba. Je lui offre de prendre avec moi, en attendant le dîner, un verre de brandy, et il me fournit des renseignements dont j'espère profiter plus tard.

Il a passé quelques jours à Winnipeg.

Cette dernière ville n'existait pas encore en 1870. Il y avait, à l'endroit où elle s'élève aujourd'hui, une espèce

---

(1) Le Rossell-House, qui a une succursale à Québec : l'hôtel Saint-Louis. L'hôtel Blanchard, également à Québec, est aussi très recommandable. A Montréal les bons hôtels ne manquent pas ; l'hôtel Richelieu est dirigé par un Canadien.

de forteresse autour de laquelle venaient camper parfois des tribus nomades. Aujourd'hui Winnipeg est une belle et grande cité où les terrains à bâtir se vendent aussi cher que dans les plus grandes de nos villes européennes.

Mon ami a passé quelques jours en pleine campagne, chez des colons anglais. Il dit que jamais il ne vit de plus belles cultures.

Le climat du Nord-Ouest est très sain. Cependant il y a quelquefois des tempêtes et des giboulées qui viennent contrarier les fermiers.

Même lorsque les prairies sont couvertes de neige, on y voit pâturer les bêtes à cornes et les chevaux indigènes. Ces animaux écartent la neige avec leurs pieds, et l'herbe est tellement bonne et abondante que non seulement le bétail parvient à se nourrir, mais il s'engraisse. Le sol est si riche que les premières années il ne supporte pas d'engrais.

Toutes les céréales viennent et mûrissent en grande abondance au Manitoba, mais c'est surtout le froment qui y donne de superbes récoltes. Il pèse ordinairement de 62 à 66 livres par boisseau, et le rendement moyen est de 25 boisseaux par acre ou 40 ares 47 centiares.

Ce qui frappe surtout le voyageur, au Canada, c'est le bien-être dont jouissent les ouvriers qui s'occupent sérieusement de leur besogne. Quelquefois on verra un estropié ou un vieillard, abandonné par sa famille, demander l'aumône; mais cela arrive bien rarement. On ne voit pas ici, surtout parmi les familles canadiennes, des enfants coupables refuser à leurs vieux parents le pain et les soins auxquels ils ont droit. La charité publique ouvre d'ailleurs un asile à tous ceux qui sont réellement malheureux, et ces asiles sont généreusement soutenus par toute la population, quels que soient son origine et son culte.

Voici à ce sujet un fait très édifiant. Des religieuses catholiques ont fondé ici un hôpital pour lequel un terrain leur a été généreusement offert. Parmi les offrandes qu'elles ont recueillies pour bâtir cet établissement figuraient celles de plusieurs protestants. Aujourd'hui encore les ressources ne leur manquent pas : tous les habitants de Sherbrooke, sans distinction de culte, leur viennent en aide.

Pour les écoles on s'entend aussi bien que pour les établissements charitables. Chaque père de famille verse une certaine somme, selon ses moyens. Le Gouvernement accorde à chaque culte une somme équivalant à celle qui a été versée par les pères de famille. Voilà, me semble-t-il, un excellent moyen de rendre justice à chacun et de mettre tout le monde d'accord.

Je finis, car un bruit de grelots m'annonce qu'un ami, qui doit me procurer le plaisir d'une promenade en traîneau, m'attend à la porte. Le voilà qui entre. Pendant qu'il allume sa pipe, en me disant que son cheval, qui gratte la neige, est impatient de partir, je vous présente, ainsi qu'à tous vos lecteurs, mes salutations les plus sincères.

XII

Sherbrooke, le 14 décembre 1882.

Mon cher Directeur,

Je vous ai dit au cours de ma dernière lettre que j'ai fait la connaissance de la neige canadienne. Je m'avançais trop : je ne possédais encore que la théorie. Aujourd'hui je connais la pratique. J'ai vu la neige chez elle, dans son domaine, en pleine campagne, dans les ravins et les chemins creux, au milieu des plaines immenses où le vent la ramasse en tas de cinq à trente pieds de profondeur.

Ne craignez pas que je vous envoie un chapitre des mémoires de M. le baron de Munckhausen, alias de Crac... Je n'ai pas marché *sous* la neige, mais bien dans la neige. J'ai même failli y laisser mon paletot... avec son contenu.

Le 8 décembre dernier, deuxième anniversaire de la première messe célébrée à Channay, sur la frontière des Etats-Unis, les membres de la Colonie devaient se réunir dans la demeure de M. Bécigneul pour assister au service divin célébré par le R. P. Jérôme, trappiste de Bethléem. M. Chicoyne, directeur de la Colonie, et le Rév. abbé Cousineau, curé de la paroisse et missionnaire pour tout le canton, voulurent bien m'envoyer une invitation.

J'ai parlé longuement de Channay dans ma lettre du

18 octobre dernier. J'avais visité ce village naissant au commencement de septembre. On y voyait alors quelques rares cabanes. Aujourd'hui il y a bien des changements. De belles habitations, un hôtel et un beau magasin y ont été construits. Une vaste grange, des écuries et des étables superbes prouvent que la laiterie et la fromagerie pourront fonctionner au printemps prochain.

Nous quittâmes Sherbrooke le mercredi 6 décembre. La neige couvrait la terre et à chaque instant sa couche protectrice devenait plus épaisse.

A Scotstown, le R. P. Jérôme vint nous rejoindre. Son couvent est situé à environ huit milles de la gare. Le bon Père avait fait ce trajet en raquettes ou souliers à neige, qui permettent de passer sur le tapis blanc sans s'y enfoncer.

Ceux qui font la chasse au gros giblier sont forcés, pendant l'hiver, de se servir de raquettes pour traverser la forêt où la neige s'entasse parfois à des hauteurs prodigieuses. Les sauvages parcourent ainsi de grandes distances et courent sur la neige avec une telle rapidité qu'on ne pourrait s'en faire une idée. C'est ce que nous raconta un chasseur écossais qui avait pris place dans notre compartiment et qui, en compagnie d'un superbe

chien aux allures belliqueuses, allait chasser l'orignal

sur les frontières des Etats-Unis, de l'autre côté du Lac Mégantic.

Il avait été convenu que le R. P. Jérôme et moi nous descendrions à la Baie des Sables, où nous attendait le traîneau de M. le curé de Piopolis.

Le conducteur du train nous joua une belle farce : il dépassa la Baie et nous conduisit tout bonnement aux Moulins.

Ce fut la première contrariété d'un voyage qui devait nous en procurer bien d'autres.

Inutile de dire qu'une nuit de décembre aux bords d'un grand lac n'est pas bien chaude. Lorsque nous frappâmes à la porte de M. Chartier, chef-comptable des Moulins, ma barbe avait l'air d'un énorme glaçon et nous ressemblions à des prisonniers en route pour la Sibérie. Nos bonnets en peau de loutre et nos capotes fourrées disparaissant sous une couche de neige durcie par le vent.

Singulier phénomène : le froid ne m'incommodait nullement. Lorsque j'eus dégelé ma barbe et séché mes vêtements, je me sentis gai et dispos. Cependant j'étais parti avec inquiétude; depuis huit jours l'excès de fatigue me faisait beaucoup souffrir et j'avais hésité longtemps avant d'entreprendre le voyage.

Le froid sec et l'air vif des hivers canadiens fortifient les voyageurs au lieu de leur nuire.

M. Chartier et sa bonne dame nous offrirent l'hospitalité avec un empressement qui en doublait le mérite.

Après avoir réparé nos forces par un bon repas préparé à la hâte, après la pipe traditionnelle et la causerie au coin du feu, nous payâmes le tribut à Morphée. Comme on dort bien quand le vent souffle dans les arbres et semble vouloir changer leurs branches en lyre éolienne !

Le matin arrive, et nous voici en route pour Piopolis.

La couche de neige s'est considérablement épaissie pendant la nuit. Bientôt la charge devient trop lourde pour la petite pouliche qui nous traîne; il faut gravir à pied les nombreuses côtes que nous rencontrons, et cela n'est pas toujours chose facile. Parfois nous enfonçons dans la neige jusqu'aux genoux.

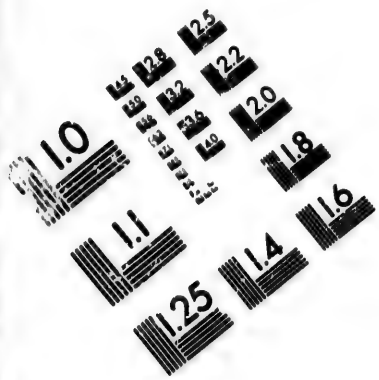
Cela ne m'empêche pas d'admirer le spectacle merveilleux qui s'offre à mes yeux, lorsque nous traversons une partie de la forêt vierge où la hache du défricheur n'a pas encore tracé des éclaircies. Les sapins séculaires, couverts d'une toison blanche, semblent grelotter de froid; parfois un érable gigantesque secoue ses branches chargées de neige et provoque une avalanche qui fait craquer les jeunes arbres d'alentour. Plus loin, dans une clairière, les souches couvertes d'un immense bourrelet de neige ont l'air d'énormes champignons. Des troncs calcinés s'élèvent au milieu des champs où passa le feu l'an dernier et l'hermine qui les couvre les fait ressembler à des géants chargés de veiller sur ces vastes solitudes.

Nous arrivâmes sans avaries notables à Piopolis.

M. le curé, persuadé que nous avions traversé le Lac pour arriver plus vite à Channay, était parti depuis quelques heures. Fort heureusement, sa vaillante cuisinière était à son poste. Nous pûmes nous restaurer complètement pendant que notre cheval trouvait bonne litière et ratelier bien fourni.

Le voyage s'acheva sans accidents; mais le vent du nord nous envoyait parfois une neige fine et glacée qui s'attachait à notre barbe et nous transformait en « Papas l'Hiver » du plus beau modèle.

L'obscurité était complète lorsque nous fîmes notre entrée triomphale à Channay.



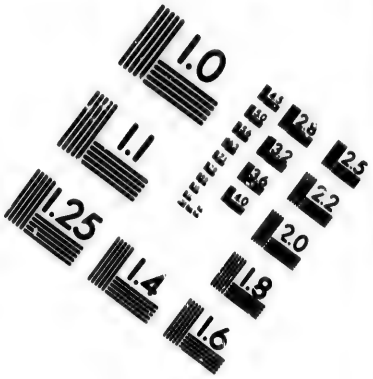
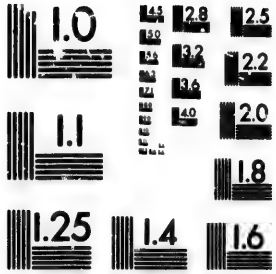
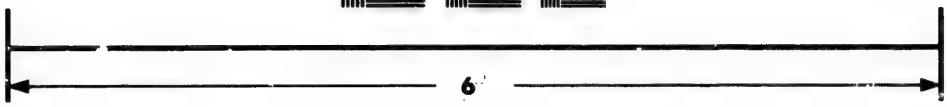
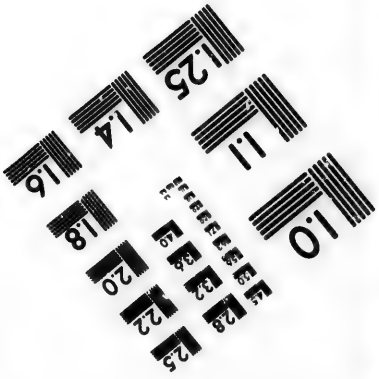


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Nous étions superbes! Tout blancs, tout glacés..... extérieurement, bien entendu, mais plus gais que jamais.

Nous fûmes cependant très heureux d'arriver au terme de notre voyage et le grand chien de garde qui vint à

l'entrée de la bourgade naissante nous souhaiter la bienvenue fut comblé de caresses.

Le souper nous fut servi à la *Campe*, c'est-à-dire dans la cabane en troncs d'arbres des défricheurs. Jamais les plats traditionnels, la soupe aux pois et les fèves au lard, ne parurent plus succulents; après cela une bonne galette au sirop d'érable, une tasse de thé bien chaud et, pour terminer la soirée, la gaie veillée dans le salon-magasin-cuisine-dortoir provisoire du bon M. Bécigneul.

C'est dans cette place que sera célébrée le lendemain, Fête de l'Immaculée Conception, le Saint Sacrifice de la messe. Tout en causant, nous sèchons nos fourrures qui doivent, pendant la nuit, nous servir de matelas, de couvertures et d'oreillers. Un jeune Colon français, M. Desperrins vient nous tenir compagnie; il a entrepris une tâche au-dessus de ses forces en s'aventurant dans la forêt : il arrive rarement que l'Européen, qui commence des défrichements, ne se décourage pas. Nous devons laisser cette besogne aux Canadiens. Je console

de mon mieux le pauvre jeune homme et lui conseille de chercher de l'occupation, comme comptable, dans un grand centre. Vers minuit je m'endors, les pieds au feu, la tête sur une peau d'ours, chaudement couvert d'une couple de peaux de bisons.

Cinq heures sonnent. On frappe à la porte; ce sont des colons qui viennent se confesser. Ils profitent de la présence du R. P. trappiste et du prêtre missionnaire pour fêter chrétiennement l'anniversaire de la fondation de leur colonie.

Bientôt la vaste salle se remplit d'hommes et de femmes; comme les chrétiens des premiers siècles, ils ont traversé les forêts et parcouru des chemins à peine tracés pour venir adorer le Dieu de miséricorde.

L'autel est dressé. Il est bien modeste, mais la foi des assistants supplée à l'absence des riches ornements et des sculptures dorées.

Le service divin commence.

Tous ces chrétiens agenouillés pieusement, les mains jointes, le front incliné, ces intrépides défricheurs, ces hommes qu'aucune crainte, qu'aucune fatigue n'arrête, ces conquérants pacifiques dont chaque coup de hache est un service rendu à la civilisation et au pays, s'humiliant devant le Roi des Rois descendu sur cet autel rustique : voilà certes le spectacle le plus touchant que j'aie jamais eu sous les yeux.

Le R. P. Jérôme, dans une courte mais très éloquente improvisation, félicita les braves chrétiens qui venaient, comme les bergers de Bethléem, adorer le Sauveur descendu dans l'humble demeure d'un colon; il parla surtout de la Reine du Ciel, qui protège d'une façon toute spéciale les humbles et les petits; il exhorta tous les assistants au zèle et à la persévérance dans la foi.

Mais l'heure s'avance, les chemins sont mauvais; il

faut songer au retour. Nous devons passer la nuit aux Moulins Nantais et reprendre le train pour Sherbrooke à six heures du matin.

Notre petit cheval aura moins de mal qu'au départ — nous le croyons au moins — car M. le curé de Piopolis nous offre, au R. P. Jérôme et à moi, une place dans son traîneau. Au moment où deux vigoureux chevaux, impatients de revoir leur écurie, nous emportent au grand trot, le vent du nord souffle avec violence, la neige nous aveugle, et un bûcheron, sortant de la forêt, nous crie que nous rencontrerons de nombreux obstacles.

Cette prédiction sinistre n'effraie nullement notre vaillant conducteur. Sa *paroisse* est grande comme une province belge et il est sans cesse contraint de parcourir les plus longues distances par tous les temps et par tous les chemins.

A certains moments les chevaux ont de la neige jusqu'au poitrail, le traîneau penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais nous avançons toujours, nous abritant le mieux possible contre le vent glacé et nous ramassant philosophiquement lorsque le traîneau verse et nous envoie rouler dans la neige.

Tout à coup nous nous trouvons devant une barrière infranchissable. Cinq ou six arbres, déracinés par la tempête, nous barrent le chemin. Pendant que je me demande comment nous allons nous tirer de ce mauvais pas, le rév. M. Cousineau est déjà dans la forêt, la hache à la main, pour nous y tracer un chemin. Mais il n'a pas besoin de se donner cette peine. Un jeune Canadien, M. Hubert ***, nous a vus de loin; il accourt et, *en moins de dix minutes*, il a abattu six arbres d'une grosseur de 15 à 25 centimètres. J'oublie la neige et le vent à la vue de ce prodige. J'ai à peine le temps de

regarder l'arbre condamné et le voilà à terre. Il faut avoir vu à l'œuvre un défricheur canadien pour se faire une idée de son agilité, de sa force et de son adresse.

Voilà donc l'obstacle tourné. Nous reprenons notre course accélérée ; il s'agit de regagner le temps perdu, car M. le curé doit célébrer la messe à Piopolis et ses paroissiens l'attendent.

Cependant la route devient de plus en plus mauvaise, et nos chevaux sont tout essoufflés lorsque nous arrivons à la cure. Ce n'est pas sans inquiétude que je songe à la dernière étape que nous aurons à parcourir, car la neige tombe toujours et de gros nuages gris roulent à l'horizon.

Après la messe, nous restaurons nos forces, nous prenons un peu de repos... et la neige tombe toujours.

Maintenant, lecteurs compâtissants et lectrices sensibles, préparez vos mouchoirs.

Ici commence l'histoire lamentable de ma première mésaventure au Canada.

M. Chicoyne et un de ses amis prirent les devants. Fanny, la petite pouliche, secouant gaîment sa crinière, n'avait pas l'air de se douter qu'elle allait bientôt être soumise à une rude épreuve.

M. le curé, retenu à Piopolis par les devoirs de son ministère, pria un de ses paroissiens, M. Dubois, de nous conduire jusqu'au Lac. Nous pouvions partir un peu plus tard, car notre cheval, très vigoureux et bon trotteur, aurait bientôt rejoint nos précurseurs.

C'était un vrai temps de chien. La neige « poudrait » d'une façon désespérée et s'amassait en bancs épais.

L'obscurité commençait à descendre, lorsque nous vîmes au loin M. Chicoyne et son compagnon, qui paraissaient s'amuser énormément. C'est du moins ce que je m'imaginais, car il me semblait qu'ils dansaient. Je

riais de bon cœur, mais ma gaîté fut de courte durée. Lorsque nous eûmes rejoint nos compagnons de voyage, il nous fallut descendre du traîneau et « danser » comme eux. Nous avions de la neige jusqu'à la poitrine, et tout ce que nos pauvres chevaux pouvaient faire, c'était de traîner les véhicules vides.

Je me suis déjà trouvé à des divertissements qui étaient plus de mon goût que cet exercice-là. Descendre dans la neige, c'est assez commode. Mais en sortir, s'enfoncer de nouveau, et parcourir ainsi au moins un quart de mille, ce n'est pas gai du tout!...

Enfin, nous atteignons la terre ferme, le banc est traversé. En voiture! Je me secoue de mon mieux, je suis le premier à rire de mon désappointement, lorsque tout à coup le traîneau s'arrête. La danse recommence, mais d'une façon plus sérieuse. Notre cheval s'enfonce dans la neige; seule sa tête se voit encore et nous sommes autour de lui aussi « plantés » que la pauvre bête, et nous demandant ce qui nous reste à faire. C'est la première fois que pareille chose m'arrive, et je propose tout bonnement de passer la nuit à la belle—je pourrais dire à la laide — étoile.

Mais les Canadiens ne se « démontent » pas si facilement, M. Dubois se met à *tasser* la neige. Le R. P. Jérôme imite son exemple, et je me mets bravement de la partie, sans trop comprendre à quoi peut servir cette gymnastique forcée. Bientôt le cheval est dégagé.

M. Dubois enjambe la clôture d'une propriété, sonde le terrain et revient nous dire que là il y a moins de neige. Nous démolissons une partie de la barrière, nous soulevons le traîneau et, en effet, nous avançons, difficilement, c'est vrai, mais nous avançons.

J'abrège...

Avant d'arriver aux Moulins, la même scène se renou-

vela encore cinq ou six fois. J'ai fait *à quatre pattes* au moins une bonne demi-lieue. Lorsque je pus enfin m'asseoir au coin du feu, à l'Hôtel Canadien de Nantes, j'étais à bout de forces. Mais un bon grog au brandy me restaura complètement, la sempiternelle tasse de thé me remit en bonne humeur, et je me déclarai prêt à recommencer.

L'hôtelier trouva que la chose était loin d'être nécessaire et il me conseilla d'achever la nuit, déjà passablement avancée, dans mon lit.

C'est ce que je fis et je vous prie de croire, cher lecteur, qu'il ne fallut pas me bercer pour m'endormir.

Le lendemain, à cinq heures du matin, un coup de sifflet stridant, prolongé, me tira de mon sommeil. Il me restait une demi-heure pour faire mes préparatifs de départ. Un bon déjeûner, auquel je fis le plus grand honneur, m'attendait dans une chambre bien chauffée.

Dehors il faisait un froid de loup. Quand on ouvrit la porte, une buée blanchâtre pénétra dans la maison. La neige, fine comme de la farine et chassée par un vent passablement violent, me donna la tentation de remettre mon retour à un autre jour. Mais il fallait absolument partir et je me résignai, non sans murmurer en moi-même contre l'heure matinale du départ, contre l'obscurité profonde et surtout contre le froid qui me pinçait au visage comme si des milliards d'épingles eûssent percé ma peau. Mais cela ne dura guère : à peine avais-je fait une centaine de pas, que j'éprouvai un grand bien-être et je me déclarai prêt à faire à pied la moitié du voyage.

Le R. P. Jérôme était déjà à la gare; nous prîmes place, nous allumâmes nos pipes et, pendant que le train se mettait en marche, nous eûmes le plaisir de voir de nombreux Colons qui nous saluaient encore de loin et nous souhaitaient un bon voyage.

A Scotstown le R. P. Jérôme nous quitta. J'eus le cœur bien gros en le voyant disparaître au milieu d'un tourbillon de neige et en songeant que pour le moment il habite seul, au milieu de la forêt, la Trappe de Bethléem. . . . . .

Et maintenant que je me retrouve dans mon petit cabinet de travail bien chauffé, je ne donnerais ni pour or ni pour argent le plaisir que m'a causé mon voyage à Channay.

J'ai vu ce village, à peine fondé, en septembre dernier, alors que les arbres étaient encore couverts de feuillage et que la première moisson se dorait au soleil; je l'ai revu en plein hiver, alors que les humbles toits disparaissaient sous la neige, et aujourd'hui comme autrefois c'est dans toute la sincérité de mon âme que je dis :

Heureux habitants de ce paisible village, j'envie votre bonheur! Vous ne connaissez pas les plaisirs trompeurs des prétendus centres de civilisation et de progrès, mais vous vivez dans l'abondance, vous jouissez d'une liberté entière dont vous n'abusez jamais; vous aimez, vous travaillez, vous priez, tous les trésors de la terre n'ajouteraient rien à votre bonheur.

L'an prochain, s'il plaît à Dieu, j'irai encore fêter avec vous l'anniversaire de la première messe célébrée dans votre paroisse.

Préparez de bonnes provisions et veillez à ce que les rats ne volent pas les petits pois sans lesquels vous ne pourriez pas m'offrir le plat national, la bonne soupe au lard.

XIII

Sherbrooke, le 4 janvier 1883.

Mon cher Directeur,

Nous voici donc en pleine... période des fêtes. Pendant l'été le Canadien n'a pas le temps de s'amuser beaucoup, car le plus souvent les bras manquent pour les travaux de la campagne. Mais comme on se rattrape bien en hiver! Ce n'est pas quelques heures, ce n'est pas un jour, ce n'est pas même une semaine qu'on consacre aux visites entre parents et amis, aux fêtes et réjouissances : c'est une bonne partie de la saison.

Surtout depuis la Noël jusqu'aux Rois, on s'en donne à cœur joie.

Comme cela se faisait autrefois dans notre pays, enfants et petits enfants se rassemblent volontiers dans la demeure du grand'père, qui a parfois le plaisir de voir autour de lui un nombre considérable de descendants, et la corvée — bien agréable — de loger et de nourrir tout ce monde pendant plusieurs jours.

Mais cela n'effraie personne ici. On tue une vache ou un bœuf et un porc, on les expose au froid et, quand ils sont bien gelés, on les met dans un hangar, sous une couche de neige, et les provisions ne manquent pas pendant tout l'hiver.

N'étant pas encore grand'père, je n'ai pu imiter cet exemple; mais j'ai dans mon garde-manger une cen-

taine de livres de bœuf, parfaitement gelé, que j'ai pu acheter à raison de vingt centimes — quatre *cents* canadiens — la livre. Si vous voulez m'honorer d'une visite, à toute heure du jour ou de la nuit on est capable de vous recevoir amicalement et confortablement.

Depuis que je vous ai annoncé l'arrivée de la première neige, le tapis blanc, sans s'épaissir beaucoup, a été entretenu parfaitement.

Ma petite famille et moi, nous souffrons beaucoup moins du froid que lorsque nous étions en Belgique; la différence est même assez grande. Ce qui m'incommode le plus, ce sont les grands feux qu'entretiennent chez eux mes amis canadiens chez lesquels je passe de temps en temps la soirée. Sous prétexte de vous chauffer, ils vous grillent. Ils ont des poêles énormes dans lesquels ils fourrent des bûches colossales.

Je crois vous avoir déjà dit que le vrai Canadien ne va au café que lorsqu'il est en voyage. Cela ne l'empêche pas de s'amuser; au contraire. On se réunit tantôt chez un ami, tantôt chez un autre, et l'on passe des soirées d'autant plus gaies qu'on ne s'y occupe jamais de politique.

A Brompton, à deux lieues d'ici, un brave travailleur, M. Théodore Chevalier, voyait le jour de l'an à sa table huit enfants, quatre gendres et brus, et vingt-huit petits-enfants. En tout une famille de quarante personnes... munies de billets de logement. M. Chevalier est âgé de 56 ans, et sa respectable épouse de 60 ans.

Le jour du nouvel an a été, aussi bien que la Noël, joyeusement fêté à Sherbrooke. Tout s'est passé convenablement, nous pouvons dire honorablement. La prospérité dont ils jouissent, pour la plupart, permet aux habitants de ce pays de faire quelques sacrifices pour se

réjouir avec leurs amis et leur faire bonne et cordiale réception.

Chose rare pour un étranger : parmi ces milliers de personnes se livrant à la joie que procurent toujours les visites du jour de l'an, aucune n'a mérité d'être « rappelée à l'ordre » par ces messieurs de la police qui pouvaient ainsi, en compagnie de leur famille, faire leurs visites traditionnelles.

Les choses ne se passent pas ainsi au vieux pays, surtout à Paris, à Bruxelles et dans les autres prétendus centres de civilisation et de progrès, où les violons, les amigos et autres asiles ouverts aux disciples de Bacchus, sont toujours trop petits les jours de fête.

Les visites à l'évêché ont été plus nombreuses que jamais. C'était un spectacle vraiment touchant que la réunion de tous ces groupes d'habitants de Sherbrooke dans les salons de notre vénérable évêque. Ce n'était pas ici un simple hommage, bien mérité sans doute, rendu au pasteur par ses ouailles; c'était une manifestation chrétienne, une imposante profession de foi. Monseigneur eut une parole affectueuse pour chacun de ses visiteurs, parmi lesquels je reconnus plusieurs protestants.

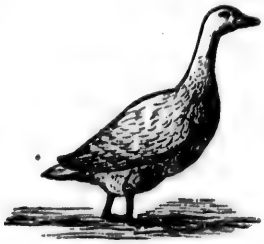
Le temps était magnifique, et n'eût été la blanche couche chère aux poètes, on pouvait très bien se croire en plein printemps, tellement le soleil était brillant et

le ciel d'un azur sans tache. Aussi la circulation fut-elle joyeuse et animée, jusqu'à une heure assez avancée.

Oui, on s'est parfaitement bien amusé ici, le jour de Noël et le jour du nouvel an, et on s'amusera encore parfaitement bien le jour des Rois, mais on le fera honnêtement, sans se préparer par des excès ou des désordres des chagrins ou des remords pour le lendemain.

J'ai fait, le jour de l'an, pour le moins une cinquantaine de visites. Ce qui m'a frappé le plus, c'était, après l'accueil cordial que je trouvai partout, cette espèce de tranquillité d'esprit, de confiance en l'avenir, qui règne dans toutes les familles.

J'ai pu remarquer que l'oie traditionnelle avait fait son apparition sur toutes les tables. Les Canadiens ont emprunté aux Anglais beaucoup de bonnes coutumes.



La population du Canada ne connaît pas, en général, les ennuis de la politique dont on est toujours préoccupé dans notre pays, ni les soucis causés par la triple crise qui éprouve en ce moment la vieille Europe. Je l'ai déjà dit bien souvent et je veux le répéter en terminant cette lettre : tous ceux qui veulent travailler courageusement et se conduire honnêtement, trouvent au Canada paix, bonheur et abondance. Il y a peut-être, il y a sans doute des exceptions, mais je n'en ai pas encore rencontré.

Je pars pour la Belgique dans une dizaine de jours et je compte y passer six semaines ou deux mois. Donc, à bientôt.

XIV

Sherbrooke, 5 mai 1883.

A Monsieur Désiré L..., cultivateur à ***,

Mon cher ami,

Me voici enfin, depuis quelques jours, de retour au Canada. Je viens d'acheter une ferme dont les bâtiments demandent de grandes réparations et la besogne ne me manque pas. Malgré cela je suis forcé de répondre chaque semaine aux nombreuses lettres qu'on m'adresse de Belgique ou de France et cela me met souvent dans de cruels embarras. Beaucoup de gens me demandent des conseils que j'hésite à leur donner. Vous-même voudriez que je vous dise si vous devez, oui ou non, venir vous établir au Canada. Que vous dirai-je?... La réponse la plus agréable serait : « Oui, venez! » parce que votre désir est de quitter la Belgique et de devenir *gentleman-farmer*, n'importe où.

Mais, si vous ne réussissiez pas?... Si, après avoir travaillé ici pendant un certain nombre d'années, vous alliez être forcé de vous en retourner, sinon complètement ruiné, du moins plus pauvre que le jour de votre installation?... Cela s'est déjà vu, et cela pourrait vous arriver comme à tant d'autres.

Relisez donc la brochure que je vous ai envoyée, exa-

minez soigneusement votre conscience, et voyez si vous avez les aptitudes nécessaires pour devenir un bon Colon. Après cela vous m'écrirez encore, et nous verrons.

Plus de mille personnes sont venues me voir pendant mon séjour de deux mois en Belgique; je n'en ai guère rencontré à qui j'eusse osé prédire le succès. Une vingtaine de Colons m'ont suivi au retour, plusieurs sont venus pour ainsi dire malgré moi.

Jamais je n'engagerai personne à quitter son pays, de crainte qu'il ne se trouve parmi les émigrants, partis d'après mes conseils, des déclassés ou des maladroits. Ceux-là, après un insuccès inévitable pour des gens de leur espèce, viendraient m'importuner, me reprocher mon intervention et mes conseils, pour retourner ensuite au pays, où leurs cris d'alarme, leurs lamentations et leurs récits mensongers produiraient le plus mauvais effet.

Vous me direz que je n'aurai jamais à craindre pareille conduite de votre part; je vous crois parfaitement, mais c'est surtout parce que vous êtes intelligent, honnête et courageux, que je crains de vous donner un conseil : si vous alliez échouer pour une cause quelconque et qu'il nous est impossible de prévoir, ce serait un véritable désastre pour notre Colonie naissante.

En ce moment je fais un essai : attendez et profitez de mon expérience. C'est, croyez-moi, le parti le plus sage et le plus prudent.

Pour les travaux de ma ferme, j'ai engagé des ouvriers belges; mes amis Canadiens se moquent de moi à cause de cela. Ils disent que je vais payer et payer fort cher l'apprentissage de mes sujets. Ils ont peut-être raison; mais ne dois-je pas protéger partout où je le puis ceux de mes compatriotes que la lecture de mes correspondances a engagés, du moins indirectement, à venir

ici ? A moins qu'on ne m'ait trompé sur la nature du sol, la ferme rapportera toujours assez pour nous payer de nos peines : c'est tout ce que je demande pour la première année.

Un cultivateur belge, arrivé ici avec moi, occupe une ferme que j'ai achetée pour un capitaliste de notre pays. J'ai pris cette ferme à bail et j'ai payé tous les frais d'installation du fermier. C'est un essai que je veux faire. Et maintenant, à la grâce de Dieu !

Vous me parlez d'autres personnes qui voudraient s'expatrier en même temps que vous.....

Souvent les Européens se font une idée bien fausse du Canada et des autres pays ouverts à l'émigration. Ils s'imaginent que les habitants de ces pays ne sauraient vivre sans le secours des étrangers et n'oseraient rien entreprendre sans recourir à leurs lumières. Ceux qui arrivent ici peuvent bientôt se convaincre que les Canadiens ont pris leur large part des conquêtes modernes, bien entendu sur le terrain pacifique de la science, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. Les Européens qui comptent, pour réussir, sur leur seule qualité d'étrangers, et non sur leur énergie et leur persévérance, peuvent s'attendre à d'amères déceptions.

En général, je ne conseille le voyage ni aux artisans, ni aux marchands, ni aux artistes, ni aux buralistes, ni aux littérateurs.

A quelques exceptions près, dont je parlerai dans une prochaine lettre, les cultivateurs, ou, pour mieux dire, certains cultivateurs, peuvent seuls réussir.

Quels sont ces cultivateurs ?

Ceux qui possèderont, arrivés ici, au moins trois mille francs. A certains colons il faut une somme beaucoup plus grande : l'argent n'est pas la question principale. Il y a des cultivateurs-défricheurs canadiens qui se tire-

raient parfaitement d'affaire avec une cinquantaine de piastres, soit avec environ deux cent cinquante francs.

On gagne ici plus d'argent que chez nous, mais on travaille davantage.

L'hiver du Canada ne saurait être comparé à l'hiver de nos climats; il est beaucoup plus rigoureux et dure plus longtemps. Les gens frileux ne sauraient s'y habituer. Pendant la saison des neiges, le cultivateur canadien ne chôme pas : à l'aide de traîneaux il transporte le bois de chauffage et double ainsi ses revenus.

La belle saison est très courte ici : il n'y a donc jamais de temps à perdre dès qu'on a pu commencer les travaux des champs.

Cela vous paraît assez dur, n'est-ce pas? Mais travaille-t-on beaucoup moins en Belgique et peut-on y compter sur le même salaire?

Certains Européens trouveront qu'on ne s'amuse pas beaucoup ici. En effet, sauf les fêtes nationales, on voit au Canada peu de ces réjouissances publiques dont on a l'habitude d'user et d'abuser en Europe et surtout en Belgique, et qui épuisent si bien la caisse de l'Etat, des communes et des particuliers.

Nous passons le dimanche sans dépenser de l'argent et sans nuire à notre santé. Nous faisons de longues promenades en voiture ou en traîneau selon la saison ou à cheval. Ou bien, nous parcourons la forêt, le fusil sur l'épaule, abattant quelquefois du gibier et le plus souvent revenant bredouille, car le gibier commence à se faire rare dans les contrées trop peuplées. Nous pêchons ou nous jouons aux cartes près d'un grand feu de branches de sapins que nous allumons pour chasser les moucherons.

Dites surtout aux ouvriers qui vous ont prié de m'écrire, que je ne leur conseille pas le voyage, à moins

qu'ils n'y soient invités par quelqu'un d'ici qui leur assure de la besogne. Ils ne gagneront jamais, dès le commencement, le plein salaire, car ils devront, si adroits et si énergiques qu'ils puissent être, faire un apprentissage de quelques mois. En tout cas, même lorsqu'ils ont quelqu'un ici qui s'intéresse à eux, qu'ils ne se mettent pas en route s'ils ne possèdent au moins cinq ou six cents francs. Ceux qui viendraient ici à la grâce de Dieu, sans besogne assurée et sans ressources pécunières, s'exposeraient aux plus cruelles déceptions. Qu'ils se le tiennent pour dit.

Vous voyez, mon cher ami, que je suis loin de vous engager à partir. Cela prouve-t-il que je regrette d'être venu ici? Pas le moins du monde; mais comme le succès dépend beaucoup plus du caractère et des aptitudes du Colon que des moyens pécuniers dont il dispose, je combattrai toujours le trop grand enthousiasme de mes correspondants, et je serai même plus prudent avec mes amis qu'avec les étrangers.

P. S. — Ne pourriez-vous pas, dans votre prochaine lettre, m'envoyer une couple de bons chevaux de labour? Je voudrais voir introduire au Canada quelques échantillons de la race chevaline belge.

XV

Sherbrooke, 20 juin 1883.

A MM. L. et B. à M***

Vous me demandez si vous feriez bien de venir ici, et vous ajoutez que vous êtes célibataires et que vous disposez de quelques milliers de francs.

En principe, je ne conseille pas aux célibataires de s'expatrier. Je m'abstiens aussi très soigneusement de prendre la moindre responsabilité, mon trop grand empressement à accueillir ici mes compatriotes m'ayant attiré à différentes reprises de sérieux désagréments.

Vous pourriez certainement réussir ici; vous êtes jeunes et vigoureux, fils de cultivateurs et désireux de vous tirer d'affaire par le travail, si rude qu'il puisse être, surtout au commencement.

Si vous tenez absolument à faire le voyage, voici comment je vous conseille d'agir. Laissez votre argent en Belgique, sauf un bon millier de francs, adressez-vous à M. Richard Berns, Avenue du Commerce, 132, à Anvers, et prévenez-moi du jour de votre arrivée. Nous tacherons de vous placer chez un bon fermier canadien, vous ferez votre apprentissage et vous achèterez une terre l'an prochain, c'est-à-dire quand vous serez bien acclimaté. Ou bien, vous n'achèterez rien et vous retournerez en Belgique, dans le cas où le Canada ne vous plairait pas. De cette manière vous aurez fait un essai

qui ne vous aura pas coûté trop cher, et vous aurez vu du pays, ce qui est toujours plus ou moins utile.

En tout cas, n'achetez pas de propriété sans avoir étudié soigneusement la contrée et ses ressources.

Vous me demandez ce que vous pouvez croire des brochures qui vous ont été envoyées soit par moi, soit par des agents de colonisation.

Je n'irai certainement pas vous dire que j'ai menti dans les miennes; j'ai été très sincère dans tout ce que j'ai dit.

Quant aux brochures officielles, je puis vous garantir que le Gouvernement canadien exige de ses agents la plus grande exactitude dans la description des localités, dans l'évaluation des terres à vendre, des produits, des récoltes, etc. Cependant ces brochures étant écrites pour la plupart au point de vue canadien et par des hommes qui ne connaissent pas les Européens, je répéterai à votre intention le conseil que me donnait il y a deux ans un Evêque des Etats-Unis : « Pas de poésie! »

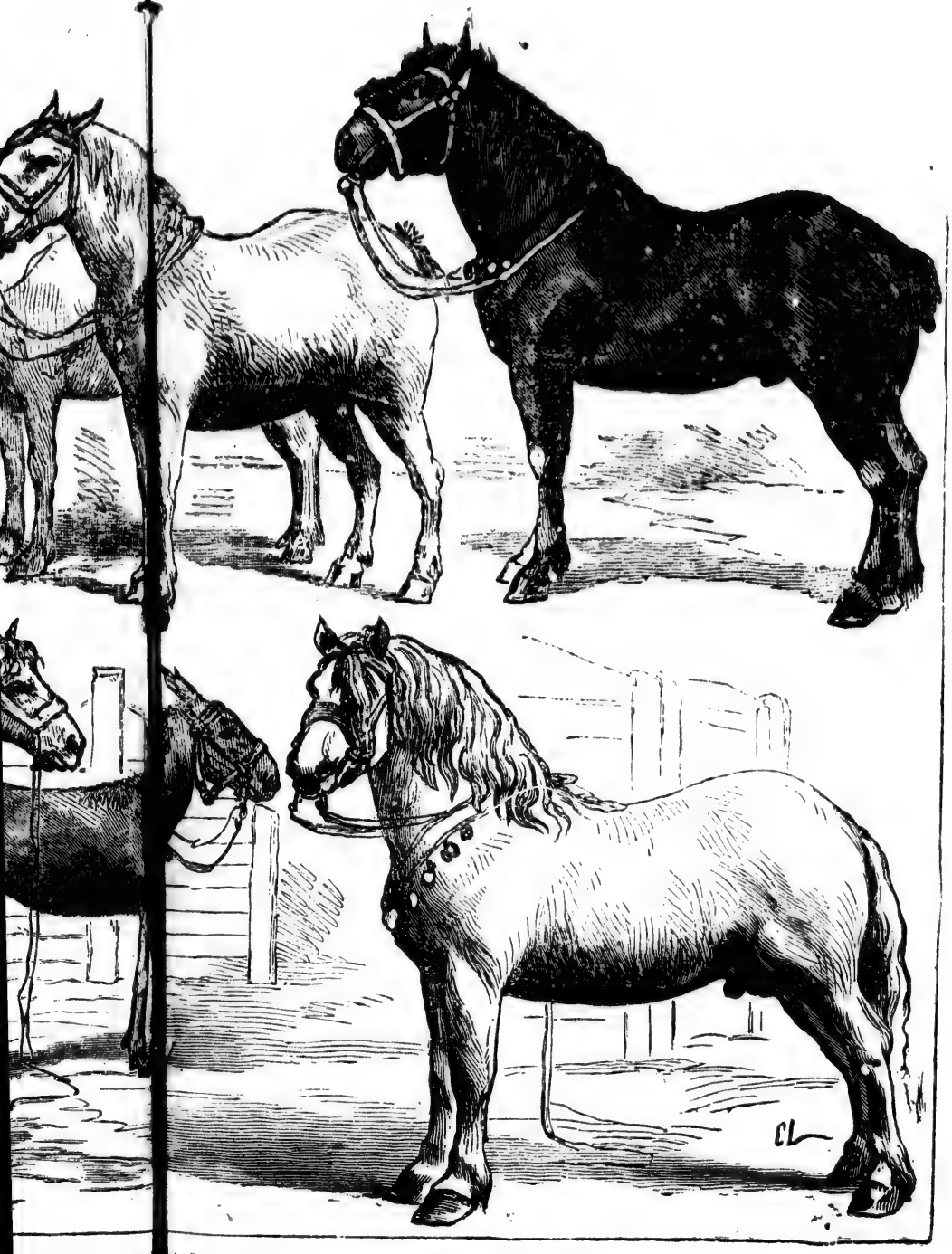
Après chaque promesse des brochures, il faut bien vous dire que le colon doit mériter par son travail, par son économie et sa bonne conduite les résultats promis.

Il faut ici beaucoup d'énergie et de persévérance.

C'est surtout dans les commencements que les colons belges et français se découragent facilement, principalement ceux qui commettent l'imprudence de s'établir en pleine forêt sans avoir passé au moins une couple d'années dans une contrée où la population plus ou moins compacte a pu leur permettre de se créer quelques bonnes relations et d'apprendre, sans trop de peines, de fatigues et de privations, le rude métier de bûcheron-défricheur.

Bref, si vous tenez à faire le voyage, venez, on ne vous mangera pas, soyez tranquilles. Parcourez le pays,

Je voudrais voir introduire au Canada qu[illegible] écha[illegible]

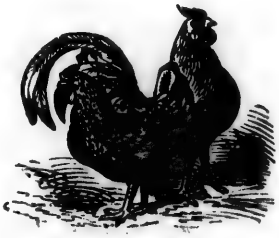


Canada que échantillons de la race chevaline belge.

voyez, jugez par vous-mêmes et établissez-vous définitivement l'année prochaine, pas plus tôt. Méfiez-vous des acquisitions précipitées : elles ont perdu plus de colons que tout le reste. Donc, pas de précipitation; si une occasion vous paraît bonne dès les premiers jours de votre arrivée, plus tard vous en rencontrerez de meilleures.

A propos de vêtements, achetez quelques bons caleçons, des gilets de flanelle et une douzaine de paires de bons bas. J'ajoute à ma lettre la carte d'adresse d'un ami de Bruxelles qui vous procurera tout ce qu'il vous faut de ce genre : il sait ce qui convient le mieux pour ce climat. Un ou deux costumes de bon velours gris vous seront aussi très utiles. Pour le reste, vous ne payerez pas plus cher ici qu'en Belgique.

Mais, encore une fois, je ne vous conseille le voyage que dans le cas où vous vous sentiez assez d'énergie pour endurer bravement les privations, les fatigues et les contrariétés qui attendent au début tous les émigrants. Puis, de même que je ne vous demande rien pour les conseils que je vous donne et pour les petits services que je pourrai peut-être vous rendre, je ne m'engage absolument à rien, je ne prends aucune responsabilité. Je le dis dans la petite brochure que je vous ai envoyée, et je m'y tiendrai.



XVI

Sherbrooke, 28 juillet 1883.

A M. *** Professeur à T...

Votre lettre est charmante, cependant je lui trouve un grand défaut : elle me parle à peine de vous-même. Vous êtes toujours le même brave cœur : c'est pour les autres que vous m'écrivez et que vous recourez à mes... lumières. Je ferai de mon mieux pour vous éclairer.

On voit bien que vous avez l'habitude d'enseigner méthodiquement. Vous me posez huit questions numérotées, auxquelles je vais répondre le plus brièvement et le plus clairement possible.

Avant tout, je vous dirai qu'en principe je ne conseille pas — absolument pas — l'émigration au Canada à ceux qui ne sont pas cultivateurs et qui ne possèdent pas la somme nécessaire pour acheter une ferme et ce qu'il faut pour l'exploiter. Ensuite, je vous réponds comme si votre protégé était déjà en route, c'est-à-dire que jamais il n'aura le droit de dire que je l'ai engagé à faire le voyage. Je veux être l'ami des colons, mais pas leur père-nourricier.

Maintenant, je commence.

1° *Un jeune homme courageux, qui n'a pas peur du travail, peut-il partir avec* LA CERTITUDE *d'acquérir au bout d'un certain temps une position, si pas brillante, au moins convenable?*

Réponse. — Une pareille question ferait reculer les plus braves. *La certitude!...* Mais, mon cher ami, rien ici-bas n'est certain; vous devriez le savoir, vous qui donnez des leçons de philosophie. Vous dites que votre ami n'a pas peur du travail. De quel travail parlez-vous? On doit compter fort peu ici sur les talents, sur l'instruction; on peut *travailler* dans une usine ou chez les cultivateurs. L'apprentissage est souvent très rude. On se fait rarement une position par le mariage, car les Canadiennes, aussi bien que les demoiselles de notre pays, veulent connaître le *présent* avant d'accepter le *futur*.

2° *En débutant au Canada, que peut-il y gagner?*

Réponse. — S'il connaît un métier et s'il trouve une place, une vingtaine de piastres par mois et la nourriture. (La piastre vaut fr. 5,25.) S'il travaille dans une usine ou chez un fermier, de quatre à dix piastres par mois et la nourriture. Je vous dirai cependant que jamais un valet de ferme canadien ne se contenterait d'un pareil salaire : celui qui sait labourer demandera au moins vingt piastres par mois. Seulement on a l'habitude de ne les engager que pour un terme très court : le reste du temps ils travaillent dans la forêt où ils gagnent facilement vingt piastres par mois, logement et nourriture. Jamais on ne payera un pareil salaire aux étrangers qui n'ont pas fait d'apprentissage.

3° *Quel est le prix du voyage de Bruxelles au Canada?*

Réponse. — De 120 à 500 francs. Les places à 120 francs (à l'entrepont) ne sont pas trop confortables; cependant on peut très bien s'en contenter.

4° *Mon ami aurait l'intention de partir avec un ou deux autres jeunes gens. Peut-il le faire? Entre parenthèses, l'un de ces jeunes gens est Allemand.*

Réponse. — Les conditions sont les mêmes pour tout le monde. Si les jeunes gens sont des fils de cultivateurs et s'ils ont chacun au moins cinq ou six cents francs, ils peuvent risquer le voyage. A eux trois, s'ils se soutiennent mutuellement, ils se tireront probablement d'affaire. Je connais, pas loin de Montreal, cinq jeunes Savoyards, qui sont en train de se faire une bonne bourse; ils ont l'intention d'acheter une ferme dans une couple d'années.

5° *Il me demande aussi s'il convient ou ne convient pas qu'il se marie avant le départ?*

Réponse. — Je n'ai jamais pratiqué l'art de tirer les cartes ou de lire dans la main. Si je devais absolument donner un conseil à votre ami, je lui dirais : « Commencez par vous faire une position, et mariez-vous après.... si le cœur vous en dit. »

6° — *Quel est le prix du terrain dans ce pays?*

Réponse. — De *rien* à 500 francs de l'hectare, et plus. Les terres de la Couronne, que l'on obtient gratuitement, ne conviennent pas aux Européens. Elles sont trop éloignées des grands centres et des voies de communication. On doit acheter une partie de terre d'au moins cinquantes acres (20 hectares) avec un petit lot défriché et des bâtiments. Une pareille propriété coûte de 400 à 1,000 piastres selon qu'elle est plus ou moins éloignée d'un centre. Près d'une grande ville, elle peut valoir de 2 à 4,000 piastres. Mais il est très dangereux d'acheter une propriété dès les premiers jours; il faut commencer par faire un apprentissage d'au moins une année.

7° *Faut-il acheter des habillements en Belgique ou au Canada?*

Réponse. — Objets en flanelle, laine et laine tricotée, en Belgique, le reste ici.

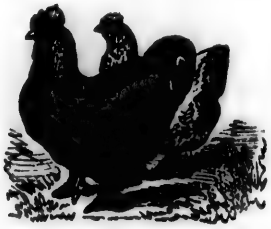
8° Est-il nécessaire de transporter des ustensiles de travail et lesquels?

Réponse — Il est inutile d'en acheter pour les apporter ici, car on peut trouver au Canada tout ce qu'il faut pour tous les métiers. Cependant si vos amis ont des outils, qu'ils les emballent, cela vaut toujours quelque chose.

Voilà, mon cher ami, des réponses sans façon, mais sincères. Pour finir, je vous dirai ce que j'écris à tous mes correspondants : je travaille *pro Deo*; jamais je ne demanderai rien aux émigrants, mais je ne veux pas nonplus qu'ils viennent m'ennuyer s'ils ne réussissent pas. Pour plus amples informations, vous pouvez vous adresser au ministère de l'agriculture à Québec ou à Ottawa ; la réponse ne se fera pas attendre.

Vous me dites que vous allez bientôt vous marier; je vous souhaite bonheur et prospérité. Pour votre voyage de noces, vous pourriez venir au Canada; inutile de vous dire que, dans ce cas, je vous invite au dîner.

Si je vais encore en Belgique l'an prochain, j'irai vous demander une couple de vos belles grosses poules. En retour, je vous offrirai une bonne brique de sucre d'érable.



XVII

Sherbrooke, 15 octobre 1883.

A M. L., cultivateur à V.

Monsieur,

Vous m'écrivez que vous pouvez disposer d'une somme de 35 à 40,000 francs, et vous me demandez :

1° Si je vous conseille de vous établir au Canada ;

2° Si vous devez sacrifier votre capital tout entier à l'achat et à l'exploitation d'une ferme ;

3° Si vous pouvez espérer qu'au bout de quelques années vous aurez amassé une bonne fortune.

Vous ajoutez que vous ne manquerez pas de m'offrir un bon jambon si le résultat répond à nos espérances.

Je tâcherai de répondre d'une manière satisfaisante aux questions que vous me posez ; ne croyez pas cependant que votre promesse soit capable de me tourner la tête. Au contraire, je serai plus prudent que jamais afin de ne pas m'exposer à changer le jambon en..... reproches amers.

Je ne vous conseille pas plus de venir au Canada que d'aller ailleurs ou de rester en Belgique. Pourquoi irais-je prendre une responsabilité aussi grande, d'autant plus que je n'ai pas l'honneur de vous connaitre. Si vous venez ici d'après mes conseils et si vous réussissez com-

plètement dans toutes vos entreprises, j'aurai gagné un jambon et des remerciements; mais si vous ne réussissez pas?....

Car, sachez-le bien, Monsieur, ce ne sont pas vos milliers de francs qui vous feront réussir ici; vous pourriez obtenir le meilleur résultat avec une somme beaucoup plus petite, comme vous pourriez manger en peu de temps toute votre fortune. Cela dépend de vous-même, de votre famille et de vos aptitudes; ne vous connaissant pas, il me serait impossible de prédire ce qui vous attend ici.

Je dirai seulement que vous possédez assez d'argent pour assurer l'avenir d'au moins dix familles de cultivateurs-bûcherons canadiens.

Vous dites aussi que vous avez six enfants. S'ils sont petits, ils sont incapables de vous rendre le moindre service; s'ils sont grands, vous devriez au moins me faire savoir s'ils sont bons travailleurs et si vous pouvez compter sur eux. C'est là une question très importante. Vos fils s'occupent-ils volontiers des travaux de la campagne? Vos filles sont-elles bonnes ménagères?

Si vous devez recourir aux bras étrangers pour les labours, les semailles, l'entretien du bétail, la moisson, vous avez perdu avant de jouer. Un ménage nombreux dont tous les membres se rendent utiles, ne saurait manquer de prospérer ici.

Maintenant, causons en bons amis : le style familier de votre lettre m'autorise à vous faire cette proposition.

Supposons que vous soyez-là, devant moi, dans mon petit cabinet de travail. Vous me tenez à peu près ce langage : « Monsieur, je viens d'arriver au Canada et ma première visite est pous vous... J'ai sur moi de 35 à 40,000 francs. Ma famille est venue avec moi, elle attend à l'hôtel; que me conseillez-vous de faire? »

Je vous répondrais comme suit :

— Monsieur, vous avez eu tort de vous mettre en route avec votre famille, sans savoir où vous établir. Si vous étiez seul, je vous donnerais le conseil de porter votre argent à la banque et de passer au moins six semaines à visiter le pays pour chercher le meilleur emplacement ; aujourd'hui cela est impossible, car vous mangeriez à l'hôtel la moitié de votre fortune. Vous voilà donc forcé d'acheter au plus vite, ce qui n'est jamais avantageux, surtout dans ce pays. Si vous ne travaillez que pour vous-même, achetez une propriété peu éloignée de la ville ; vous la payerez cher, mais elle vous donnera des revenus immédiats. Vous aurez, pour cette acquisition, besoin de toute votre fortune. Si, au contraire, vous songez à l'avenir de vos enfants, établissez-vous à une bonne lieue d'un grand centre ; achetez une propriété d'au moins cent acres (ou 40 hectares) en partie défrichée, avec une maison d'habitation, une grange, une écurie et une étable. Quand votre fils aîné sera capable de se tirer d'affaire sans votre concours, vous lui achèterez une propriété pareille ; vous en ferez autant pour le second, et ainsi de suite. Si le bon Dieu vous prête une longue vie et beaucoup de petits-enfants, vous pourrez devenir le chef d'un grand village. Vous ne seriez pas le premier. J'ai vu les petits-enfants d'un colon français qui a placé ses douze fils, leur laissant à chacun deux cents acres de bonnes terres. Il est vrai qu'il était arrivé au bon temps : aujourd'hui cela est encore possible, mais ce n'est plus si facile.

Vous vous arrêtez à ma seconde proposition, vous choisissez l'établissement à une bonne lieue de la ville. Vous achetez une propriété passablement bien bâtie, trois hectares de terre labourable à la charrue, six hectares de prairies à foin, deux hectares de pacage et

une trentaine d'hectares en bois debout. En tout cent acres. Cette propriété vous coûtera environ huit mille francs, plutôt moins que plus, ci . . . fr. 8,000,00

Vous achetez encore :

2 chevaux.	»	1,000,00
4 vaches	»	700,00
2 porcs.	»	80,00
Des poules.	»	50,00
Mobilier	»	750,00
Voitures, harnais, instruments de labour	»	1,200,00
Total :	fr.	11,780,00

Mettons en tout une dépense de douze mille francs; vous tiendrez en mains trois mille francs pour les réparations et autres dépenses et pour vos premiers frais. Prenez le reste et portez-le précieusement à la banque : il vous rapportera un intérêt de 3 p. c., et vous le trouverez quand vous en aurez besoin.

Après cela, mettez-vous courageusement à l'ouvrage et surtout ne songez pas à augmenter votre exploitation dès la première année. Ne touchez à vos fonds de réserve qu'après avoir appris à bien connaître le pays; vous trouverez alors plus d'une occasion de faire de bons marchés.

Engagez un ouvrier canadien et faites-lui bûcher du bois de chauffage; il vous en coupera une centaine de cordes, que vous vendrez en ville pendant l'hiver. Cela vous coûtera environ 75 piastres et le bois vous rapportera, conduit en ville, environ 250 piastres, probablement davantage. Au printemps, vous défricherez le coin de terre sur lequel on aura pris les cent cordes de bois — environ trois acres — et vous y sèmerez de l'a-

voine ou bien vous y planterez des pommes de terre qui réussissent toujours très bien dans les terres nouvelles.

Au bout d'une année, vous saurez à quoi vous en tenir et vous viendrez me remercier de vous avoir conseillé de porter au moins la moitié de votre argent à la banque. Comme vous aurez eu le temps d'engraisser et de tuer un de vos porcs, vous m'apporterez le jambon promis, et ma femme vous fera une bonne tasse de café.

Je répondrai maintenant à votre troisième question.

Vous me demandez si vous amasserez en quelques années *une bonne fortune*.

Je ne le crois pas; mais en Belgique nonplus, vous ne sauriez amasser une fortune, vous auriez même de la peine à conserver ce que vous possédez, et je crois que vous avez quitté votre pays à cause de cela. Non, vous n'amasserez pas rapidement une grande ou même une petite fortune, mais vous placerez bien vos enfants et cela aussi vaut une fortune, me semble-t-il.

Vous me demandez encore si je vous conseille de prendre avec vous des ouvriers belges.

Non! En supposant qu'ils vous soient bien dévoués et qu'ils se plaisent au Canada, il leur faudra toujours une bonne année d'apprentissage avant qu'ils vaillent les ouvriers canadiens. Puis, s'ils ne se plaisent pas ici, vous serez forcé de les faire retourner à vos frais.

Je vous dirai encore que les fermiers, surtout ceux qui ont de grands enfants, n'engagent jamais un ouvrier pour toute l'année; ils se font donner un coup de main pour les foins et la moisson, rien de plus.

Voilà, Monsieur, ce que je me fais un devoir de vous écrire; à vous maintenant de juger si vous devez entreprendre le voyage ou rester en Belgique. Dans l'un et dans l'autre cas je vous souhaite bonheur et prospérité.

XVIII

Sherbrooke, 15 novembre 1883.

A Madame la Douairière de M...., Paris.

Un long voyage que je viens de faire m'a empêché de répondre immédiatement, comme vous le désiriez, à votre honorée du 5 octobre dernier qui est arrivée ici pendant mon absence. Monsieur de L*** vous a dit la vérité quand il assura que vous pouviez compter sur ma franchise et sur ma bonne volonté, mais il s'est trompé en vous engageant à implorer ma protection comme une chose bien précieuse. Je vous le dirai sans fausse modestie, Madame, je ne puis rien pour M. votre fils et le meilleur conseil que je puisse lui donner est de ne pas venir au Canada.

Vous me dites que votre fils a reçu une très bonne éducation, qu'il a un excellent caractère, un joli talent de dessin qui s'adapte à tous les genres; qu'il connaît la construction; qu'il sait dresser les chevaux; qu'il a une belle écriture; qu'il connaît la comptabilité; qu'il est bon pianiste..... Eh bien! Madame, je regrette de devoir vous le dire, son ignorance de la langue anglaise rend toutes ces belles qualités à peu près inutiles, d'autant plus que M. votre fils ne possède plus la moindre fortune.

Il trouverait plus facilement à se créer une position s'il était charpentier, maçon, cultivateur ou bûcheron. Quand un colon arrive ici, on s'enquiert de l'état de ses

finances et s'il ne possède pas quelques milliers de francs on fait fort peu de cas de lui. Beaucoup de campagnards canadiens ont un singulier métier : ils achètent, le plus souvent à crédit, une pièce de terre toute couverte de bois ; ils en défrichent un coin, y bâtissent une maison, une grange et des écuries, et cherchent à vendre le tout aux Européens. Dès qu'ils apprennent qu'un émigrant vient de débarquer ils vont le trouver et lui proposent le marché. Cela prouve que l'argent comptant manque ici plutôt que les bras.

J'ai rencontré à Montréal un sculpteur belge qui avait beaucoup de talent : il amassait péniblement, piastre par piastre, la somme nécessaire pour son voyage aux Etats-Unis où il espérait trouver un placement plus facile de ses chefs-d'œuvre.

La propriété foncière n'a ici qu'une valeur relative, car l'offre dépasse de beaucoup la demande. Celui qui possède une grande fortune en terres, ne fait pas de l'argent quand il veut : il ne suffit pas de mettre une propriété en vente, il faut encore trouver amateur, ce qui n'est pas facile dans un pays aussi grand que l'Europe et dont la population est à peine de 5 millions d'habitants. Ceux qui achètent des propriétés dans ce pays font un excellent placement, à condition qu'ils puissent attendre l'augmentation de la valeur de ces propriétés qui arrivera nécessairement par l'augmentation de la population

Le cultivateur canadien n'engage jamais d'ouvriers pour toute l'année. Tout au plus paie-t-il quelques journées d'ouvriers pendant la moisson ou pour le bûchage du bois. Le reste du temps il fait tout lui-même ; il est quelque peu architecte, charpentier, charron, peintre et maréchal.

L'émigrant qui arrive ici peut trouver de l'occupation

aux travaux de terrassement des chemins de fer, dans les chantiers et usines; mais ce n'est certes pas cela que vous désirez pour M. votre fils.

En effet, ce jeune homme a reçu une éducation brillante, il a fréquenté une société choisie, il a passé ses soirées dans des salons où il rencontrait des artistes et des poètes, l'élite de la société; il n'a jamais connu d'autre besogne que la surveillance d'une entreprise commerciale dont les résultats n'ont pas répondu à votre attente. Que ferait-il dans un pays où le travail est une véritable lutte corps à corps contre des obstacles de toute nature? Saurait-il travailler, exposé pendant l'été à une chaleur au moins aussi forte que celle qui règne dans le midi de la France et en hiver à un froid sibérien dont vous auriez de la peine à vous faire une idée? Et quel serait ce travail qu'il paraît accepter d'avance avec résignation et courage? Je viens de vous le dire, il devrait manier la hâche du bûcheron ou la pioche du terrassier et son inexpérience lui rendrait plus pénibles encore les fatigues et les privations déjà si dures pour l'Européen habitué à vivre du travail de ses bras.

Et ne se sentirait-il pas humilié en se voyant forcé de vivre au milieu d'ouvriers, braves et honnêtes il est vrai, mais plus ou moins grossiers et sans la moindre instruction?.. Ne regretterait-il pas ses salons dorés et la brillante société qu'il y rencontrait, quand il n'aurait pour habitation qu'une cabane de troncs d'arbres au milieu de la forêt?

Son beau nom et ses titres ne lui seraient d'aucune utilité dans un pays où les titres nobiliaires sont abolis.

Tout ceci, Madame, doit vous prouver que M. votre fils devrait être doué d'une force de caractère extraordinaire et d'une énergie indomptable pour se créer ici une position passable. Encore lui faudrait-il bien du

temps pour se procurer la somme nécessaire à l'achat d'une propriété rurale. La vie du colon-défricheur est très pénible, surtout au début, et elle ne permet d'espérer, comme bâton de maréchal, qu'une existence indépendante : « Du pain et la liberté, » comme disent les campagnards.

Avec l'éducation qu'il a reçue, il faudrait à M. votre fils un capital suffisant pour qu'il puisse se mettre à la tête d'un établissement industriel. Ou bien, il devrait connaître à fond la langue anglaise, ce qui lui permettrait, avec de la patience et un peu de protection, de trouver un bon emploi.

Cependant je dois vous dire que les grandes contrariétés que j'ai éprouvées m'ont rendu très prudent et même quelque peu méfiant. Pour cela je me permettrai, Madame, de vous donner un dernier conseil. Après tous les sacrifices que vous avez faits, vous dépenseriez peut-être encore une couple de milliers de francs pour faire une dernière tentative. Que M. votre fils vienne au Canada, qu'il fasse lui-même quelques démarches ; il rencontrera parmi les employés supérieurs du Gouvernement Canadien des hommes désireux de lui venir en aide. Qui sait si ces messieurs ne lui trouveront pas une bonne place ? En tout cas, je vous donne ce conseil sous toute réserve ; si le résultat ne répond pas à votre attente vous n'aurez pas le droit de me faire des reproches. J'ajouterai même, pour votre gouverne, qu'un ingénieur belge en faveur de qui j'ai fait de nombreuses démarches n'a pu s'acclimater ici. Il vient de partir pour les Etats-Unis où il espère être plus heureux.

Ce serait pour moi une grande satisfaction si je pouvais vous envoyer des renseignements plus agréables : mais vous m'avez demandé d'être sincère, je vous écris la vérité, rien que la vérité.

Vous pourriez aussi écrire à M. Chicoyne, directeur des Moulins Nantais, à Agnès, Lac Mégantic, Canada; peut-être ce monsieur pourra-t-il donner un emploi à M. votre fils. Il a sous ses ordres d'autres jeunes gens d'origine française.

P. S. — Il y a ici des dresseurs de chevaux qui gagnent beaucoup d'argent. Mais ils sont bien installés et ils possèdent les fonds nécessaires pour acheter des chevaux jeunes ou vicieux, de les dresser ou de les dompter et d'attendre que des amateurs se présentent.

Les jockeys, surtout ceux qui ont eu la chance de gagner un premier prix, sont aussi fort bien payés. Mais les places sont rares, car il y a ici, surtout dans les petites villes, fort peu d'amateurs de chevaux de courses. Puis, pendant l'hiver qui est fort long ici, beaucoup de jockeys perdent leur place et se trouvent forcés d'accepter n'importe quelle position pour ne pas se voir réduits à manger leurs économies : j'en ai vu un la semaine dernière qui était garçon d'hôtel dans la gare de Richmond. Tout cela ne conviendrait donc pas pour M. votre fils.

Si plus tard l'occasion de vous être utile se présentait, soyez persuadée, Madame, que je me ferais un devoir d'en profiter avec empressement.

XIX

Sherbrooke, 25 novembre 1883.

A M. R... à B.

Mon cher Camarade,

J'ai bien reçu les journaux que vous avez eu la bonté de m'envoyer et je vous remercie de tout cœur. Les discours prononcés à la Chambre et au Sénat belges prouvent qu'on s'occupe beaucoup de la crise agricole. Viendra-t-on efficacement en aide aux cultivateurs si cruellement éprouvés? Je le souhaite sincèrement.

Mais je ne vois pas trop ce que l'on fera pour les campagnards que le morcellement des propriétés et le bas prix des céréales mettent dans la gêne. On parle d'un droit d'entrée sur les blés... Mauvaise mesure; quand même on ferait payer aux importateurs la somme énorme de cinq francs par hectolitre de froment, la hausse qui résulterait de cet impôt n'aurait d'autre effet que d'augmenter le prix du pain sans donner aux cultivateurs une compensation suffisante.

Il faut donc chercher ailleurs.

Pour moi, je ne connais qu'un seul remède à ce triste état des choses et ce remède c'est l'émigration.

Vous me direz peut-être que je prêche pour ma chapelle et que je cherche à entraîner au Canada tous les cultivateurs belges mécontents de leur sort.

Je n'ai nullement cette intention : je ne désire pas le moins du monde exciter mes compatriotes à prendre une résolution aussi grave; ceux qui veulent améliorer leur sort ont autre chose à faire que d'écouter ou de croire le premier venu, et bien maladroit serait celui qui se mettrait en route sur la foi d'une lettre ou d'une brochure que lui enverrait un inconnu.

Il faut voir et juger par soi-même avant de prendre une résolution aussi importante. En tout cas, je me promets de devenir de plus en plus circonspect dans mes réponses.

Vous pouvez faire de cette lettre tel usage qu'il vous plaira; vous pouvez même la faire insérer dans les journaux. Elle rendra peut-être service à plus d'une famille. Je voudrais surtout la voir entre les mains de tous les campagnards.

Tout d'abord je vous dirai que je travaille en ce moment à une brochure : voici un extrait du chapitre que je dédie aux ouvriers belges :

Il en est beaucoup qui m'ont demandé s'ils feraient bien de venir au Canada.

Au plus grand nombre, pour ne pas dire à tous, j'ai répondu :

« *Je ne vous le conseille pas.* »

Désormais ma réponse sera plus courte encore; je dirai :

NON!

Pourquoi cela?.... Les ouvriers européens sont-ils donc tellement bornés, tellement maladroits et incapables, qu'ils ne sauraient vivre ici? Ou bien, est-ce la besogne qui manque au Canada?

Rien de tout cela, mais...

Mais... la vérité est souvent assez difficile à dire. Cependant j'ai toujours été sincère et je suis trop vieux pour

changer. Je vais donc expliquer franchement pourquoi je ne puis conseiller aux ouvriers belges de venir ici.

L'ouvrier européen, surtout l'ouvrier des grandes villes, tient, en général, beaucoup trop aux amusements. Il a ses cafés de prédilection, ses réunions, ses habitudes auxquelles il ne renonce pas volontiers. Sans être toujours ce que l'on appelle un bon chrétien, il fête non-seulement les grands saints du calendrier, mais il en invente encore lui-même, par exemple *Saint-Lundi*. Souvent il lui faut son verre le matin, à midi et le soir; ce dernier est même à répétition.

L'ouvrier de la campagne est aussi grand partisan des fêtes. Il fait partie d'une société colombophile, d'une société d'Harmonie ou de Fanfares, d'une Société de Tir-à-l'Arc à la perche ou au berceau, d'une Société dramatique, d'une Société chorale, etc., etc. Kermesse du village, kermesse du village voisin, funérailles suivies d'actions... d'éclat à table et au comptoir du plus proche café; veilles des fêtes, fêtes et lendemains des fêtes; noces et baptêmes; réunions et excursions : deux cents jours de fêtes plus ou moins observées par année.

C'est une habitude, c'est une manie, c'est une maladie, c'est une vraie épidémie de fêtes, de distractions, de plaisirs et de réjouissances.

Quand on arrive ici avec ces habitudes on a perdu avant de jouer.

Puis vient la question du salaire.

J'ai dit, dans une de mes brochures distribuées en Belgique l'an dernier, qu'ici la moindre journée est de cinq francs. Cependant beaucoup d'ouvriers belges ont du se contenter d'une somme inférieure. On a, par exemple, donné à des valets de ferme de cinquante à soixante francs par mois, avec logement et nourriture; d'autres n'ont gagné que quarante francs et même moins.

Cela fait dire à certains gros malins que j'ai mal renseigné les colons.

Je vais prouver à ces messieurs qu'ils se trompent.

A Bruxelles, un bon ouvrier typographe gagne facilement cinq francs par jour; j'en ai connu qui gagnaient beaucoup plus. Supposons maintenant qu'un excellent ouvrier forgeron et un menuisier tout-à-fait au courant de son métier aillent se présenter chez un imprimeur et prétendent gagner — comme typographes — le même salaire que les typographes de profession... Leur offre sera-t-elle acceptée?... Evidemment non; mais le patron leur dira : « Quand vous connaîtrez le métier vous aurez droit au salaire. »

Eh bien! la même chose se passe ici. Les ouvriers qui viennent au Canada, quelles que soient leurs capacités, doivent s'habituer au système canadien. L'homme qui arrive ici doit faire son apprentissage, mais j'ajouterai que cet apprentissage peut être de courte durée quand on possède les premières notions.

Grâce à un ami qui est grand partisan de la colonisation belge au Canada, j'ai trouvé pour un jardinier flamand une place de 115 francs par mois, avec logement et nourriture. Il gagne plus que cela aujourd'hui; mais ceci est une exception.

Voilà pour les ouvriers.

Quant aux buralistes, commis, employés, gens lettrés de toute sorte, inutile de venir ici s'ils ne connaissent à fond la langue anglaise, ou, pour mieux dire, je ne saurais leur conseiller le voyage, quand même ils posséderaient les qualités voulues : ce que l'on demande ici, ce sont des cultivateurs, encore et toujours des cultivateurs... avec une somme suffisante pour acheter une ferme et l'exploiter.

En tout cas, je ne répondrai plus aux lettres que m'a-

dresseront les ouvriers et les employés : je ne vois pas pour eux assez de chances de succès pour encourager en quoi que ce soit leurs projets téméraires.

Ici tous les commencements sont durs et les ouvriers belges se découragent trop facilement. S'ils ne trouvent pas de suite ce qu'ils avaient chez eux, surtout les amusements, ils jettent le manche après la cognée, ils s'en retournent mécontents et découragés.

Quand on persiste, on réussit. Le 25 octobre dernier mourut à Rigaux, dans la province de Québec, un brave et digne homme, M. Léon Cool, venu ici, il y a une vingtaine d'années, d'un village de la Flandre Occidentale. Arrivé au Canada il ne possédait plus rien. Mais il a travaillé, il ne s'est pas découragé aux premières difficultés, il laisse de beaux revenus à sa veuve et à son fils.

A Saint-Hyacinthe, dans la même province, il y a un jardinier flamand qui fait de brillantes affaires; il a commencé avec des ressources insignifiantes.

Je dirai cependant que ce sont là des exceptions; pour réussir ici il faut commencer avec de l'argent.

Veuillez donc dire aux ouvriers et aux employés qui vous ont prié de m'écrire que je leur conseille de rester où ils sont. Cela leur évitera beaucoup de déceptions et à moi beaucoup d'ennuis. Au risque de mécontenter beaucoup de mes compatriotes, je dirai que pour ma part je préfère les ouvriers canadiens aux ouvriers belges : ils connaissent *moins de métiers*, mais ils connaissent mieux *leur métier*.

Voilà, cher ami, sauf quelques petits changements, ce que je dis dans le 3e chapitre de ma petite brochure. Il m'eût été impossible de mieux répondre à la première partie de votre lettre. Je répondrai à la seconde partie dimanche prochain si Dieu et Saint Hubert me le permettent.

XX

Sherbrooke, 30 novembre 1883.

A M. R... à B.

Mon cher camarade,

Une quinzaine au moins de nos amis et connaissances vous ont prié de m'écrire et d'un seul canton de la province d'Anvers j'ai reçu, le mois passé, plus de vingt lettres; des environs de Louvain, j'en ai reçu en six mois, plus de cent. Il m'est impossible de répondre à tant de personnes; d'ailleurs, ma réponse est le plus souvent très courte : « *Ne venez pas.* » Ne touchant pas de frais de bureau et n'ayant pas de commis, je me contente ordinairement d'envoyer à mes correspondants inconnus l'une ou l'autre de mes brochures dans laquelle je souligne une phrase ou un passage. Avec un peu de bonne volonté on doit me comprendre.

Toutes ces lettres, m'arrivant par paquets, me prouvent une chose : c'est qu'en Belgique on parle beaucoup d'émigration et que grand nombre de gens se décident enfin à chercher ailleurs les ressources qu'ils ne trouvent plus dans leur pays. Eh bien! voici ce que l'on devrait faire :

La Belgique est le pays par excellence des sociétés; il y en a de toutes sortes, dans toutes les villes, dans tous

les villages et hameaux, je dirais presque dans tous les cabarets.

La liste de toutes les sociétés belges formerait un volume colossal.

Cependant je ne crois pas qu'il existe dans notre pays une seule *Société d'Emigration*. Pourquoi cela? N'est-il pas triste de constater qu'il y a des sociétés pour l'amélioration des chevaux, des lapins, des pigeons, des canaris et des pinsons aveugles, et qu'il n'y en a pas pour l'amélioration de la position des cultivateurs?....

On pourrait facilement créer une *Société d'Emigration* dans chaque chef-lieu de canton belge.

Les membres de ces sociétés se réuniraient au moins une fois par mois et ils verseraient chaque fois une petite somme, ne fût-ce que 50 centimes ou un franc. Le secrétaire écrirait aux agents de tous les pays ouverts à l'émigration, il se ferait envoyer des brochures et autres documents qui seraient lus et discutés dans les réunions. Au bout de quelques mois, la société posséderait un capital qui serait remis à un délégué chargé de partir pour le Nouveau-Monde et d'y étudier le pays et ses ressources. Le même délégué pourrait au besoin s'occuper des intérêts de deux ou plusieurs sociétés. Par lui on obtiendrait des renseignements auxquels on pourrait ajouter foi et les sociétaires sauraient, sans beaucoup de frais, ce qui coûte maintenant à plus d'un colon des sommes et des fatigues considérables.

Vous qui avez beaucoup d'amis dans le journalisme, vous devriez leur recommander cette idée ; bien des gens se mettent en route dans les plus mauvaises conditions du monde, qui ne partiraient jamais s'ils étaient mieux renseignés.

Vous m'avez demandé un jour si je conseille à un citadin, qui ne s'est jamais occupé de culture, d'acheter

une propriété au Canada, et d'y mener la vie d'un *gentleman-farmer*. J'ai bien tardé de vous répondre; je voulais savoir par moi-même ce que l'on peut gagner ici en faisant faire par d'autres toute la besogne. Aujourd'hui que j'ai fait une expérience — qui me coûte assez cher — je vous répondrai : NON !

Je sais maintenant par expérience que le cultivateur doit faire lui-même une grande partie des travaux de la ferme s'il veut pouvoir compter sur quelques bénéfices.

L'habitant des villes doit se montrer, en arrivant ici, plus prudent encore que les cultivateurs; il doit visiter le pays et étudier par lui-même les chances de succès. Pour lui l'agriculture ne vaut rien dans ce pays, à moins qu'il ne possède une grande fortune; mais, même dans ce cas, il ne doit rien entreprendre sans avoir acquis l'expérience nécessaire et pour cela il faut au moins une année de séjour.

Je n'en dirai pas autant du commerce de bois de charpente ou de chauffage. Combiné avec la culture bien entendue, il peut donner de beaux bénéfices. Un propriétaire des environs de Sherbrooke avait acheté un lot de 125 acres; la vente du bois qu'il a pris sur cette propriété lui a rapporté une somme suffisante pour payer 1° le prix de la terre, 2° la main-d'œuvre du défrichement et 3° le premier labour. Je crois que voilà un beau résultat.

Cependant ici encore je dois jeter de l'eau sur le feu de votre enthousiasme; je crains qu'on ne coupe cette année trop de bois de chauffage et que par là il ne survienne une baisse considérable.

En ce moment je fais conduire en ville du bois que j'ai tenu en réserve à cinq minutes de ma ferme. Je le vends facilement et à prix-fixe : quatre piastres la charge de deux chevaux pour le bois dur, et trois piastres pour le

bois mou. Si la neige arrivait, les campagnards pourraient charrier le bois au moyen de traîneaux et les prix baisseraient.

Bref, vous voyez que j'en suis encore aux essais. Ne vous pressez pas trop de venir ici ; je vous tiendrai au courant de tout ce qui m'arrivera et vous pourrez profiter de mon expérience.

Quant aux ressources que pourrait vous procurer la chasse, n'y comptez pas. Vous ne pouvez pas habiter la forêt et le gibier fuit naturellement les environs des grands centres. De temps en temps on vous invitera à une excursion dans les contrées peu habitées : mais ceci sera pour vous une bonne distraction et non une cause de bénéfices. Les trappeurs seuls vivent de la chasse.

XXI

Sherbrooke, 24 décembre 1883.

A M. R... à B.

Mon cher camarade,

Voici probablement la dernière lettre que je vous enverrai avant mon départ pour la Belgique; je compte partir vers le 15 janvier, pour arriver chez vous à la fin du même mois.

Si vous connaissez un bon jardinier qui voudrait revenir ici avec moi, vous pouvez lui dire qu'un propriétaire de Québec lui donnera de la besogne; il pourra gagner dès le commencement cent francs par mois, logement et nourriture, mais il faut qu'il connaisse la culture des plantes et primeurs en serre chaude. S'il est marié, on pourra lui donner une habitation et un morceau de terre; dans ce cas les conditions changeraient naturellement. Au surplus, je vous envoie l'adresse du propriétaire en question; le jardinier, si vous en trouviez un, pourrait lui écrire et s'entendre avec lui pour les conditions, ce que je préférerais.

Pour mon compte, je n'engagerai pendant mon voyage aucun ouvrier belge. A ceux qui viendront me voir malgré moi je dirai que le Canada ne leur convient nullement, du moins pour le moment. Ils ont trop de peine à s'habituer au genre de vie et aux travaux canadiens; la

plupart de ceux que j'ai placés chez des fermiers ou ailleurs sont mécontents et leurs maîtres se plaignent pour le moins autant qu'eux. Il y a cependant des exceptions, mais pas assez pour que je continue à servir de guide et de tuteur aux arrivants. Beaucoup d'émigrants belges s'imaginent que je suis forcé de leur venir en aide ; des farceurs leur ont dit que le Gouvernement me paie des sommes énormes pour m'occuper de colonisation. Il faut que cela finisse et que tous les étrangers sachent bien qu'ils viennent ici à leurs risques et périls. Dans chaque grande ville du Canada il y a des agents salariés du Gouvernement qui se chargent du placement des colons : c'est à eux qu'on doit s'adresser.

Je regrette beaucoup de devoir vous écrire cela, mais les circonstances m'y obligent. Je pourrais parler et agir autrement si nous avions ici un établissement industriel dirigé par une société belge.

Une pareille entreprise serait une vraie fortune pour la colonie belge et elle fournirait aux capitalistes une excellente occasion de placer leur argent. Il ne faudrait pas une somme énorme pour obtenir des résultats magnifiques.

Pas loin de Sherbrooke il existe un pouvoir d'eau dont la force est pour ainsi dire illimitée ; on le vendrait aux meilleures conditions. Un capital de 200,000 francs suffirait pour cet achat, pour l'acquisition d'un grand lot de terre en bois debout, pour les bâtiments, le matériel et la mise en marche de l'usine. On pourrait y fabriquer de la pulpe pour les papeteries et des hommes compétents m'assurent que les actionnaires pourraient compter sur un dividende de 6 à 12 p. c. dès les premières années ; il y aurait de plus l'augmentation rapide et considérable de la valeur des terres acquises.

Une douzaine de familles pourraient trouver de l'oc-

cupation et gagner un bon salaire dans cette usine. Je ne crains pas de prédire que les résultats obtenus par les fondateurs d'un pareil établissement engageraient d'autres capitalistes belges à imiter leur exemple, ce qui serait un grand avantage pour notre pays aussi bien que pour le Canada.

Je vous l'ai déjà dit et je me fais un devoir de le répéter, le Canada est un « pays nouveau » où la propriété foncière est encore loin d'avoir atteint toute sa valeur. Ceux qui s'établissent ici peuvent compter qu'ils laisseront à leurs enfants un bel héritage, s'ils ont soin de bien cultiver et d'améliorer sagement leur propriété. Mais il serait imprudent de venir ici sans ressources; il faut non-seulement l'argent nécessaire à l'achat d'une propriété, du bétail et du matériel, mais le colon doit posséder encore des ressources suffisantes pour vivre pendant tout une année sans vendre les produits de sa ferme qui, au début, sont rarement considérables à moins qu'on ne puisse acheter une propriété d'un grand prix et en bon état d'exploitation.

Vous direz donc à votre cousin qu'il attende mon arrivée en Belgique avant de prendre une résolution. D'ailleurs, il aurait grandement tort d'entreprendre le voyage en plein hiver; les terres étant alors couvertes de neige, il est impossible de juger de la nature du sol. Qu'il parte donc au mois de mars; dites-lui surtout, ce que je lui répéterai, qu'il doit considérer la première année comme à peu près perdue s'il ne peut acheter une ferme en plein rapport.

Inutile de se munir de charrues ou d'autres instruments aratoires; votre cousin trouvera tout cela ici. Pour tout ce qui est outillage l'Amérique peut donner des leçons à la vieille Europe.

Mais si le cousin veut venir ici pour faire la culture

et le jardinage en amateur, qu'il prenne garde à lui, à moins qu'il ne possède une grande fortune. L'émigration est bonne pour les travailleurs et non pour les poètes. Dans tous les pays du monde le colon doit lutter contre des difficultés plus ou moins grandes et les vaillants seuls triomphent. Nulle part la terre ne produira des récoltes sans le travail du laboureur.

Parmi les pays ouverts à la colonisation, il en est certes qui sont plus fertiles et qui jouissent d'un climat en apparence plus agréable que le Canada. Cependant des lettres qui m'ont été envoyées de presque toutes les parties du monde me prouvent qu'on est mieux ici que partout ailleurs. Dans les pays chauds règnent des maladies contagieuses inconnues ici ; les sauvages indomptés font des incursions et pillent tout sur leur passage; les fleuves débordent et détruisent les récoltes; des animaux féroces rodent autour des habitations et dévorent chaque année un grand nombre de colons. Ici rien de tout cela n'est à craindre : on n'y fait pas rapidement fortune, mais on est sur d'arriver avec du courage et de la persévérance. Celui qui possède une propriété la conserve, l'améliore, l'agrandit et en augmente la valeur. Le climat canadien est le plus sain du monde. Ici pas de luttes politiques; chacun vit en paix avec ses voisins; on ne craint ni les voleurs ni les maraudeurs et les statistiques prouvent que le Canada est le pays où il se commet le moins de crimes.

Dites-moi franchement si la situation est encore tenable pour les cultivateurs belges et si la valeur des céréales est en rapport avec le prix de revient. La plupart de nos campagnards ne seraient-ils pas heureux s'ils parvenaient à joindre les deux bouts? Ont-ils donc le droit de se montrer trop exigeants et de dire : « Je voudrais bien m'expatrier, si l'on me garantissait que je

ferais fortune en quelques années? » Pendant qu'ils hésitent et qu'ils sacrifient leurs dernières ressources, les bonnes places sont prises partout par les Allemands, les Anglais, les Irlandais et les Ecossais qui émigrent en masse, s'emparent du sol et fondent des colonies florissantes. Le colon doit avoir le caractère du conquérant qui désire les bénéfices de la victoire mais qui ne recule pas devant les fatigues et les privations de la lutte.

On a le droit d'espérer la fortune, mais on doit savoir se contenter de l'aisance que trouvent ici tous ceux qui se mettent énergiquement à la besogne.

Si votre cousin possède quelque fortune, il pourrait acheter une grande propriété et élever du bétail, ce qui

donne toujours de beaux bénéfices. Mais c'est là un métier qu'on ne doit pas entreprendre sans le connaître à fond.

Ne m'avez-vous pas dit dans le temps qu'il sait bien dresser les chevaux?.. Voilà encore une source de beaux revenus quand on est adroit et entreprenant. Mais... il n'y a pour voir que l'œil du maître et le travail du chef de famille procure toujours le plus beau salaire.

XXII

Sherbrooke, 24 décembre 1883.

A M. D. H*** homme de lettres, à Bruxelles.

Mon cher ami,

Wishing you a joyful and glad Christmas and a happy New Year!..

May each day that ensues,
From sorrow be free,
Is the wish of a friend,
Who sends this tho thee.

Je vous souhaite de tout cœur une bonne fête de Noël et une joyeuse nouvelle année! Je fais les mêmes vœux pour votre dame et vos chers enfants. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que ma petite famille se joint à moi et me charge de vous offrir l'assurance de son amitié bien sincère.

Tous les journaux illustrés anglais et canadiens publient leur *Christmas number*, leur numéro de Noël, plus soigné que les autres numéros. Pour moi, je veux vous adresser ma *Lettre de Noël*, c'est-à-dire une lettre dans laquelle je laisserai de côté les affaires sérieuses pour ne m'occuper que de ce qui peut vous être agréable.

Ce n'est d'ailleurs pas à vous que je dois parler de forêts à défricher, de terres à labourer, de foin à faucher, de chevaux à dompter, de vaches à traire, de moutons à tondre ou même de lièvres à fusiller. La poli-

tique vous absorbe complètement, ou, s'il vous reste quelques heures de loisir, vous vous enfermez avec vos chers bouquins, vous causez avec Homère, Cicéron, Démosthènes et Virgile, tous braves gens si vous voulez, mais qui n'ont jamais songé à partir pour le Canada et à y fabriquer du sucre d'érable, des raquettes ou souliers à neige, des mocassins ou des bateaux d'écorce.

Que nous serions heureux si vous pouviez passer avec nous la Fête de Noël ! Vous ne pourriez vous faire une idée de la joie, de l'animation qui règnent ici en ce moment. Pendant l'été, le cultivateur canadien n'a guère le temps de s'amuser : la bonne saison est trop courte. A peine le soleil d'avril a-t-il fait disparaître la neige que la besogne arrive en masse : on met le bétail au pacage, on laboure, on sème l'avoine et le froment, on plante les pommes de terre, on brûle les tas de bois préparés dans les défrichements, on répare les bâtiments, on fauche le foin, on rentre les récoltes, on coupe le bois de charpente

et de chauffage... Tout cela se fait en six mois de temps et, sauf le repos dominical qui est scrupuleusement observé par toute la population, protestante ou catholique, on ne s'accorde ni trève ni répit.

Puis, pour célébrer joyeusement les fêtes il faut de l'argent et pendant la belle saison l'argent fait souvent défaut dans la cabane en troncs d'arbres du défricheur. En hiver, au contraire, quand il a livré quelques cordes de bois de chauffage, quand il a tué le porc et quelques poules, acheté un quartier de bœuf et un sac de farine, le campagnard trouve toujours le moyen de sacrifier une demi-douzaine de piastres pour se procurer quelques douceurs et, loin de l'effrayer, le Bonhomme Hiver se

présente à lui en habits de fête et chargé de beaux cadeaux pour tous les membres de la famille.

Aujourd'hui, au dîner, j'avais le plaisir de réunir à ma table quelques Belges établis ici depuis peu de temps. A quinze cents lieues du pays, on parle bien volontiers des absents, de ceux que l'on aime et... l'on boit de tout cœur à leur santé.

Nous avons porté des toasts comme aux grands banquets. N'ayant plus ni père ni mère, ni frères ni sœurs, c'est votre santé et celle de votre famille que j'ai proposée. On a applaudi bruyamment et vidé les verres à fond : je suis persuadé qu'en ce moment vous avez éprouvé une sensation très agréable.

Puis on a causé.

Un chasseur a raconté ses exploits. Il avait passé quelques semaines aux bords du lac Mégantic et battu la forêt vierge en compagnie du célèbre trappeur M. Pierre Le Royer, un chef indien établi dans les environs du Lac, au coin du canton Louise, près des forêts du Maine. Pendant trois jours ils avaient suivi, mais sans succès, les traces d'un orignal.

L'orignal est une espèce de cerf de taille colossale qui ressemble assez bien au grand cerf irlandais du Musée de Bruxelles et dont les bois se vendent fort cher.

M. Pierre Le Royer parle parfaitement bien le français et l'anglais; sa dame, une des meilleures élèves des Ursulines, a reçu une éducation soignée. Cependant on les appelle « sauvages » parce qu'ils habitent la forêt, vivent du produit de leur chasse et... ne s'occupent pas de politique. Je vous souhaite de n'avoir jamais autour de vous que des « sauvages » de ce genre.

Nos chasseurs, ayant perdu les traces de l'orignal qui avait gravi une colline très étendue d'où la neige avait été enlevée par le vent, changèrent de direction, ce

qui leur procura la bonne fortune d'abattre un magnifique chevreuil.

Ici un petit détail : quand les trappeurs ont tué un chevreuil, ils collent leurs lèvres à la plaie pratiquée par la balle ou par le couteau de chasse et ils boivent le sang de la pauvre bête encore palpitante. Il paraît que c'est très bon.

L'an prochain, notre jeune chasseur accompagnera le chef dans sa grande concession, au nord du Canada, pas loin de la baie d'Hudson si bien décrite par le capitaine Mayne Reid. Il espère y rencontrer l'ours, le wapiti, le blaireau, le wolverène, la marmotte d'Amérique, le castor, le bison, le lynx, le loup, la chèvre sauvage, l'élan,

le caribou ou renne, le cygne trompette, l'aigle à tête blanche, le faucon pêcheur et beaucoup d'autre gibier à poil ou à plume. Il promet de ne pas nous oublier et de nous procurer de belles fourrures.

La chasse!.... Voilà bien un sujet de conversation inépuisable, surtout quand on habite un pays où elle est considérée non-seulement comme un passe-temps très agréable, mais comme un travail très lucratif. Qui n'a pas entendu parler de la célèbre Compagnie de la Baie d'Hudson, qui a expédié en Europe des quantités énormes de peaux de castors, d'ours, de blaireaux, de loups et de bizons?

Chacun a son histoire plus ou moins intéressante à raconter. En voici une qui n'est pas très émouvante mais qui prouvera au moins que les ours se montrent parfois dans les environs de mon habitation.

Il y a quelques années un brave Canadien, M. Antoine Biron, quittait Sherbrooke pour aller s'établir en pleine forêt, à deux bonnes lieues de la ville. Il possédait pour toute fortune sa hache, son fusil, une provision de poudre et de plomb et quelques livres de farine et de lard. Mais M. Biron était un homme doué d'une énergie indomptable que les obstacles et les difficultés étaient loin d'effrayer ou de décourager. Il voulait réussir et il a réussi.

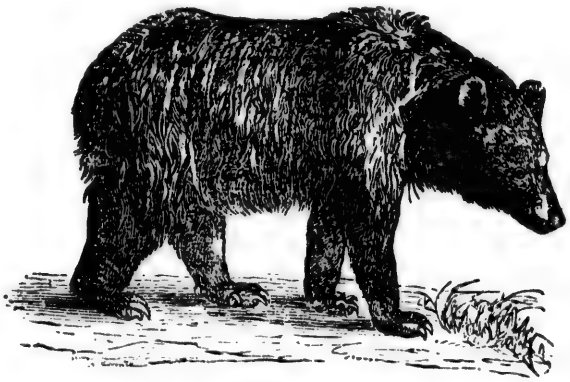
Vivant en grande partie du produit de sa chasse, il

eut bientôt défriché un coin de la vaste propriété que le Gouvernement lui avait cédée pour une très faible somme payable en plusieurs années. Il eut une première récolte d'avoine qu'il battit sur la glace. Un grand nombre de colons suivirent son exemple et aujourd'hui sa maison est entourée de beaucup d'autres maisons qui forment le village de Stoke.

Vous me direz que tout cela nous éloigne de notre aventure de chasse... Nous y voici.

M. Biron était établi à Stoke depuis cinq ou six ans, lorsqu'il s'aperçut un beau jour qu'un ours ravageait son champ d'avoine. Ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait, car il avait déjà vendu cinq peaux d'ours et les bûcherons qui avaient besoin d'un peu de graisse pour guérir leurs engelures savaient bien qu'ils en trouvaient toujours chez M. Antoine Biron. Mais cette fois-ci Maître Martin était un vieux roublard

qui ne paraissait pas disposé à se laisser mettre un grain de sel rouge sur la queue. M. Biron tendit un piège à l'endroit fréquenté par le dévastateur et se rendit le lendemain sur les lieux, armé de son fusil pour achever au besoin l'animal dont il comptait bien changer la peau en chaud paletot d'hiver.



L'ours était venu en effet, il avait bien dîné, puis il était parti sans toucher au piège.

Le lendemain, même visite et même déception.

Cela dura ainsi pendant une semaine entière. Le chasseur avait beau changer le piège de place, Martin mangeait et buvait et s'en allait comme un brave quadrupède qui n'a absolument rien sur la conscience.

Le huitième jour, le piège était parti.

Au lieu de se faire prendre par le cou, l'ours avait engagé son épaule dans le nœud fatal, il avait traîné le tronc d'arbre auquel le piège était attaché jusque dans un bosquet de mérisiers, puis, il s'était si bien empêtré, qu'il ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Il se tenait là debout, furieux de son impuissance, montrant les dents au chasseur qui dansait de joie en contemplant sa victime.

— Ah! mon gaillard, s'écria M. Biron, je vais vous envoyer une dragée qui vous guérira de l'envie de manger mon avoine!

Et il releva le marteau de son fusil.

Malheur! La capsule était tombée et M. Biron n'en avait pas d'autres.

Il courut, à vingt minutes de là, chez son voisin M. Dubreuil qui possédait heureusement des munitions.

Quand il se trouva de nouveau en présence de l'ours, M. Biron visa lentement la bête et lui logea une balle dans la tête.

M. Biron n'est pas un personnage des romans de Fenimore Cooper ou du capitaine Mayne Reid : il est vivant, bien vivant, et je le vois très souvent. Un colon belge, M. Armand de Haerne, neveu de Monseigneur de Haerne, a épousé sa fille. Le courageux pionnier n'a pas déposé la hache et encore moins le fusil. Chaque hiver il part à la tête d'une légion de bûcherons pour la grande forêt et ses *camps* sont le rendez-vous des chasseurs les plus célèbres.

On raconta encore beaucoup d'autres histoires que je réserve pour la première soirée que je passerai chez vous. Je compte arriver en Belgique vers la fin de janvier.

Je termine. Ma femme vient de me dire que des voisins qui passeront la soirée avec nous m'attendent pour faire une partie de cartes. Vous aurez votre lettre de Noël, vous n'avez plus rien à réclamer et vous pouvez crier avec moi : « *All right,* » et « *God save te Queen!* »

XXIII

Sherbrooke, 20 avril 1881.

A Monsieur L. C... Professeur à ***

Je voudrais, selon votre désir, vous envoyer une longue relation de la traversée, mais je n'ai pour ainsi dire rien à changer au récit que je vous ai fait de vive voix. Le voyage d'Anvers à Sherbrooke ressemble, sous tous les rapports, au voyage de Sherbrooke à Anvers. Un peu de mauvais temps, le sempiternel mal de mer et la joie du retour.

Un incident, cependant. Sur le bâteau se trouvaient une soixantaine d'orphelins anglais qu'un surveillant conduisait chez des fermiers canadiens. Ces enfants montraient le plus grand courage; leurs jeux et leurs chants m'ont souvent empêché de sentir les tortures du mal de mer. Avant peu ces jeunes émigrants seront de bons colons.

Comme je vous l'ai dit, je me chargerais bien volontiers de placer vos protégés mais la chose est complètement impossible pour le moment. Les cultivateurs canadiens n'engagent jamais d'ouvriers pour toute l'année; on pourrait bien trouver de l'occupation dans les usines et aux chemins de fer, mais je ne connais pas suffisamment les hommes que vous me recommandez pour oser prendre la responsabilité de la réussite. Généralement l'ouvrier belge est peu reconnaissant des services qu'on

lui rend et, si le succès ne répond pas à son attente, il devient l'ennemi de celui qui a cherché à lui rendre service. Il y a sans doute des exceptions, mais j'en ai rencontré fort peu.

Je n'ose plus même conseiller le voyage aux petits cultivateurs, c'est-à-dire à ceux qui n'ont que tout juste les ressources nécessaires pour leur établissement. La moindre contrariété les met dans la gêne et avec la gêne arrivent les plaintes et les récriminations.

Je voudrais voir créer ici deux établissements qui, selon moi, pourraient rendre les plus grands services aux émigrants européens : une **ferme-a sile** et une **usine**, soit une scierie mécanique soit une fabrique de pulpe à papier.

Voici quelques extraits d'une circulaire que je compte lancer vers le mois de décembre, c'est-à-dire quelques semaines avant mon départ annuel pour la Belgique :

« J'ai sacrifié deux années de ma vie à l'établissement d'une colonie belge au Canada. Le résultat n'a pas répondu à mon attente; j'ai été attaqué, calomnié par ceux-là mêmes à qui j'ai rendu ou voulu rendre les plus grands services.

» Cependant, je suis loin d'être découragé. Je suis au contraire bien convaincu de la possibilité de créer au Canada une colonie florissante. Mais pour atteindre ce but il faut autre chose que les efforts d'un seul homme. Plusieurs individus, plusieurs familles doivent s'unir : si elle dispose d'un capital suffisant, cette Association obtiendra les meilleurs résultats.

» Dans l'exécution du projet dont je m'occupe aujourd'hui je ne veux jouer d'autre rôle que celui de conseiller et de négociateur. Je me mets à la disposition des capitalistes, des industriels et des cultivateurs, mais jamais je ne serai ni actionnaire, ni fonctionnaire salarié

de la *Société de Colonisation belge au Canada*, je ne veux pas qu'on puisse me reprocher que je cherche à me créer une position aux frais de mes compatriotes. J'exigerai le remboursement des dépenses que m'occasionnera l'organisation de la société et un salaire raisonnable pour mes voyages, rien de plus. D'ailleurs, comme je l'explique plus loin, la *Ferme-Asile* à fonder par la Société doit être dirigée par un cultivateur canadien bien au courant des travaux de défrichement et du commerce de bois, et non par un colon belge.

» La présente circulaire étant plutôt une proposition qu'un règlement définitif, je tiendrai scrupuleusement note de toutes les observations qui me seront adressées.

L'ÉMIGRATION

» On s'occupe beaucoup de la crise intense que subissent depuis longtemps le commerce, l'industrie et l'agriculture belges. Des hommes politiques d'un grand mérite ont cherché un remède au mal. A la Chambre des Représentants et au Sénat plus d'un orateur a plaidé éloquemment la cause des victimes de la crise. On a beaucoup parlé, beaucoup écrit, beaucoup travaillé même, mais la crise est toujours là, sombre et menaçante, et il serait impossible de prédire quand et comment elle finira.

» Des économistes de talent ont déclaré que l'Emigration est appelée à sauver sinon tous les industriels, tous les négociants et tous les cultivateurs, du moins plusieurs parmi eux.

» Et depuis quelques années, surtout depuis 1882, grand nombre de familles belges quittent leurs foyers et se dirigent vers le Nouveau-Monde.

» Il est regrettable de voir tant d'émigrants entreprendre le voyage dans de si mauvaises conditions; plusieurs doivent fatalement échouer parce qu'ils se met-

tent en route sans les ressources et les renseignements nécessaires pour pouvoir compter sur un bon résultat.

» Les artisans surtout ont beaucoup de peine à se créer une position au Nouveau-Monde. Arrivant souvent sans ressources pécuniaires suffisantes ils tombent dans la plus grande misère s'ils n'ont la chance peu probable de trouver de l'occupation dès les premiers jours de leur arrivée.

» Les cultivateurs, même ceux qui disposent d'un certain capital, se trouvent dans le même cas. Le manque d'expérience leur fait faire de mauvaises acquisitions et ils perdent leurs ressources pécuniaires dans les tatonnements d'une installation prématurée.

» On voit sans peine les services immenses qu'une Société de Colonisation bien organisée pourrait rendre aux émigrants.

» C'est dans ce but que plusieurs amis de la Colonisation m'ont conseillé de créer au Canada une *Société de Colonisation belge*.

BUT

» Cette société viendra en aide aux émigrants :

» 1° En leur donnant, à leur arrivée au Canada, des conseils utiles pour leur installation ;

» 2° En leur facilitant l'acquisition, à des prix raisonnables, de fermes ou de terres en partie défrichées ;

» 3° En leur procurant de l'occupation ;

» 4° En achetant, le plus possible, le bois de commerce que les colons couperont sur leurs terres ;

» 5° En venant en aide aux colons par des prêts d'argent.

MOYENS D'ACTION

» 1° La Société prendra les mesures nécessaires pour que les émigrants puissent s'adresser à ses membres dès

leur arrivée au Canada et obtenir tous les renseignements et conseils désirables. Elle les empêchera ainsi de commettre des imprudences qui sont bien souvent une cause d'insuccès pour les colons. A cette fin elle aura recours à la publicité des journaux belges et canadiens favorables à l'émigration belge.

» 2° La Société se procurera la liste des propriétés à vendre dans un rayon très étendu; elle achètera au besoin, et si ses ressources le lui permettent, quelques-unes de ces propriétés qu'elle revendra aux colons après les avoir améliorées, se réservant dans ce cas un bénéfice raisonnable.

» 3° La Société achètera une ferme bâtie sur au moins soixante hectares de terres, à proximité d'une gare, dans la province de Québec. Le logement pourra y être offert temporairement aux émigrants belges qui payeront de ce chef une légère rétribution à moins qu'ils ne préfèrent payer par leur travail l'hospitalité que leur accordera la Société.

» Une bonne direction fera obtenir à cette ferme, au bout de quelques années, une plus-value considérable. On pourra au besoin, et si les résultats répondent à l'attente de la Société, augmenter l'exploitation par l'achat de nouvelles propriétés susceptibles d'amélioration, ou par la culture maraîchère sur une grande échelle, l'établissement de serres chaudes, etc., etc.

» Pendant les cinq ou six premières années, les bénéfices de l'exploitation pourront être employés à l'amélioration de la ferme ou consacrés à des défrichements. Ainsi capitalisés, ces bénéfices augmenteront l'avoir social. Cependant ils ne pourront être affectés à cet usage sans l'approbation du Conseil d'Administration.

» 4° La Société prendra en location les lots de terre en bois debout achetés par des propriétaires belges. Elle

trouvera ainsi le moyen de procurer de l'occupation à un grand nombre de colons belges et de leur apprendre le métier de bûcheron-défricheur. Plus tard, la Société pourra louer ou acheter d'autres terres en bois debout et y établir une scierie à vapeur. En ce moment, beaucoup d'Industriels des Etats-Unis achètent au Canada des troncs d'arbres qu'ils transportent à grands frais dans leur pays pour les renvoyer au Canada sous forme de placage, de bois découpé pour meubles, etc. On voit d'ici les bénéfices immenses que l'on pourrait espérer d'une usine établie en pleine forêt canadienne.

» 5° Beaucoup de colons, qui possèdent une terre entièrement payée, du bétail et un bon matériel agricole, désirent souvent augmenter leur exploitation et, dans ce but, ils cherchent à emprunter un peu d'argent pour lequel ils payent volontiers de gros intérêts. En leur prêtant à 6 °/₀ des sommes équivalant à la moitié de la valeur de leur immeuble on ne court aucun risque et on leur rend un service immense.

ADMINISTRATION

» La direction de la Ferme-Asile sera confiée à un bon cultivateur canadien qui, tout en travaillant lui-même, surveillera et dirigera les travaux. Les membres de sa famille travailleront avec lui.

» Son salaire sera déterminé par le Comité d'Administration. Ce Comité sera composé d'un Président, d'un Secrétaire, d'un Trésorier, de quatre Commissaires et de deux Censeurs. Un de ces derniers habitera la Belgique. Parmi les administrateurs, un seul, le Secrétaire, touchera un salaire. Les autres, ne voyant dans la Société de Colonisation qu'une œuvre charitable, rempliront leurs fonctions sans aucune rémunération.

» Quand la colonie belge comptera au moins une centaine de familles, on fera les démarches nécessaires

pour obtenir qu'un prêtre-missionnaire belge en prenne la direction spirituelle.

» Le Comité d'Administration sera, pour autant que la chose soit possible, composée exclusivement de Belges établis au Canada.

CAPITAL SOCIAL

» Le capital social sera de douze mille quatre cents piastres (12,400) ou soixante-cinq mille et cent francs. Ce capital sera divisé en 124 actions de 100 piastres ou 525 francs chacune, entièrement libérées. Il sera disposé de ce capital comme suit :

» Achat de :

	Piastres
La Ferme, 7,000 piastres, ci.	7,000,00
Bétail : 9 vaches et un taureau à 40 piastres, 400,00 p.; 2 bœufs de labour à 35 piastres, 70,00 p.; 4 génisses à 15 p., 60,00 p.; 2 chevaux de trait 200,00 p.; 1 cheval pour les courses, 60,00 p.; basse-cour, 10,00 p.; 2 porcs 30,00 p.; soit :	830,00
Matériel : 1 herse, 15,00 piastres; 1 charrue, 15,00 p.; 1 chariot, 55,00 p.; 1 charrette, 20,00 p.; 1 voiture légère, 40,00 p.; 1 traîneau de travail, 30,00 p.; 1 traîneau pour les courses, 30,00 p.; 1 Tarare, 20,00 p.; 1 baratte, 10,00 p.; Divers, 40,00 p.; Outils de charpentier, 5,00 p.; 1 faucheuse 60,00 p.; 1 râteau à cheval, 20,00 p.; Harnais, 60,00 p.; soit :	420,00
Meubles, ustensiles de cuisine, etc. . .	200,00
Logement des Emigrants, bâtiments. .	500,00
» » meubles . .	100,00
A reporter :	9,050,00

	Piastres
Report :	9,050,00
Frais imprévus	450,00
Réparations et installations	200,00
Achat de provisions	200,00
» » graines et semences. . . .	100,00
Salaire, frais de voyage et de bureau .	400,00
Fonds de réserve.	2,000,00
TOTAL :	12,400,00

» Les actionnaires ne feront aucun versement avant que les 124 actions ne soient souscrites.

» L'encaissement se fera par les soins du Secrétaire ou de toute autre personne à désigner par le Comité d'Administration.

» Quand le capital social sera formé et versé entre les mains du Comité directeur, les opérations commenceront immédiatement.

» Les actionnaires ne seront responsables que pour le montant de leurs actions. »

Voilà, mon cher Monsieur, ce que je désire proposer à mes compatriotes. La création d'une ferme-asile serait une œuvre charitable et une bonne entreprise. Grâce à elle les capitalistes trouveraient un excellent placement de leur argent et les petits campagnards seraient efficacement protégés.

Je vous parlerai dans une prochaine lettre de la création d'un établissement industriel. Vous serez tout surpris en voyant les bénéfices qu'on peut réaliser avec un capital relativement petit.

XXIV

Sherbrooke, 6 mai 1881.

A Monsieur L. C..., professeur à ***.

Je connais, pas loin de Sherbrooke, un *pouvoir* ou chute d'eau d'une force de plus de deux mille chevaux. Il est à vendre pour une vingtaine de milliers de francs, si je suis bien renseigné. Je l'ai visité en compagnie d'un ingénieur : jamais je n'ai vu de plus bel emplacement pour une usine. Ce *pouvoir* est longé par le chemin de fer. A une très petite distance on peut acheter des terres en bois debout à dix, huit, six et cinq piastres de l'acre.

Voici les calculs qui m'ont été communiqués à propos de la création d'une usine à pulpe sur ledit pouvoir d'eau.

Achat de ce pouvoir	4,000	piastres.
Bâtisses	6,000	»
3 bouilloires	8,000	»
1 bouilloire à vapeur	1,200	»
1 hache mécanique.	400	»
1 machine à mouiller	400	»
6 cuves et accessoires.	2,500	»
Fournaises et accessoires. . . .	3,000	»
Transmissions	1,000	»
Frais imprévus	2,500	»
Achat de terres en bois debout . .	10,000	»
Argent déposé à la Banque . . .	10,000	»
Chevaux, harnais, voitures . . .	1,000	»
Total :	50,000	piastres

ou deux cent soixante-deux mille cinq cents francs, représentant, à 5 %, un intérêt annuel de fr. 13,125,00.

Dépenses approximatives pour une journée de travail.

8,160 livres de soda à 1,50 . . .	122,40	piastres.
12 p. c. de perte sur id.	14,68	„
4,800 livres de chaux à 1/2 c. . .	24,00	„
3 journées d'ouvrier à 1,50 . . .	4,50	„
27 „ „ 1,25 . . .	33,75	„
20 cordes de bois à brûler . . .	50,00	„
12 „ „ à pulpe. . . .	36,00	„
2 chevaux et 3 hommes	6,00	„
1 cheval et 1 homme pour les courses.	1,50	„
	292,83	„
Produit par jour : 12,000 livres à 3 1/2 cents la livre	420,00	„
Dépenses par jour.	292,83	„
Bénéfices par jour :	127,17	„

En prenant la moitié de ces bénéfices pour frais d'administration, frais imprévus, réparations, assurances, etc., etc., on obtient un bénéfice d'au moins 60 piastres par journée de travail, ou 15,000 piastres par année en comptant 250 journées de travail.

15,000 piastres font fr. 78,750 ; le capital de fr. 262,500, rapporterait donc 30 p. c.

Vous le voyez, Monsieur, il y a de la marge et il faudrait beaucoup de frais imprévus et de contrariétés pour enlever tout le bénéfice.

Quel bonheur pour nos colons belges si cette usine pouvait être créée sans délai ! La Société pourrait établir plusieurs familles sur les terres qu'elle défricherait en enlevant le bois pour l'usine ; elle procurerait de l'occu-

pation à un grand nombre d'ouvriers, elle augmenterait les ressources des cultivateurs en achetant leur bois.

Je vous ai dit un jour que des négociants américains achètent au Canada une quantité considérable d'arbres, surtout des érables et des mérisiers. Ils transportent les billots dans leur pays, ce qui leur coûte beaucoup d'argent, d'autant plus que les bois payent des droits d'entrée aux Etats-Unis. Le bois manufacturé retourne en partie au Canada et paye de nouveau des droits de douane et des frais de transport. Quels bénéfices ne réaliserait pas l'usine à pulpe en établissant une scierie pour laquelle elle aurait la force motrice à peu de frais, grâce à son immense pouvoir d'eau!

Ne prenez pas les chiffres ci-dessus pour des chiffres en l'air; ils m'ont été fournis par des hommes compétents et je ne crains pas de les livrer à la publicité. Cependant je ne vous conseillerai pas, je ne dirai pas aux industriels belges d'exposer des capitaux sur ma simple parole. Qu'on envoie ici un délégué pour étudier la question; le voyage n'est ni long ni coûteux et l'on pourra s'assurer à peu de frais de la possibilité de placer avantageusement les sommes immenses qui sont actuellement improductives en Belgique.

Car la ferme-asile et l'usine à pulpe ne sont pas les seuls établissements que l'on pourrait fonder ici; il y a d'autres moyens de faire fructifier les capitaux.

Dans la province de Québec il y a des mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, de cuivre, de platine, d'amiante et de phosphate.

Dans le Nouveau-Brunswick il y a d'immenses ateliers de construction, des chantiers qui lancent chaque année un grand nombre de navires, des fabriques de tissus de laine et de coton, de chaussures, de papier, de savon, etc., etc.

La Nouvelle-Ecosse possède des mines d'or, de fer et de charbon très riches.

Les arbres de la Colombie Britannique sont d'une grosseur et d'une hauteur phénoménales. Près des bâtiments du Parlement, à Ottawa, on peut voir une tranche enlevée au tronc d'un pin de Douglas à vingt pieds au-dessus du sol. J'ai vu cet échantillon gigantesque : il a 8 pieds 1/3 de diamètre et a figuré à l'exposition de Londres. L'arbre avait atteint une hauteur de 305 pieds. J'ai vu un mât de 130 pieds de long et 42 pouces anglais de diamètre. De la Colombie britannique on expédie beaucoup de bois vers l'Amérique du Sud et l'Australie.

On trouve dans la province d'Ontario de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, du marbre et du pétrole ; on y voit aussi de nombreuses fabriques de tout genre.

Pour ce qui regarde le Manitoba et le Nord-Ouest, ce n'est pas un pays, c'est un monde. Je vous en parlerai plus tard.

CONCLUSION

Mon but, en écrivant cette brochure, a été de rendre service à ceux de mes compatriotes qui ont l'idée de quitter leur pays pour chercher fortune ailleurs. Le prix de vente de ce livre prouvera aux plus incrédules que je n'ai pas cherché à gagner de l'argent en le livrant au public.

J'espère que les futurs émigrants ne liront pas sans fruit les lettres précédentes dont plusieurs, j'ose le dire, ont rendu de grands services à mes correspondants. Si malgré la clarté de mes explications quelques Belges font encore fausse route, me reprochent leurs insuccès et crient haro sur le baudet, je m'en lave les mains. Je

sais bien qu'il est impossible de quitter le chemin frayé sans se faire des détracteurs et des ennemis et qu'il est plus difficile encore de rendre service sans faire des ingrats.

Je l'ai dit bien souvent et je ne crains pas de le répéter ici : le Belge est généralement mauvais colon. Il se décourage trop vite. Et plus il est pauvre dans son pays,

plus il est misérable à l'heure du départ, plus il se montre exigeant dès qu'il a mis le pied sur le sol étranger.

Pour se créer une position, pour faire fortune au Nouveau-Monde, il faut du courage, de l'énergie, de la persévérance. Le pays où les perdreaux rôtis tombent du ciel, où les faisans sollicitent respectueusement la

faveur d'être plumés et rôtis, n'existe nulle part. Mais je puis dire du Canada ce que fait dire le bon La Fontaine par le père de famille de la fable :

« Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins. »

Au Canada le cultivateur peut vivre à l'aise et assurer l'avenir de ses enfants, pourvu qu'il ait de bons bras, qu'il ne craigne pas la fatigue, qu'il évite le luxe et les dépenses inutiles.

Il est trois points sur lesquels j'ai jugé utile d'insister beaucoup. J'y reviens encore aujourd'hui.

1° On devrait organiser partout des *Sociétés d'Emigration*. En se voyant souvent, en discutant les projets, en se mettant en rapports avec des amis établis dans l'une ou l'autre contrée du Nouveau-Monde, on ne risque pas de se lancer maladroitement dans une entreprise téméraire. A ces Sociétés je recommande un excellent journal : L'ÉMIGRATION, dont le bureau est *Rue Vandermeulen, n° 4, à Bruxelles*. Le Directeur de ce journal, M. G. Lennox, est un homme honnête et sincère

dans toute la force du terme, dont je suis loin de partager les opinions politiques, mais dont j'admire le courage, la persévérance et le dévouement inébranlable à la sainte cause de la Colonisation. M. G. Lennox ouvre les colonnes de son journal à tous les émigrants, ce qui lui permet d'offrir à ses lecteurs les renseignements les plus précieux. Il ne prend aucune responsabilité, permet de discuter le *pour et le contre* et ne promet le succès qu'aux braves et aux persévérants. Ce n'est pas lui qui conseillera le voyage aux gens qui gagnent des hernies rien qu'en voyant travailler. Il a parcouru plusieurs provinces de l'Amérique du Nord et il est le premier à dire que ces immenses contrées peuvent procurer de grandes ressources aux vrais travailleurs. J'espère qu'un jour ses lecteurs reconnaissants lui offriront un cheval

d'honneur, ce qui lui permettra de visiter en détail d'autres pays et surtout le Canada où il compte déjà de nombreux amis.

2° En arrivant au Canada le colon ne doit pas mettre trop d'empressement dans le choix et l'achat d'une propriété.

Un homme qui s'y connaît, M. Chicoyne, me dit un jour : « N'achetez pas trop vite; vous gagnez plus d'une piastre par jour en visitant le pays pendant quelques mois. »

Je dirai mieux : je conseille aux cultivateurs de ne rien acheter la première année, de parcourir le pays, de

travailler même chez un bon fermier canadien et d'acquérir ainsi l'expérience nécessaire pour acheter à un prix convenable la propriété qu'on leur propose et en

tirer le meilleur parti. Pour cela il faut voir, étudier, comparer, ce que l'on ne fait jamais bien en agissant avec trop de précipitation. Je ne conseille pas aux cultivateurs belges de se faire accompagner par des ouvriers de leur pays.

3° A moins d'y être appelé par une personne en laquelle on a la plus grande confiance, on ne doit partir pour aucun pays du Nouveau-Monde si l'on ne possède au moins quelques centaines de francs. Je ne conseille le voyage ni aux ouvriers, ni aux artisans, ni aux artistes, ni aux hommes de lettres.

Aux cultivateurs seuls j'ose prédire le succès, s'ils se trouvent dans les conditions indiquées dans différentes lettres de ce recueil.

J'ajouterai que pour eux le résultat dépend beaucoup plus de leur bonne volonté, de leur courage, de leur énergie et de leur persévérance que de la somme dont ils disposent. Il y a quelques années, des centaines de Mennonites russes s'établirent dans le Manitoba. Ces colons étaient si pauvres que la charité publique dut leur venir en aide; leurs premières habitations furent des trous creusés en terre et couverts de branches d'arbres. En moins de cinq ans la colonie jouissait d'une si grande prospérité que lors d'une visite du Marquis de

Lorne, le chef des Mennonites dit à ce personnage éminent : « Nous sommes très contents de notre position, du pays et du Gouvernement. »

Aujourd'hui plus d'un de ces colons si énergiques possède une belle fortune.

Mais ces émigrants savaient fort bien qu'ils n'étaient pas venus au Canada pour s'amuser, pour culotter des pipes, pour aller au théâtre et vivre dans l'abondance comme un rat qui se retire dans un fromage. De même

que le simple soldat français porte dans son havre-sac le bâton de maréchal, ils savaient qu'ils tenaient au bout de leurs mains vaillantes l'aisance et peut-être la fortune. Ils savaient en outre que pour réussir il suffisait de vouloir.

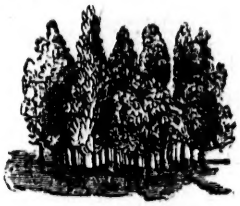
Ils ont voulu et ils ont réussi.

Honneur à ces braves travailleurs! Puisse leur exemple être suivi par beaucoup de déshérités de la fortune.

Vivant souvent loin des grands centres et disposant de moyens pécuniers fort restreints, le colon doit savoir pour ainsi dire se suffire à lui-même, surtout pendant les premières années de son installation. Il doit être cultivateur, bûcheron, charpentier, forgeron, vétérinaire, charron, jardinier. Sa femme doit s'occuper du ménage, de la basse-cour, de la laiterie. S'il a de grands enfants ils doivent se rendre utiles. Il y a toujours quelque chose à faire et chaque heure de travail doit augmenter la fortune ou le bien-être de l'émigrant.

Le campagnard canadien dépense fort peu d'argent : il trouve tout chez lui. Le lait, le beurre, le pain, le lard,

les œufs et les poulets lui manquent rarement; le plus souvent il peut ajouter à ces ressources le produit de la chasse et de la pêche. Jamais il ne défriche entièrement sa propriété : il tient toujours en réserve un bon bouquet d'érables qui lui procurent sa provision de sucre;



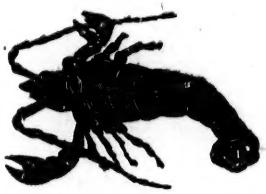
dans son jardin il a des légumes et le long des chemins il trouve en abondance des framboises et des fraises excellentes avec lesquelles sa ménagère fait des confitures et des gelées délicieuses.

Les objets dont le colon peut avoir besoin ne coûtent, en général, pas plus cher qu'en Europe. Il faut cependant faire exception pour les vêtements et les objets de luxe : on en use par conséquent le moins possible. Le tabac se vend à peu près le double des prix belges parce qu'il paie des droits d'entrée et que les manufactures sont fortement imposées; mais on peut en planter tant qu'on veut pour sa provision personnelle. Dans les *bars* ou cantines on vend la goutte à un prix très élevé, mais... on n'est pas forcé d'y aller.

Les denrées coloniales se vendent à peu près comme en Belgique.

Certaines provisions, que le cultivateur belge n'oserait pas se payer dans son pays, s'obtiennent au Canada à des prix très bas. Quand nous achetons des huîtres pour fr. 2,25, ma femme, mes trois enfants et moi nous en avons pour deux dîners. J'en dirai autant pour les

homards dont on exporte des quantités énormes en



Europe. Nous en achetons de grandes boîtes pour 75 centimes.

On le voit, le Canada ne ressemble guère à la Belgique. On y trouve d'un côté l'obligation absolue de *travailler dur et ferme*, de ne négliger aucune occasion de gagner de l'argent et d'éviter avec soin toute dépense inutile, et, de l'autre côté, la certitude de voir le succès couronner ses efforts pourvu qu'on ne manque ni de courage ni de persévérance.

La population canadienne jouit de la plus grande liberté; je me fais un devoir de constater qu'elle n'en abuse pas. Catholiques et protestants vivent dans la meilleure intelligence et la politique, cette bête noire des Européens, ne trouble le sommeil que de quelques rares ambitieux.

Je dois mettre les émigrants en garde contre une maladie contagieuse qui règne en permanence dans les grands centres et qui a malheureusement envahi quelques petites bourgades. Cette maladie — j'en ai parlé dans une de mes lettres — c'est LE LUXE. Non-seulement beaucoup de personnes sacrifient leur superflu pour se procurer des meubles et des vêtements d'un grand prix, mais il en est qui se privent du nécessaire et qui s'endettent même pour ne pas se voir éclipsés par des voisins plus fortunés. Plus d'un Canadien travaille actuellement dans les mines et les chantiers des Etats-Unis, qui

serait propriétaire d'une belle ferme et vivrait heureux et indépendant, s'il avait su échapper à la contagion du luxe.

Le cultivateur doit trouver SON LUXE dans ses écuries et ses étables bien soignées, dans ses granges bien remplies, dans sa laiterie, dans son jardin, dans ses prés et ses terres.

Un jour Napoléon Ier visita une ferme du département de l'Oise, en France. Il fut émerveillé à la vue du soin et de l'intelligence avec lesquels le propriétaire gérait son bien. Pour lui prouver sa satisfaction et son estime, il lui envoya un épis d'or, déclarant, dans une

lettre très flatteuse, qu'il ne pouvait lui offrir une plus belle décoration et lui donner une marque plus éloquente de son estime.

Puissent tous les cultivateurs belges établis au Canada mériter une pareille distinction !

Un mot encore, et je dépose la plume. L'Emigration n'est pas une partie de plaisir : on doit y réfléchir mûrement avant de quitter sa patrie et de partir pour le Nouveau-Monde. Donc, pas de poésie ! C'est pour cela que je me montre très prudent vis-à-vis de ceux qui recourent à mes conseils : ce n'est pas de l'huile, c'est de l'eau que je jette sur le feu de leur enthousiasme.

J'ai plusieurs motifs pour agir ainsi. Je ne veux plus que les colons maladroits ou malheureux et encore moins ceux qui s'embarquent « sans biscuits » comptent sur moi. En venant trop facilement en aide aux émigrants belges qui m'ont demandé des conseils... et de l'argent, je me suis mis dans la gène, je me suis ruiné.

Je ne joue plus à ce jeu-là.